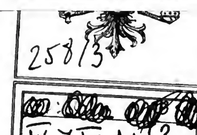
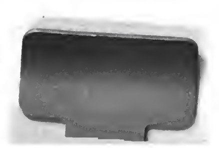

LLI




258/3
IV 7 IV 11 (2



LES

AMOURS D'AURORE

II

LE JOLI JEU DE LA GUILLOTINE

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET CIE.

LES AMOURS

D'AURORE

PAR

PONSON DU TERRAIL

II

LE JOLI JEU DE LA GUILLOTINE





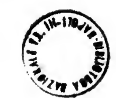
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1870



LES

AMOURS D'AURORE

XXXIX

Une fois dans la rue, toutes les craintes de Bibi le reprirent.

— J'ai fait les affaires du citoyen Paul, mon ami, se dit-il ; mais ai-je fait les miennes?

Oserai-je reparaître dans mon quartier? Ne vais-je pas-être lapidé tout à l'heure?

Et à mesure qu'il avançait vers la rue Montorgueil, il ralentissait le pas.

Tout à coup il aperçut une boutique ouverte, sur la gauche, à l'angle de la rue du Cadran.

Un commerçant, plus matinal que ses confrères, ôtait ses volets et faisait son étalage.

Ce commerçant était un mercier; et ce mercier

n'était autre que le bourgeois qui, la veille au matin, avait causé à Bibi une si grande terreur.

Bibi fut pris d'un accès d'audace.

— Allons, se dit-il, prenons le taureau par les cornes !

Et il entra dans la boutique dont la porte était ouverte.

Le bourgeois qui répondait au nom pittoresque de Chamelier, en manche de chemise, un balai à la main, nettoyait sa boutique en ce moment-là.

Il aperçut Bibi qui jeta ses deux valises sur le comptoir et il poussa un cri.

Mais Bibi tira un pistolet de sa poche et lui dit :

— Si tu appelles, je te casse la tête !

Bibi n'avait pas besoin de cette menace de mort pour obtenir le silence.

Le bourgeois Chamelier, bonnetier de son état, et si brave la veille au matin, était devenu tout tremblant.

Bibi ferma la porte de la boutique et lui dit :

— Je vous demande pardon, voisin, de me présenter d'aussi bonne heure, mais nous allons causer un brin, si vous le voulez bien.

Et il tenait toujours son pistolet.

— Que me voulez-vous donc ? balbutia le citoyen Chamelier d'une voix étranglée.

— Reprendre notre petite conversation d'hier matin.

Le bonnetier était affreusement pâle.

— Vous êtes seul, n'est-ce pas ? reprit Bibi.

— Oui, ma femme est encore couchée.

— Et vos enfants aussi, car vous avez des enfants, je crois ?

— J'en ai deux.

— Un fils et une fille, pas vrai ?

— Oui, mais...

— Votre fille a dix-sept ans, et votre fils vingt et un?

— Mais pourquoi me demandez-vous tout cela ? fit le bonnetier de plus en plus tremblant.

— Vous le saurez tout à l'heure.

Bibi parlait à mi-voix. Il s'approcha de la porte de l'arrière-boutique et la ferma, comme il avait fermé celle de la rue.

— De cette façon, dit-il nous serons chez nous et personne n'entendra ce que nous dirons.

Les yeux du bonnetier étaient toujours rivés à ce terrible pistolet que Bibi tenait à la main.

Je vois que ce jouet vous effraye, dit Bibi.

Et il le mit dans sa poche.

Puis il s'assit tranquillement sur le comptoir de chêne qui servait à étaler la marchandise.

— Maintenant, reprit-il, causons. Il paraît que je suis de la police, hein ?

Le bonnetier balbutia.

— Si je suis de la police, continua Bibi, il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi. Voyons, mon voisin, ne tremblez pas si fort et écoutez-moi.

— Que me voulez-vous donc ? demanda le malheureux commerçant.

— Je veux savoir d'abord si vous avez fait part de votre opinion sur mon compte à quelqu'un du quartier ?

— A personne.

— Pas même à votre femme ?

— Oh ! non.

— Ni à vos enfants?

— Non plus.

— C'est bien heureux pour vous et pour eux.

Le bonnetier frissonna.

—Voyez-vous, reprit Bibi, si, comme vous le pensez, je suis réellement de la police... Dites, le pensez-vous?...

— Oui, dit le citoyen Chamelier, qui eut un accès de courage.

— Eh bien ! je peux vous envoyer coucher tous les quatre à l'Abbaye ce soir.

— Je suis patriote, dit le pauvre homme éperdu.

— On n'est jamais patriote quand cela ne plaît pas à la police.

— Oh!

— Et, tenez, dit Bibi, je vais vous prouver que je n'ai qu'un mot à dire pour faire tomber votre tête.

— Que direz-vous donc? fit le citoyen Chamelier, qui eut une dernière velléité d'audace et d'indignation.

— Vous savez que j'habite le quartier depuis vingt ans.

— Eh bien.

— Je connais donc tout le monde.

— Soit.

— Vous étiez ami avec le marchand de draps de la rue du Cadran?

Ce nom fit pâlir le bonnetier.

— Il avait caché des aristocrates, il y a six mois. Il a été arrêté avec eux, et vous savez comment il a fini.

Chamelier avait la chair de poule.

— Eh bien! reprit Bibi, je n'ai qu'un mot à dire. Vous avez été l'ami du drapier, vous avez pu être son complice.

— Misérable! dit le bonnetier.

— Oh! reprit Bibi, je sais bien que s'il ne s'agissait que de vous, mon cher, vous braveriez mes menaces... mais votre femme... mais vos enfants...

L'épouvante s'empara de nouveau du pauvre homme.

— Grâce ! dit-il.

— Cela dépend de vous, poursuivit Bibi, et je viens vous proposer un marché. Tant que vous ne direz rien, on vous laissera tranquille... Mais je vous préviens que si on parle de moi dans le quartier, si un mot vous échappe qui puisse me compromettre, vous irez faire, vous, votre femme et vos enfants, quarante-huit heures après, connaissance avec le rasoir de la République.

Et Bibi était devenu terrible en parlant ainsi.

— Je serai muet, balbutia le citoyen Chamelier terrifié.

— Cela vous regarde, dit Bibi. Au revoir !

Il reprit ses valises, rouvrit la porte et sortit.

Dix mieutes après, il était chez lui.

Son appartement était dans le même état que la veille, et Bibi se trouva complétement rassuré.

Cependant il ne se mit point au lit, bien qu'il eût passé une nuit blanche.

Bibi voulait savoir ce qui était arrivé en son absence, et il eut un dernier battement de cœur en pensant que peut-être le voyageur de la table d'hôte s'était trompé.

Donc au lieu de se coucher, il se mit à sa fenêtre.

La soupente de la blanchisseuse dans laquelle couchait Zoé était éclairée.

On voyait pareillement de la lumière à la fenêtre de l'arrière-boutique qui donnait sur la cour.

Évidemment tout le monde était déjà levé, à moins que personne ne se fût couché, ce qui était tout aussi vraisemblable.

Un bruit de voix confuses montait à l'oreille de Bibi; mais ces voix paraissaient calmes, et, selon toute apparence, le désespoir de la nuit précédente s'était apaisé.

Le voyageur de la table d'hôte avait dit vrai sans doute.

Bibi était donc rassuré sur deux points :

Le premier, qui le concernait directement, c'est-à-dire le silence du citoyen Chamelier, qui se garderait bien de risquer sa tête et celles de sa femme et de ses enfants, pour le stérile plaisir de dénoncer Bibi comme étant de la police ;

Le second, qui ne le touchait qu'indirectement, le sort d'Aurore.

La fille du citoyen Paul n'avait pas été guillotinée, et, Dagobert aidant, on la sauverait.

Les premières clartés du jour commençaient à glisser sur les toits.

— Il faut que je retrouve mon ami Paul, se dit Bibi.

De deux choses l'une : — ou le chef de la sûreté

était mort de douleur, — ou, revenu à lui, il s'occupait de sauver sa fille.

La veille au matin, Bibi était bien embarrassé de trouver son ami ailleurs que dans son bureau de la rue des Orfévres ; mais, cette fois, rien ne lui paraissait plus facile.

En effet, le citoyen Paul, à la suite de son évanouissement, avait dû être transporté dans la boutique d'un apothicaire qui se trouvait à l'angle du quai et du pont Neuf ; l'apothicaire saurait dire en quel lieu on l'avait reconduit.

Cependant Bibi attendit le jour et changea de vêtements.

Comme il était prêt à partir, on frappa doucement à la porte.

Bibi tressaillit et alla ouvrir.

— C'est moi, citoyen, dit une petite voix aigre et flûtée.

Bibi reconnut Zoé.

La grêlée entra et ajouta :

— Je vous ai bien cherché hier tout le jour, allez, citoyen.

— Vraiment ? dit Bibi.

Et il conduisit l'enfant dans sa chambre.

— Oh ! quel malheur, monsieur, reprit le petit monstre, rien ne va comme nous voulons.

— Plait-il ? fit Bibi, qui pensait que l'enfant allait

lui apprendre en détail ce qu'il ne savait encore que sommairement.

— Non, monsieur, dit tristement Zoé.

— Qu'y a-t-il donc, ma mignonne ?

— On n'a pas guillotiné Aurore.

— Allons donc !

— C'est la vérité, monsieur. Quel malheur! C'était pourtant bien arrangé comme ça... et sans ce Polyte...

— Polyte ? Qu'est-ce que Polyte ? demanda Bibi.

— C'est le nouvel ami de Benoît le bossu.

— Bon !

— C'est lui qui est monté sur l'échafaud et qui a dit je ne sais quoi ; puis le peuple a crié et on ne l'a pas guillotinée.

— Et où est-il ce Polyte ?

— Il est en bas, citoyen, chez ma patronne. Mais il va s'en aller. Il va voir une grande dame qui est l'amie du citoyen Robespierre...

Bibi tressaillit et songea à Antonia.

— Et il paraît que cette dame fera sortir de prison la belle Aurore, continua Zoé avec un accent de farouche ironie.

— En vérité !

— Ça fait que vous et moi nous aurons travaillé pour rien. L'autre, la blonde, qui est bien tranquille en bas, pendant ce temps.

— Mon enfant, dit Bibi, tu es bien gentille, mais tu n'as pas de patience. Si tu veux être bien sage, je t'assure que tout ira pour le mieux.

— On la guillotinera?

— Oui, toutes les deux.

— Oh! si vous saviez comme je les déteste! murmura-t-elle avec un accent de haine féroce.

— Va-t'en, dit Bibi, et prends bien garde qu'on ne se doute que tu es venue ici.

— Oh! il n'y a pas de danger, murmura Zoé.

Et elle s'esquiva.

— Diable! poursuivit Bibi, nous sommes à peine sortis d'un danger que nous tombons dans un autre. Ce Polyte, c'est le jeune homme que la citoyenne Antonia a soigné. Je ne sais pas quel conte elle a pu lui faire; mais, s'il compte sur sa protection pour sauver Aurore, il se trompe étrangement.

Voilà où il faut aviser et ne pas perdre de temps.

Et Bibi descendit cinq minutes après Zoé, et il frappa discrètement aux volets de la devanture, que la blanchisseuse n'avait pas encore enlevés

XL

Polyte, en effet, était dans la boutique.

Polyte, depuis la veille, n'avait pas quitté ses nouveaux amis.

Cependant, on s'en souvient, il avait, en quittant la place de la Révolution, manifesté l'intention de courir à Palaiseau, chez la citoyenne Antonia, de lui raconter le sauvetage miraculeux d'Aurore et de lui demander sa protection.

Pourquoi donc semblait-il perdre un temps précieux?

C'est que Polyte avait le merveilleux instinct de l'enfant de Paris, qui ne fait rien à la légère et veut se rendre compte de toute chose.

Or Polyte avait fait, depuis la veille, un singulier raisonnement :

— La citoyenne Antonia, s'était-il dit, m'a envoyé au citoyen représentant X..., celui-ci m'a donné une lettre pour un homme appelé Bibi, que je n'ai pas trouvé,mais qui demeure précisément dans la maison où les deux jeunes filles étaient cachées.

Or, puisqu'on en a arrêté une, comment la citoyenne Antonia ne le savait-elle pas ?

Et puisqu'elle a montré à cet homme le portrait de l'autre, comment ne l'a-t-il pas trouvée, puisqu'il habitait la maison ?

Alors Polyte avait repassé un à un dans son esprit les événements singuliers auxquels il avait assisté ; il s'était souvenu des conférences mystérieuses que la citoyenne Antonia et le citoyen X... tenaient la nuit à Palaiseau, l'espèce d'insistance qu'elle avait mise à l'empêcher de partir la veille au soir, et enfin il en était arrivé à cette conclusion qu'au lieu de vouloir sauver les deux jeunes filles, la citoyenne Antonia avait voulu les perdre.

Polyte savait qu'il avait huit jours devant lui ; aussi s'était-il donné le temps de réfléchir et n'avait-il fait part de ses réflexions à personne, pas même à Benoit.

Celui-ci lui disait depuis la veille :

— Mais pourquoi ne vas-tu pas voir cette dame qui est, dis-tu, toute-puissante ?

A quoi Polyte répondait avec flegme :

— Ça n'est pas pressé.

Il avait passé la nuit dans la boutique avec Simon Bargevin et Benoit, tandis que les trois femmes dormaient d'un someil agité et fiévreux.

Il s'y trouvait encore au moment où Bibi frappa.

La réputation de bonhomme que s'était faite Bibi dans le quartier, sa face débonnaire, sa politesse excessive lui avaient attiré la bienveillance et l'affection des locataires de la maison.

Aussi Simon Bargevin, en lui ouvrant, ne s'étonna qu'à demi de sa visite.

— Bonjour, voisin, dit Bibi en entrant, j'ai appris que vous étiez dans la peine et je viens me mettre à votre disposition.

— Vous êtes bien bon, citoyen Bibi, dit le débardeur.

Bibi cligna de l'œil.

— Je sais ce qui vous est arrivé, dit-il. Mais ne craignez rien, ce n'est pas moi qui vous trahirai.

En entrant, Bibi avait cherché des yeux le bossu et ce jeune homme qu'on appelait Polyte.

Polyte, qui d'abord l'avait regardé avec indifférence, tressaillit en entendant prononcer ce nom de Bibi.

Et, se levant, il vint se placer entre le seuil de la porte et lui, et le regarda attentivement.

— Ah ! dit-il, c'est vous qui êtes le citoyen Bibi ?

— Oui.

— Qui demeurez dans la maison ?

— Au troisième la porte à gauche.

— Eh bien ! dit froidement Polyte, j'ai une commission pour vous.

— Pour moi ?

— Oui.

Simon et Benoît se regardaient avec un étonnement anxieux.

— Rassurez-vous, mes amis, dit Polyte, le citoyen Bibi est des nôtres ; seulement j'ai à lui parler...

— De la part de qui donc ? fit Bibi.

— Montons chez vous, je vous le dirai.

Bibi n'était entré dans la boutique de la blanchisseuse qu'avec l'intention bien arrêtée d'empêcher Polyte de courir chez la citoyenne Antonia.

Aussi n'eut-il garde de faire une observation.

— Venez ! dit-il.

Et tous deux sortirent de la boutique sans s'expliquer davantage, et ils montèrent lestement l'escalier.

Bibi se disait :

— Je le tiens.

Polyte pensait à part lui :

— Il faudra bien qu'il me dise le vrai nom de la citoyenne Antonia.

Rentré chez lui, Bibi ferma la porte.

— Nous avons à causer longuement ? dit-il.

— Mais oui, dit Polyte.

Et il tira de sa poche la lettre du citoyen X...

Bibi en prit connaissance ; puis, regardant Polyte, il lui dit :

— Nous avons de la chance tous deux.

— Comment cela ? demanda Polyte un peu étonné.

— Vous aimez Aurore ?

— Oui, dit Polyte.

— Eh bien ! si vous n'aviez trouvé rien, elle serait morte.

— Vous m'eussiez empêché de la sauver ?

— Peut-être...

Et Bibi demeura impassible.

Mais Polyte tira alors un pistolet de sa poche.

— Eh bien ! dit-il, j'aime les gens qui ont de la franchise, à la bonne heure ! et puisque nous voilà seuls, mon bonhomme, vous allez me dégoiser toute la vérité ou je vous brûle !

Bibi ne s'effraya point de cette menace.

— Hier, dit-il, j'avais mes raisons pour laisser guillotiner la jeune fille.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, j'ai des raisons pour vouloir la sauver, et si vous avez le malheur d'aller chez la citoyenne Antonia... elle est perdue.

— Expliquez-vous donc, bonhomme !

— Oh ! très-volontiers, dit Bibi. C'est moi qui ai fait arrêter Aurore.

— Vous en convenez ?

— Mais je me suis trompé. Ce n'est pas elle, c'est sa sœur que je voulais faire guillotiner ; comprenez-vous ?

— A peu près...

Et Polyte, regardant froidement Bibi :

— Vous convenez donc que vous êtes de la police ?

— Avec vous, il faut bien.

Et Bibi, qui comprenait qu'il avait maintenant dans Polyte un auxiliaire précieux, Bibi raconta simplement et naïvement au jeune homme le terrible quiproquo qu'il avait fait en donnant l'ordre d'arrêter Aurore quand il s'agissait de Jeanne.

Polyte l'écoutait avec une froide attention.

—Mais enfin, dit il, quel intérêt avez-vous à sauver Aurore ?

— Ah ! dit Bibi, je m'attendais à cette question et je vais vous répondre. Aurore est la fille de mon meilleur ami..,

— Mais sa sœur aussi...

— Non.

— Alors elles ne sont pas sœurs ?

— Si, mais de mère seulement.

— Tout cela est trop compliqué pour moi, dit Polyte; mais enfin, puisqu'elles sont sœurs, je ne vois qu'une chose, c'est qu'elles s'aiment.

— Sans doute, dit Bibi.

— Et si nous sauvons l'une, ce n'est pas pour lassser guillotiner l'autre.

— Certainement, dit Bibi ; mais cela ne dépend pas de moi.

— Oui, mais ça dépend de moi, et je vous préviens

qu'à partir de ce moment, je ne vous quitte plus, et si vous faites mine de dénoncer la petite blonde, je vous tue !

— Je vous promets de ne pas la dénoncer. Venez avec moi.

— Où allons-nous ?

— A la recherche du père d'Aurore.

. . . .

Une heure après, le père Bibi entrait chez l'apothicaire du quai des Orfévres.

Il ne s'était pas trompé. C'était bien en effet dans cette officine qu'on avait transporté le citoyen Paul.

La saignée pratiquée par un médecin avait prévenu la congestion cérébrale ; le malade n'était point mort, mais il était fou.

On l'avait transporté à l'hospice.

Bibi et Polyte s'y rendirent. Ils trouvèrent le citoyen Paul en proie à un délire ardent.

Vainement Bibi l'appela par son nom.

L'ex-chevalier des Mazures promenait autour de lui un regard hébété et ne le reconnut pas.

— Allons ! soupira Bibi en entraînant Polyte, il ne faut plus compter sur lui pour sauver Aurore.

— Nous compterons sur nous, et c'est assez, dit Polyte.

— Sur nous et sur Dagobert, murmura Bibi.

A ce nom, Polyte pâlit.

— Ah! oui, dit-il, le beau capitaine!... mais moi aussi, j'aime Aurore, et je lui mangerai plutôt le cœur!...

XLI

Faisons à présent un pas en arrière et reportons-nous à vingt-quatre heures de distance.

Tandis qu'on reconduisait Aurore, miraculeusemen échappée à la mort, dans la prison de l'Abbaye, le comte Lucien des Mazures, sauvé d'une façon non moins étrange, se glissait à travers la foule, grâce au manteau et à la casquette qu'on lui avait donnés.

Ses mains étaient libres, le collet du carrick cachait son cou rasé, et, comme il était vêtu fort simplement, il était probable qu'il n'attirerait l'attention de personne.

Le mystérieux ami qui lui était apparu deux fois en une heure s'était éclipsé de nouveau.

Lucien s'éloigna donc, respirant le grand air avec cette volupté ineffable de l'homme qui se trouve libre enfin, et qui, tout à l'heure, croyait le moment suprême arrivé.

Jouant des coudes, luttant contre cette marée humaine, il parvint à quitter la place de la Révolution, à gagner la rue ci-devant Royale et à se diriger vers les boulevards.

Là, moins compacte était la foule, et le comte put marcher plus rapidement.

Seulement il ne savait où aller.

Quand il avait été arrêté et jeté en prison, on lui avait pris l'argent qu'il avait sur lui, et il se trouvait à cette heure sans un rouge liard.

Il est vrai que le comte avait quelque part, dans un coin de Paris, un ami, ce coiffeur qui lui avait donné un refuge et chez lequel, le rasoir à la main, il avait si longtemps dissimulé sa qualité d'ancien officier et d'aristocrate ; ce même homme de chez qui il était sorti un soir, avec un camarade, pour aller au café de la rue des Bons-Enfants.

Mais qu'était devenu le coiffeur.

N'avait-il pas été arrêté.

Lucien se souvenait que ce brave homme ne s'était pas toujours gêné pour dire sa façon de penser en politique, et que le jour de la mort du roi il avait manifesté assez hautement son indignation.

Il n'en fallait pas davantage pour le faire arrêter, et peut-être le brave homme était-il déjà mort, à cette heure où le comte Lucien des Mazures songeait à lui.

Néanmoins il prit le chemin de son ancienne boutique, bien décidé à savoir à quoi s'en tenir.

Comme il longeait la rue Richelieu, devenue rue de la Loi, son esprit plus calme lui représenta sa cousine Aurore qu'on ramenait en prison.

La colère indignée que la belle comtesse avait montrée sur l'échafaud était inutile pour Lucien, il n'avait pas besoin de cela pour croire à la vertu de sa cousine.

Aussi ne se faisait-il pas d'illusion sur elle.

Aurore, reconduite en prison, serait soumise à l'examen d'un homme de l'art ou d'une sage-femme; il serait démontré qu'elle était pure et on la ramènerait le lendemain à l'échafaud.

Et en se disant cela, le comte pensait :

— Puisque les masques rouges m'ont sauvé, pourquoi ne sauveraient-ils pas ma cousine ?

Seulement, il fallait deux choses pour cela.

D'abord, verser six mille livres en son nom.

Lucien n'avait pas d'argent, mais en entrant chez le coiffeur il lui avait confié une somme importante. Si le coiffeur vivait encore, si il n'était pas en prison, le comte aurait de l'argent.

Ce n'était donc pas là une difficulté insurmontable.

Mais il y en avait une autre plus sérieuse.

Où trouver les masques rouges.

Ils se réunissaient tantôt ici, tantôt là, jamais au même endroit.

Lucien n'en connaissait pas un seul par son nom.

Et songeant à Aurore, il songeait également à Jeanne, à Jeanne que maintenant il pouvait épouser, et il continuait son chemin d'un pas fiévreux, tant il avait hâte de savoir si le pauvre coiffeur était encore de ce monde.

Comme il venait de passer devant l'arcade Colbert, une main s'appuya sur son épaule.

Lucien se retourna.

Il avait devant lui son sauveur, l'homme qui lui avait jeté un manteau sur les épaules.

— Vous ! dit-il.

— Parbleu ! je ne vous ai pas quitté un seul instant.

— Vous me suiviez ?

— Naturellement.

— Ah !

— Vous pensez bien, reprit l'inconnu, que nous n'abandonnons pas ainsi les gens et que nous accomplissons notre tâche en conscience.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce n'est pas tout d'arracher les gens à l'échafaud, il faut encore les mettre dans l'impossibilité d'y retourner. Quand nous avons mis un des nôtres en liberté, nous lui donnons un passe-port et de l'argent

pour gagner l'étranger; mais vous n'avez pas besoin de quitter Paris, vous.

— Ah ! fit Lucien.

— Vous êtes censé avoir été guillotiné aujourd'hui.

— Comment cela ?

— L'échafaud, détraqué par nos soins, car nous avons des amis partout, a été réparé séance tenante, et les autres condamnés ont été exécutés. Personne ne s'est aperçu de votre fuite.

— Vraiment ?

— Et le greffer vous a pointé sur la liste comme mort. Par conséquent on ne s'occupera plus de vous. Maintenant, avez-vous de l'argent ?

— Je sais cù en trouver, à moins que la personne dont je parle n'ait été arrêtée.

— Vous alliez chez elle ?

— Oui.

— Eh bien ! je vais vous accompagner.

— Monsieur, dit Lucien, pour être de votre association, il suffit de verser six mille livres ?

— Par an.

— Les femmes sont-elles admises ?

— Tout comme les hommes.

— Vous étiez tout à l'heure au pied de l'échafaud ?

— Sans doute.

— Alors vous avez vu cette jeune fille qu'on a dit être enceinte ?

— Oui.

— La sauveriez-vous ?

L'inconnu parut réfléchir.

— Il est bien tard, dit-il ; cependant, nous avons au moins quatre ou cinq jours devant nous. Mais...

— Mais quoi ?

— Écoutez, reprit cet homme, je vais vous faire une confidence.

— Parlez...

— Vous savez que nos statuts sont inexorables. Celui qui oublie de payer sa prime est abandonné.

— Je sais cela.

— Un des nôtres est en ce moment à l'Abbaye. Il doit être exécuté après-demain... si d'ici là il n'a fait payer ses six mille livres. Il est en retard d'un mois au moins. Cela tient à ce qu'il avait confié de l'argent à un ami, et que cet ami a disparu.

— Emportant l'argent ?

— Naturellement. Cependant, nous avions tout préparé pour son évasion. S'il ne paye pas d'ici à demain soir, et que vous versiez six mille livres pour la jeune fille dont vous parlez, c'est elle qu'on fera évader.

— Mon Dieu, murmura Lucien, pourvu que je retrouve le coiffeur !...

En causant ainsi à mi-voix, ils étaient arrivés rue Saint-Honoré.

Lucien étouffa un cri de joie.

Il venait d'apercevoir la bienheureuse boutique.

Elle était ouverte, et un rasoir gigantesque peint sur son enseigne attestait que l'établissement fonctionnait toujours.

Lucien et l'inconnu hâtèrent le pas.

Il était alors presque nuit, et on commençait à allumer les réverbères.

La foule qui encombrait la rue, lors du passage de la charrette, s'était dissipée peu à peu.

Le spectacle était fini jusqu'au lendemain, et chacun avait repris ses occupations.

Lucien entra dans la boutique.

Il ne s'y trouvait qu'un client qui tournait le dos à la porte.

Le patron qui, en ce moment, lui tenait le menton, aperçut Lucien et éprouva un tel saisissement, que le patient jeta un cri.

— Vous m'avez coupé, dit-il.

Lucien avait posé un doigt sur sa bouche.

Le coiffeur, revenu de son émotion, s'excusa, appliqua sur la coupure un morceau de taffetas et continua sa besogne.

Lucien et l'inconnu s'assirent comme des clients qui attendent leur tour.

L'homme que le coiffeur avait coupé maugréa jusqu'à ce qu'il fût entièrement rasé; puis il jeta cinq

sous sur le comptoir et s'en alla de fort mauvaise humeur sans faire aucune attention aux nouveaux venus.

Alors Lucien alla s'asseoir dans le fauteuil qu'il venait de quitter.

— Prends garde de me couper, citoyen, dit-il en souriant.

Le coiffeur tremblait de plus belle.

— Je vous ai cru mort, balbutia-t-il.

— C'était pour aujourd'hui, mais j'ai eu du bonheur, répondit Lucien.

Le coiffeur regardait du coin de l'œil l'homme qui accompagnait Lucien.

— Tu peux parler, dit celui-ci, c'est un ami.

— Ah! fit le coiffeur en respirant. Mais comment vous êtes-vous sauvé?

— Je te le dirai un jour. Pour le moment réponds.

— A quoi?

— As-tu toujours mon argent.

— Toujours.

— Je puis en disposer?

— A l'instant même.

Lucien respira.

— Il y a vingt-trois mille livres, ajouta le coiffeur.

— Oh! pensa Lucien, je puis sauver Aurore et Jeanne, et il me restera encore assez d'argent pour les emmener hors de France.

L'inconnu demeurait impassible.

— On vous a rasé les cheveux par derrière, dit-il ; vous ferez bien de demander une perruque.

XLII

Une fois rasé, le comte Lucien des Mazures se leva.

— Vite ! où est l'argent ? demanda-t-il tout bas.

— Venez avec moi, dit le coiffeur.

Lucien regarda son ami inconnu d'un air interrogateur.

— Oh ! lui dit celui-ci qui devina sa pensée, je ne suis pas pressé, allez !

Et il vint s'asseoir dans le fauteuil que Lucien abandonnait et qui était placé devant une glace.

Le coiffeur lui dit :

— Ne vous impatientez pas, citoyen, c'est l'affaire de quelques minutes.

Il ouvrit une porte qui était au fond de la boutique et dit à Lucien :

— Passez !

Lucien se trouva alors à l'entrée d'un corridor qui rejoignait l'escalier de la maison.

Au bas de l'escalier, il y avait une autre porte.

Cette porte donnait sur un petit jardin au milieu duquel il y avait un vieux marronnier.

La nuit était venue ; mais le crépuscule avait laissé derrière lui une sorte de clarté mourante qui permit à Lucien de s'orienter et de suivre le coiffeur.

Celui-ci n'avait emporté ni bougie ni lanterne.

Quand il fut au pied de l'arbre, il se retourna et dit à Lucien :

— J'ai eu bien peur la semaine dernière, allez !

— Pourquoi ? demanda Lucien.

— J'ai craint que votre argent ne fût flambé.

— Comment cela ?

— On a fait une perquisition dans la maison.

— Chez vous ?

— Non, chez un locataire du second étage.

— Eh bien ?

— Il était accusé de recéler une correspondance royaliste. Alors on a fouillé toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier.

— Et on n'a rien trouvé ?

— Absolument rien. Seulement... on est venu ici...

— Et c'est ici qu'est mon argent ?

— Oui. On a fouillé le jardin ; on l'a retourné à la bêche, sens dessus dessous.

— Et on n'a pas trouvé mon argent ?

— Non, car il n'était pas dans la terre.

— Où donc est-il? demanda Lucien étonné.

Le coiffeur indiqua l'arbre du doigt.

— Vous voyez ce marronnier, dit-il.

— Oui.

— Eh bien, le tronc en est creux.

— Bon!

— Et votre argent est dedans.

Les fenêtres de la maison et des maisons voisines dominaient le jardin; mais, outre que la nuit était noire, elles étaient toutes sans lumières.

— Personne ne nous voit, dit le coiffeur.

Et il embrassa le tronc du marronnier et se mit à grimper aussi lestement qu'un chat.

Quand il fut arrivé au couronnement, il se mit à califourchon sur une branche et Lucien le vit plonger sa main dans le creux de l'arbre.

Puis il retira cette main, et Lucien vit au bout un sac de toile de la grosseur d'un potiron ordinaire.

C'était son argent.

Le coiffeur se laissa glisser à terre et rejoignit Lucien.

— L'idée était bonne, n'est-ce pas? dit-il.

— En effet, répondit le comte.

Et il prit le sac qui était lourd et le cacha sous son carrick.

Puis ils revinrent dans la boutique où le masque rouge attendait toujours.

— Vous êtes un honnête homme, dit Lucien en serrant la main du coiffeur.

— Oh! répondit celui-ci, il n'y a pas de mérite à cela.

Et il reprit son rasoir. Alors Lucien ajouta :

— Je ne sais pas quand je vous reverrai, mais l'occasion s'en présentera, et peut-être avec elle celle de vous témoigner ma reconnaissance.

— Vous m'avez donné la main; je suis payé amplement, dit le coiffeur.

En ce moment, un client entra dans la boutique, et Lucien et l'inconnu sortirent, adressant un regard de dernier adieu à l'honnête coiffeur. Quand ils furent dans la rue, l'inconnu dit à Lucien :

— On ne fait pas de comptes d'argent dans la rue; serrez bien votre sac et prenez garde de le laisser échapper.

— Il est sous mon manteau et nul ne peut le voir, répliqua Lucien. Où allons-nous?

— je vais vous conduire dans un cabaret où nous souperons.

— Ah!

— Venez, c'est à deux pas d'ici.

Et le masque rouge prit le bras de Lucien, lui fit longer la rue Saint-Honoré, passa devant le Palais-Royal, devenu le Palais-Égalité, et ils entrèrent, en tournant à gauche, dans la rue des Bons-Enfants.

A son grand étonnement, Lucien se trouva bientôt à la porte de ce café converti en tripot, où il avait rencontré le marquis deux mois auparavant.

Mais comme ce n'était pas l'heure du jeu, le café était désert.

L'inconnu fut salué par les officieux comme un client assidu.

— Donnez-nous à souper, dit-il.

Et il poussa une porte qui se trouvait à gauche, dans le fond de la salle de billard.

Lucien se vit alors au seuil d'un cabinet semblable à tous les cabinets de restaurant.

— Entrez, dit l'inconnu, et causons.

Puis il ferma la porte.

Lucien posa son sac de louis, — car le sac ne contenait que de l'or, — sur une chaise, le couvrit avec sa casquette, et s'assit.

— J'ai dix-huit mille livres, dit-il.

— Je ne vous en demande que six mille, dit l'inconnu.

— Oui, mais je voudrais sauver deux personnes.

— Diable!

Et l'inconnu fronça le sourcil.

— Monsieur, dit Lucien, je ne vous parle pas de ma cousine Aurore, la belle personne que vous avez vue; votre parole me suffit.

— Pardon, dit le masque rouge, je vous ai dit qu'on

ne pourrait la sauver qu'autant que l'*autre*, pour qui on avait préparé l'évasion, n'aurait pas payé.

— A quand le dernier délai ?

L'inconnu tira sa montre.

— Il est cinq heures, dit-il.

— Bon.

— Si à huit heures le caissier de l'association n'a rien reçu, on ne s'occupera plus de lui.

— Fort bien.

— Maintenant, quelle est l'autre personne dont vous parlez ?

— C'est une femme aussi.

— Ah !

— Une femme que j'aime...

— Tiens ! dit naïvement l'inconnu, je croyais que vous aimiez la belle personne de l'échafaud ?

— D'amitié, oui, pas d'amour.

— Et... cette autre ?

— J'en veux faire ma femme.

— Elle est donc en prison aussi ?

— Non.

— Elle est libre ?

— Jusqu'à présent.

— Mais on la poursuit ?

— Je ne sais pas.

— Si elle n'est pas en prison, je pense qu'on peut s'occuper d'elle.

— Oh! puissiez-vous dire vrai! fit Lucien ému.

— Six et six font douze, dit le masque rouge; donnez-moi douze mille livres avant que l'officieux arrive.

Lucien s'empressa d'ouvrir le sac et il se mit à empiler les pièces d'or.

Quand le compte y fut, il lui restait six mille livres qu'il glissa par fractions dans toutes ses poches, tandis que le masque rouge en faisait autant de la première somme et lui disait :

— Je réponds de l'une, celle qui n'est pas en prison.

— Vraiment?

— Quant à l'autre, je vous l'ai dit, cela ne dépend pas de moi. Nous allons souper, puis vous m'attendrez ici.

— Je vous attendrai, dit Lucien.

L'officieux arriva, apportant des viandes froides et deux bouteilles de vin.

— Nous avons le temps, il est inutile de nous presser, dit le masque rouge.

Et il se mit tranquillement à souper.

. . . .

Une heure après, le masque rouge sortit, laissant Lucien tout seul.

Lucien songeait à Aurore, Lucien songeait à Jeanne, et ce fut avec une anxiété mortelle qu'il attendit le retour de son ami inconnu.

Enfin, comme neuf heures sonnaient, celui-ci revint.

— Notre pauvre associé n'a pas versé, dit-il; ce n'est pas lui qu'on sauvera.

— Ah! dit Lucien qui eut un moment de joie égoïste. Et vous sauverez ma cousine?

— Oui, la nuit prochaine.

— Et... l'autre?

— L'autre aussi. Son nom?

— Jeanne.

— Où la trouvera-t-on?

— Rue du Petit-Carreau, chez une blanchisseuse.

— Bien, dit le masque; maintenant, allez où vous voudrez et dormez sur les deux oreilles.

XLIII

Revenons maintenant à Dagobert que nous avons laissé à six heures du matin dans la cour des pataches arlésiennes.

Le père Bibi l'avait laissé tout abasourdi et se soutenant à peine.

Aurore prisonnière, Aurore condamnée à mort!

Ces mots retentissaient encore à son oreille après le départ du petit homme.

Il voulut s'éloigner; mais ses jambes fléchissaient sous lui, et il fut obligé de s'asseoir sur une borne, auprès de la porte de la cour.

Les autres voyageurs, occupés de réclamer leurs bagages, ne faisaient pas attention à lui, et il vint un moment où la cour se trouva vide.

Les voyageurs étaient partis, le postillon avait emmené ses chevaux et l'homme du bureau s'était recouché.

Alors Dagobert essaya de mettre un peu d'ordre dans son cerveau bouleversé.

Il se souvint des dernières paroles de Bibi :

— Allez à l'hôtel de Champagne et Picardie, et attendez-moi; je vous y rejoindrai à onze heures.

L'hôtel dont Bibi avait parlé était à deux pas de la cour des pataches; on apercevait, du seuil de cette cour, la lanterne sur laquelle l'enseigne était écrite en lettres noires.

Dagobert prit son porte-manteau sous son bras et, chancelant toujours, il se dirigea vers l'hôtellerie.

Le garçon de nuit qui le reçut était celui-là même à qui, deux jours auparavant, s'était adressé Benoît le bossu.

Dagobert demanda une chambre.

Il avait les yeux hagards, était d'une pâleur livide, et le garçon se demanda si le bel officier n'était pas fou.

Cependant, il le conduisit au premier étage, lui alluma du feu et lui dit :

— Citoyen capitaine, vous allez dormir sans doute. A quelle heure faudra-t-il vous réveiller ?

— Dormir ! répéta Dabogert d'une voix étouffée, oh ! non.

Et il tomba sur un siége et appuya sa tête dans ses deux mains.

Le garçon s'en alla.

Alors Dagobert, le brave soldat, Dagobert le héros, se mit à fondre en larmes.

Et comme il pleurait, le garçon de nuit revint.

Il avait à la main une sorte de registre sur lequel les règlements de police exigeaient que chaque voyageur apposât son nom.

Dagobert fit un brusque mouvement en voyant rentrer le garçon, et comme s'il eût eu honte de sa faiblesse, il détourna la tête.

— Pardon, citoyen capitaine, dit le garçon, mais il faut que vous me donniez votre nom.

Et il présenta le registre et une plume à Dagobert. Celui-ci écrivit :

Le capitaine Dagobert.

Le garçon eut un geste de surprise qui frappa Dagobert.

— Vous me connaissez? dit-il.

— Oh! non, citoyen... mais... on m'a parlé de vous... balbutia le garçon.

— Ah! fit Dagobert avec indifférence.

— C'est ici, dit encore le garçon, que la chose s'est passée.

— Quelle chose?

— Vous savez bien... le faux officier... la demoiselle...

— Que voulez-vous dire? exclama Dagobert stupéfait.

— Dame! citoyen, murmura le garçon embarrassé, vous avez des larmes dans les yeux... et j'ai pensé que vous saviez ce qui était arrivé.

— Mais parle donc! s'écria Dagobert, qui fixa soudain sur cet homme un œil enflammé.

— Eh bien! c'est ici qu'un homme en uniforme s'est présenté.

— Ah!

— Qu'il a dit se nommer le capitaine Dagobert.

— Et puis? fit le capitaine stupéfait.

— Et qu'il a donné rendez-vous à une jeune fille qui est venue avec un bossu...

— Aurore! Benoît! exclama Dagobert.

— Oui, c'est bien ainsi qu'ils s'appelaient.

— Mais parle donc, parle ! s'écria Dagobert hors de lui.

Alors le garçon, qui du reste était bavard, ne se le fit point répéter; il raconta à Dagobert ce que nous savons déjà, c'est-à-dire l'arrestation de Benoît et d'Aurore, à qui un faux capitaine Dagobert avait donné rendez-vous.

Il n'omit aucun détail, et il compléta même son récit par l'épisode de l'échafaud, dont tout Paris parlait depuis la veille.

Dagobert l'écoutait en frémissant.

— Ah ! dame ! reprit le garçon, elle est dans de mauvais draps, la pauvre petite; mais ça ne fait rien, si vous êtes le vrai capitaine Dagobert, celui dont parlent les gazettes depuis deux jours, et si elle est votre fiancée, on vous la rendra peut-être.

L'opinion que cet homme émettait était celle du père Bibi, et Dagobert sentit un peu d'espoir renaître en son cœur, surtout quand le garçon d'hôtel eut ajouté :

— Elle a toujours quatre ou cinq jours devant elle.

Le registre de l'hôtel était demeuré ouvert sous les yeux de Dagobert, et, tout en écoutant le garçon, tout en songeant à Aurore, il promenait sur ses pages un regard distrait.

Tout à coup il tressaillit.

Un peu au-dessus du sien, un nom était écrit :

Le citoyen Camusat.

— Quel est cet homme? demanda vivement Dagobert.

— C'est un officier comme vous, citoyen.

— Un chef de brigade?

— Oui.

— Tout jeune?...

— Trente ans à peine.

— Et il a logé ici?

— Il y est encore.

Dagobert jeta un cri.

— Je veux le voir, dit-il, le voir sur-le-champ.

— Mais il est couché.

— Oh! ça ne fait rien... je suis son ami... il se lèvera, dit Dagobert avec véhémence : où est sa chambre?

— A l'autre bout du corridor, n° 11.

Dagobert se leva, s'empara du flambeau qui brûlait sur la cheminée, s'élança vers la porte, traversa le corridor en courant et alla frapper violemment à la porte du n° 11.

— Qui est là? demanda la voix d'un homme évidemment réveillé en sursaut.

— Moi, général, moi, le capitaine Dagobert.

La porte s'ouvrit et Dagobert se trouva en présence d'un homme en chemise, qui lui dit :

— Ah ! mon cher ami, si je m'attendais à te voir !... Et il le prit dans ses bras.

Dagobert était toujours pâle et deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

Mais l'homme en chemise n'y prit garde.

Et se fourrant dans son lit, tandis que Dagobert fermait la porte :

— J'aurais dû m'en douter, dit-il. Tous les militaires de passage à Paris descendent à l'hôtel de Champagne.

— C'est le hasard, balbutia Dagobert.

— Mais ce n'est pas le hasard qui t'amène à Paris, dit le chef de brigade, car le citoyen Carnot, ministre de la guerre, a dû t'écrire ?

— Non, répondit Dagobert.

— Il t'a écrit.

— Alors j'étais parti déjà... Pourquoi m'écrivait-il ?

— Il veut te présenter à la Convention...

Dagobert étouffa un cri.

— Tu es le héros du jour, acheva le chef de brigade, et nos gouvernants veulent se repaître de ta vue.

Dagobert tremblait de tous ses membres.

Tout à coup le chef de brigade s'aperçut qu'il pleurait.

— Mon Dieu ! lui dit-il, mais qu'as-tu donc ? Est-ce l'émotion d'une pareille nouvelle ?

— Non, répondit Dagobert; mais à l'heure où le ministre veut me présenter à la Convention, on dressera peut-être l'échafaud de celle que j'aime!

A son tour, le chef de brigade poussa un cri et se dressa éperdu sur son lit.

Et alors Dagobert se jeta dans ses bras.

Ce personnage que nous voyons pour la première fois, le chef de brigade Camusat, était le plus jeune sergent des gardes-françaises, au moment où la Révolution éclata; il se nommait alors le baron Camusat de Juvisy; il quitta son titre, devint le citoyen Camusat et servit la République. Il était capitaine quand Dagobert s'engagea; mais Dagobert lui avait sauvé la vie, huit jours après, dans une bataille, et, bien que son supérieur, il était devenu son ami et son frère d'armes.

Il écouta le récit de Dagobert, fronçant le sourcil d'abord, puis son front se rasséréna tout à coup :

— Ta fiancée est sauvée d'avance, dit-il.

— Mais ce n'est pas ma fiancée... dit Dagobert.

— Qu'importe! tu l'aimes ?

— Ah! fit Dagobert en posant la main sur son cœur.

— Eh bien, tu diras à la Convention que c'est ta fiancée.

— Et on lui fera grâce ?

— Pardieu !

Et le chef de brigade Camusat ajouta :

— Tous nos gouvernants ne sont pas des tigres... tu verras !

Et Dagobert sentit l'espérance gonfler sa poitrine. Il avait retrouvé un ami, et cet ami lui répondait de la vie de sa chère Aurore !...

XLIV

Tandis que le capitaine Dagobert attendait impatiemment l'heure de pouvoir se présenter au ministère de la guerre, le père Bibi et Polyte, après avoir visité le citoyen Paul à l'hôpital, se dirigeaient vers l'hôtel de Champagne et Picardie.

Bibi avait prononcé le nom de Dagobert, et Polyte avait eu un accès de fureur jalouse.

Mais Bibi était un philosophe pratique, il avait une grande connaissance du cœur humain, et il connaissait l'art d'apaiser les passions les plus volcaniques et les plus sauvages.

Bibi, en quelques mots, calma Polyte.

— Que t'es bête ! avait-il dit.

— Bête ? fit Polyte étonné.

— Sans doute.

— Et pourquoi donc suis-je bête ?

— Tu aimes la belle brune, n'est-ce pas?

— Oh ! fit le gamin de Paris.

— Le capitaine l'aime aussi.

Polyte serra les poings.

— Je t'ai dit que je lui mangerais le cœur.

— Tu ne mangeras rien du tout.

— Faudra voir !

— Tu n'es donc pas de la campagne, toi?

— Non, je suis un enfant de Paris.

— Ça fait que tu n'entends rien à la chasse.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, avec votre chasse, vieux singe?

— Je veux te faire une comparaison. Deux chiens chassent un lièvre.

— Bon !

— Tant que le lièvre court, les deux chiens courent après lui, et sont bons amis.

— Et puis?

— Quand le lièvre, forcé, tombe épuisé dans un fossé, ils deviennent ennemis et se disputent à qui le mangera.

— Eh bien? fit Polyte.

— C'est ton histoire et celle du capitaine Dagobert. Vous aimez tous deux la belle brune; mais si vous la

laissez guillotiner, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Donc, il faut faire comme les deux chiens chassant de compagnie et tâcher de la sauver.

— Et après?

— Après, vous ferez encore comme les deux chiens : vous verrez à qui l'aura.

— Je l'assassinerai plutôt, dit Polyte.

— Tu feras ce que tu voudras; pour le moment, il faut que tu lui fasses bonne mine.

— Je tâcherai.

— Car lui, vois-tu, sera plus malin que nous. Il la sauvera.

Polyte s'était apaisé peu à peu, et ils venaient d'entrer dans la rue Saint-Honoré.

— Sais-tu que tu es mauvais tout de même? dit Bibi en souriant.

— Pourquoi donc voulez-vous que je sois bon? répondit Polyte avec un rire féroce.

— Dame! je ne sais pas moi.

— Je suis un enfant perdu, je n'ai jamais eu ni père ni mère. Quand j'étais petit, on me battait. J'ai couché souvent au coin de la borne, et je me suis nourri de trognons de choux.

— Pauvre garçon! dit Bibi.

— Quand j'ai été grand, j'ai voulu travailler. Les patrons me volaient sur le prix de mon travail. Quand on est volé, autant se faire voleur. J'ai grinchi. C'est

encore un métier passable. On m'a mis en prison, on m'a donné le fouet, mais je suis sorti, et mes épaules meurtries se sont cicatrisées.

Puis j'ai eu un peu de bon temps quand la République est venue. On pêche toujours mieux dans l'eau trouble que dans l'eau claire. Et puis encore, je suis allé voir guillotiner. Ça m'amusait au commencement...

— Et maintenant ?

— Maintenant, ça ne me fait plus d'effet.

— Tu n'as donc jamais aimé personne ?

A cette question, Polyte tressaillit et un nuage de mélancolie passa sur son front.

— Si, dit-il, j'ai aimé la mère Gothon. Pauvre femme !

— Qu'est-ce que c'est donc que la mère Gothon ?

— Une portière, une tricoteuse. Elle m'avait loué un cabinet dans la maison où elle était. Je ne payais pas, et elle n'avait jamais rien dit. Bien plus, j'ai été malade, elle m'a soigné.

— Vraiment ?

— Et même elle m'a nourri les trois ou quatre mois que j'étais trop faible pour sortir et aller chercher ma vie. C'est la seule personne qui m'ait jamais fait du bien.

— Ah ! fit Bibi.

Mais tout à coup Polyte s'arrêta de nouveau.

— Suis-je bête ! dit-il.

— Et pourquoi donc es-tu bête ?

— Parce qu'il y a une autre personne que j'oubliais...

— Et cette personne?...

— Sans elle, je ne jaserais pas avec vous à cette heure.

— Comment cela?

— Oh ! dit Polyte, c'est une histoire, allez !

— Voyons?

— C'est déjà vieux, ça. Il y a près de quatre ans, et la révolution commençait.

On chargeait le peuple au Tuileries, et j'étais, moi, tout gamin, avec le peuple, comme bien vous pensez. Les soldats ne chargeaient pas tous avec joie; il y en avait qui manquaient d'entrain.

Moi, j'avais un pistolet que j'avais volé à la devanture d'un armurier.

J'avais guigné de l'œil, depuis longtemps, un bel officier qui avait un cheval blanc et qui faisait tourner son sabre en criant : Sus ! sus ! à cette canaille !

La canaille, c'était le peuple, et j'étais du peuple, moi !

Je ne fais ni une ni deux, je passe au travers des chevaux, j'arrive jusqu'à l'officier, et, à quatre pas, je lui casse la tête avec mon pistolet.

Vous pensez si j'étais pris. On me renverse, dix baïonnettes s'appuient sur ma poitrine; je me vois

fusillé, lorsqu'un grand soldat brun, qui avait de longs cheveux, se précipite et dit :

— Arrêtez ! camarades, c'est un enfant ! Nous ne sommes pas des bouchers, nous sommes des soldats !

Et il me prend sur ses épaules, m'emporte et me jette sain et sauf dans les rangs du peuple en me disant :

— Sauve-toi !

Polyte avait fait à Bibi ce petit récit avec une simplicité émue.

— Vous voyez, citoyen, dit-il en terminant, que c'est deux personnes au lieu d'une qui m'ont fait du bien.

— Et tu n'as jamais revu ce soldat ?

— Jamais.

— Tu ne sais pas son nom?

— Comment voulez-vous que je le sache ?...

— Mais tu le reconnaîtrais si tu le voyais?

— Ah! mais oui...

Puis un sourire mélancolique revint aux lèvres de l'enfant de Paris.

— On en a tant tué des soldats depuis quatre ans, dit-il. Bien sûr qu'il y a passé comme les autres.

Tout en causant ainsi, Polyte et Bibi étaient arrivés à la porte de l'hôtel de Champagne.

— Ah çà ! dit alors Bibi, je pense que tu vas être raisonnable.

— Comment cela ?

— Tu vas voir le capitaine.

Polyte serra les poings.

— Et tu vas rentrer ta jalousie, au moins.

Polyte ne répondit pas.

— Puisque tu l'aimes, ajouta Bibi, il faut la sauver.

— Vous avez raison, dit Polyte.

Et il suivit l'homme de police.

Dagobert n'avait pas bougé de l'hôtel.

D'abord, il attendait cet inconnu qui lui avait donné rendez-vous, et qui, le premier, lui avait appris le sort d'Aurore.

Ensuite, son ami le chef de brigade Camusat lui avait donné le conseil non-seulement de se tenir tranquille pendant toute la matinée et de ne se présenter au ministère qu'à midi, mais encore de ne point parler à Carnot de sa fiancée.

— C'est à la Convention directement qu'il faut que tu t'adresses pour avoir sa grâce, lui avait-il dit.

Et le chef de brigade Camusat était allé au ministère annoncer l'arrivée du capitaine Dagobert, l'homme dont toute la France républicaine parlait en ce moment avec enthousiasme.

Donc, lorsque Bibi entra, Dagobert était seul.

— Vous le voyez, je suis de parole, dit Bibi.

Dagobert regarda Polyte.

— Qu'est-ce que cet homme? dit-il.

Mais Bibi n'eut pas le temps de répondre.

Polyte avait jeté un cri, un cri terrible, moitié de bête fauve, moitié humain.

Polyte se jeta tout à coup au-devant du capitaine et lui posa les deux mains sur les épaules, à la grande stupéfaction de Bibi.

— Ah! dit-il, vous demandez qui je suis? Mais vous ne me reconnaissez donc pas comme je vous reconnais, moi?...

— Qui donc êtes-vous? répéta Dagobert.

— Je suis l'enfant que vous avez sauvé aux Tuileries le 13 juillet! s'écria Polyte.

Et il prit les mains du capitaine, les porta à ses lèvres avec transport et, riant et pleurant tout à la fois, il murmurait :

— Et dire que tout à l'heure je voulais lui manger le cœur!...

La bête fauve était devenue un agneau. Le gamin féroce qui se plaisait aux lugubres spectacles de la place de la Révolution, parlait maintenant de verser son sang pour Dagobert jusqu'à la dernière goutte!...

XLV

Que devenait, pendant ce temps-là, l'instigatrice de toutes ces catastrophes, la cheville ouvrière de tous ces malheurs?

Antonia, s'il est besoin de la nommer?

L'ancienne cuisinière de la comtesse des Mazures, la servante Toinon, devenue la citoyenne Antonia, la maîtresse du représentant X..., l'amie du citoyen Robespierre, un personnage important, enfin, dans la machine gouvernementale du moment, s'était abandonnée un moment à une sécurité trompeuse.

On sait ce qui s'était passé l'avant-veille.

Aurore avait été arrêtée.

Deux lignes de la main du citoyen X... au greffier de la prison avaient hâté le dénoûment.

Entrée pendant la nuit à l'Abbaye, Aurore s'était trouvée le lendemain sur la liste de ceux qui devaient périr le jour même.

Le greffier, qui se trouvait être par hasard une créature du citoyen X..., avait eu la courtoisie de lui

envoyer le matin même un double de cette liste.

Le citoyen X..., qui ne laissait jamais échapper une occasion de faire sa cour à Antonia, était monté dans un fiacre, juste à l'heure où on conduisait les condamnés à l'échafaud, et il avait couru à Palaiseau.

Antonia avait bondi de joie en parcourant la liste des yeux.

Non-seulement Aurore s'y trouvait; mais il y avait encore le comte Lucien des Mazures.

Des trois personnes qui seules auraient pu lui demander un jour compte de la fortune volée, deux avaient dû ce jour-là même perdre la tête sur l'échafaud révolutionnaire.

Le citoyen X... profita de cette joie pour avancer ses petites affaires particulières.

Il était quelque peu tourmenté par de nouveaux créanciers; il devait des misères, cinq ou six mille livres, peut-être.

Antonia lui en donna dix mille, et le citoyen X... partit non moins enchanté, promettant de revenir souper le soir et d'amener Robespierre.

Mais la joie d'Antonia devait être de courte durée. A sept heures du soir, l'officieux qu'elle envoyait tous les jours à Paris lui chercher les gazettes lui apporta le *Père Duchêne*.

La presse ultra-révolutionnaire relatait le scandale

qui avait eu lieu sur l'échafaud même et qui avait abouti au sursis de l'exécution d'Aurore.

Le rédacteur de l'article témoignait hautement son approbation à la sagesse du greffier qui avait fait reconduire la jeune fille en prison ; il ajoutait même qu'il était à désirer que la jeune fille fût réellement enceinte, et que la nation, se montrant indulgente, lui rendît, la liberté à la condition qu'elle épousât son séducteur et fusionnât ainsi un enfant du peuple avec une aristocrate.

Au portrait qu'il traçait du jeune homme à qui Aurore devait provisoirement la vie, Antonia reconnut Polyte, et elle fut prise d'un violent accès de fureur.

Ainsi Aurore n'était pas morte, Aurore, déclarée enceinte, vivrait peut-être !

Le citoyen X... arriva vers dix heures.

Il annonçait que Robespierre, retenu par de graves occupations, n'avait pu venir souper chez la citoyenne Antonia.

Il s'agissait bien de Robespierre, en vérité !

Antonia lui montra le journal et le traita de niais et d'imbécile.

Le citoyen X... reçut l'averse d'injures sans sourciller; puis il déclara que le mal n'était pas grand et que ce n'était qu'un retard de trois ou quatre jours.

Il se montra même si affectueux et si caressant que la citoyenne Antonia lui octroya son pardon et qu'il

repartit pour Paris, promettant que la belle comtesse Aurore ne languirait pas longtemps en prison.

Le lendemain, jour de l'arrivée de Dagobert à Paris, à onze heures du matin, Antonia était encore au lit quand le bruit d'une voiture se fit entendre dans la cour.

En même temps, la caméristе entra précipitamment et lui dit :

— Madame, c'est le citoyen X... qui arrive en toute hâte.

Dans l'intimité, Antonia ne souffrait pas qu'on l'appelât citoyenne.

Jamais le citoyen X... ne venait voir Antonia le matin, ni dans la journée, et c'était la première fois que pareille chose arrivait.

Son étonnement fut si grand qu'elle se jeta précipitamment à bas de son lit, et qu'elle s'enveloppa d'un peignoir à la hâte en disant :

— Fais entrer le citoyen X...

Le digne représentant du peuple était non moins effaré.

— Mon Dieu! lui dit Antonia, qu'avez-vous? avez-vous encore besoin d'argent?

— Ce n'est pas pour moi que je viens, répondit-il, c'est pour vous.

— Pour moi?

D'un geste impérieux le citoyen X... congédia la

caméariste, puis, tout essoufflé, il se laissa tomber sur un siége.

— Voyons, parlez, de quoi s'agit-il? dit Antonia avec une anxiété croissante.

— Avez-vous lu le *Père Duchêne?*

— Sans doute.

— Hier, oui, mais avant-hier?

— Non.

— Eh bien! lisez-le.

Et le citoyen X... tira de sa poche le même journal que Jeanne et Aurore, on s'en souvient, avaient fait acheter dans la rue et qui contenait le récit de la belle conduite du capitaine Dagobert.

Puis il posa le doigt sur cet article et répéta :

— Lisez!

Comme on le voit, le citoyen X... possédait toute la confiance d'Antonia, qui l'avait mis au courant de son histoire, lui apprenant quels liens mystérieux rattachaient l'ancien forgeron au deux jeunes filles dont lle souhaitait si ardemment la mort.

Antonia lut avec calme.

— Ah! ah! dit-elle, l'homme qui ferrait mon âne est en train de justifier ma prophétie.

— Quelle prophétie?

— Je lui ai prédit qu'il porterait des habits brodés, après avoir lu dans sa main. Eh bien! tant mieux pour lui.

— C'est ainsi que vous le prenez? exclama le citoyen X...

— Dame !

— Mais vous savez bien qu'il aime Aurore.

— Qu'importe !

— Mais il est à Paris...

Antonia fit un soubresaut.

— A Paris, dites-vous ? il est à Paris?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Depuis ce matin.

— Comment le savez-vous ?

— Par le plus grand des hasards ; j'étais, il y a une heure, au ministère de la guerre.

— Et vous l'avez vu ?

— Non. Mais j'ai rencontré un chef de brigade appelé Camusat qui venait annoncer son arrivée à Carnot.

— Eh bien ?

— Et Carnot doit le présenter à la Convention.

— Quand ?

— Aujourd'hui même.

Antonia pâlit.

— Maintenant, poursuivit le citoyen X..., admettez que le capitaine Dagobert sache qu'Aurore est en prison et qu'elle doit périr, savez-vous ce qu'il demandera à la Convention quand on l'aura félicité de sa

belle conduite! Il lui demandera la grâce de sa fiancée.

— Et il l'obtiendra, dit froidement Antonia.

Le citoyen X... baissa la tête.

— Eh bien, reprit Antonia, comment empêcher cela?

— Je n'en sais rien; c'est-à-dire je n'ai trouvé qu'une chose.

— Laquelle?

— Le moyen de remettre la présentation à demain.

— Comment cela?

— Aujourd'hui, la Convention a à s'occuper d'un projet de loi dont je suis rapporteur et qui est d'un haut intérêt. Je traînerai le rapport en longueur et je demanderai que toute autre affaire soit renvoyée à demain.

— Bon!

— Mais après, je ne sais plus ce que nous ferons...

Antonia haussa les épaules.

— Savez-vous, au moins, où est logé le capitaine Dagobert?

— Oui.

— C'est bien heureux, fit-elle avec ironie.

— Il est à l'hôtel de Champagne et Picardie, rue Saint-Honoré.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Antonia.

— Votre silence m'étonne, citoyenne...

— En vérité !

Et Antonia eut un regard de mépris pour le citoyen X...

— Mon cher, lui dit-elle, quand je fais faire mes affaires, elles vont tout de travers, c'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Le citoyen X... se mordit les lèvres.

— Mais elles vont bien quand je les fais moi-même.

— Que voulez-vous dire ?

Antonia ne répondit pas ; mais elle alla ouvrir un coffre dans un coin de la chambre, et le citoyen X..., étonné, l'en vit tirer tour à tour une jupe rouge, une veste à paillettes, une toque noire à plume bleue et une guitare allemande.

— Qu'est-ce que tout cela? fit-il stupéfait.

— Le costume et l'instrument que je portais quand j'étais bohémienne.

— Mais qu'en voulez-vous faire ?

— Ceci est mon secret. Maintenant, rendez-moi un léger service.

— Parlez.

— Vous êtes venu en voiture ?

— Sans doute.

— Eh bien ! vous allez me ramener à Paris. Je vais faire mes affaires moi-même.

Et Antonia remit la guitare et les oripeaux dans le

coffre et donna l'ordre à ses officieux de le transporter dans la voiture du citoyen X...

Quelques minutes après, elle roulait avec lui vers Paris.

XLV

Tandis que le citoyen X... et Antonia roulaient vers Paris, le père Bibi et Polyte arrivaient chez Dagobert, comme on a pu le voir.

Polyte reconnaissait dans le brave capitaine le soldat à qui il devait la vie, et une transformation complète s'opérait en lui.

Le gamin féroce était devenu subitement le plus doux et le plus dévoué des êtres.

Il songeait toujours à sauver Aurore, mais non plus pour lui, non plus pour obéir à sa passion sauvage; cette passion était morte tout à coup.

Il voulait sauver Aurore parce qu'Aurore était la fiancée de Dagobert.

Bibi, lui aussi, l'homme de police sans cœur, le misérable qui avait dressé dans l'ombre l'échafaud de la boulangère, avait subi le contre-coup de cette conversion inattendue.

Le matin encore il ne voulait sauver la jeune fille que parce que son ami Paul était son père.

Ces hommes qui vivent en ennemis secrets de la société et qui jonglent avec la vie humaine, ont parfois des amitiés violentes et tenaces.

Bibi n'avait jamais aimé personne auparavant; et un matin il s'était éveillé plein de sympathie pour cet homme qui cachait son vrai nom, vivait d'une vie infâme et lui avouait qu'Aurore était sa fille.

Ce premier mystère du cœur humain n'était que le prélude d'un second chez Bibi.

Bibi, en voyant Polyte baiser les mains de Dagobert, avait éprouvé un mystérieux entraînement vers le capitaine. Maintenant, il voulait sauver Aurore, non plus seulement pour le citoyen Paul, mais encore pour elle-même et pour Dagobert.

Aussi ces deux personnages déclarèrent-ils au capitaine qu'il pouvait faire d'eux ce que bon lui semblerait.

Au lieu d'un ami, le pauvre Dagobert en trouvait trois tout à coup.

Le chef de brigade Camusat revint :

— Carnot t'attend, lui dit-il.

Dagobert fit sa toilette à la hâte.

Pendant le temps qu'il était resté seul avec Bibi et Polyte, ceux-ci lui avaient appris que Jeanne et Benoît se trouvaient rue Montorgueil, et Bibi lui avait dit :

— Je vous réponds qu'ils ne courent aucun danger. Venez ce soir, vous les verrez.

— Non, avait répondu Dagobert, je préfère que vous me conduisiez. Attendez-moi ici.

Et il était parti avec le chef de brigade Camusat.

Le ministre de la guerre, Carnot, était, comme on sait, un simple capitaine d'artillerie, que la Convention avait investi de ces importantes fonctions, et qui n'avait pas voulu se donner même un grade de plus.

Etrange époque, du reste, que celle où des hommes comme Carnot siégeaient au pouvoir à côté de Robespierre et de Couthon!

Tandis que l'échafaud déshonorait la République au dedans, nos armées l'immortalisaient au dehors. Carnot avait demandé à présenter à la Convention le capitaine Dagobert, l'homme qui, disait-on, avait sauvé tout un corps d'armée et, par son héroïsme, assuré le gain d'une bataille.

Aussi avait-il expédié une estafette à l'armée du Nord, à peu près en même temps que Dagobert demandait et obtenait un congé.

Mais Dagobert n'était pas le seul militaire que Carnot voulait présenter à la Convention.

Il y en avait un autre.

Celui-là était un soldat de l'armée du Rhin, un simple soldat nommé Cantel.

Ce Cantel, placé en sentinelle sur les remparts de

Strasbourg, avait été surpris comme le chevalier d'Assas, de glorieuse mémoire.

Entouré par des éclaireurs ennemis, on lui avait enjoint de se taire sous peine de mort.

— A moi, France! Vive la République! avait-il crié.

Et il était tombé percé de coups; mais il avait sauvé la ville.

Plus heureux que le chevalier d'Assas, Cantel avait survécu à ses blessures: on l'avait trouvé respirant encore parmi les morts; on l'avait soigné, et il avait guéri.

Carnot était donc monté à la tribune deux ou trois jours avant l'arrivée de Dagobert à Paris, et il s'était écrié :

— Citoyens, du temps des tyrans, on récompensait l'héroïsme par des titres de noblesse et des rubans : la République les a supprimés. Cependant les soldats qui ont bien mérité de la patrie ont droit à une récompense, et je viens vous proposer de décerner vous-mêmes un éloge public au soldat Cantel et au capitaine Dagobert.

Et la Convention avait applaudi à la proposition de Carnot.

Lorsque Dagobert, conduit par son ami le chef de brigade Camusat, arriva au ministère, Carnot l'embrassa :

— Citoyen, lui dit-il, la Convention est avide de te voir et de te contempler. Mais je ne pourrai te présenter aujourd'hui.

— Pourquoi donc? demanda le chef de brigade.

— Parce que j'attends le soldat Cantel qui n'arrivera que demain.

Dagobert avait pâli. C'était un jour de perdu.

Cependant un regard de Camusat le réconforta.

Le chef de brigade lui avait dit en chemin :

— Garde-toi bien de parler de ta fiancée à Carnot : c'est à la Convention tout entière que tu dois t'adresser.

Et Dagobert, la mort au cœur, avait quitté le ministère, s'appuyant sur le bras de son ami.

— Mais rassure-toi donc, lui disait celui-ci, on ne ramènera pas ta fiancée à l'échafaud aujourd'hui.

— Mais demain... murmura Dagobert, frémissant.

— Demain non plus ; tu as trois jours devant toi, et demain tu auras sa grâce.

Les paroles rassurantes du jeune chef de brigade n'empêchèrent pas Dagobert de revenir à l'hôtel de Champagne et Picardie dans un véritable état de désespoir.

Polyte et Bibi l'attendaient.

En le voyant si pâle, si abattu, Bibi s'imagina qu'on lui avait refusé la grâce d'Aurore.

Dagobert avait peine à parler; ce fut le chef de brigade qui mit Bibi au courant de la vérité.

Bibi parut quelque peu rassuré.

Néanmoins il dit à Dagobert :

— J'ai le moyen de savoir au juste ce qui s'est passé à l'Abbaye.

Dagobert le regarda d'un air hébété.

— Je connais le greffier, poursuivit Bibi, et je saurai bien ce qu'on a fait d'Aurore.

Il n'était plus question d'aller rue du Petit-Carreau, de revoir Jeanne et Benoît. Il fallait tout d'abord songer à Aurore.

Et Bibi, emmenant Polyte, laissa Dagobert avec le chef de brigade.

Mais celui-ci avait lui-même différentes courses à faire dans Paris, où il n'était arrivé que depuis trois jours.

Dagobert demeura donc seul.

La solitude est mauvaise conseillère et elle ouvre volontiers la porte au désespoir.

Dagobert, plein d'espérance le matin, n'espérait plus à cette heure.

Il songeait à Aurore; il la voyait dans une prison infecte, couverte de haillons, insultée par les guichetiers et demandant la mort comme une délivrance.

Puis, il lui semblait que les portes de la prison s'ouvraient devant elle, et qu'on venait lui dire :

— L'échafaud vous attend!

Il se disait tout cela, accoudé à la fenêtre de sa

chambre, promenant un regard stupide au dehors sur la foule qui se pressait dans la rue.

Et la surexcitation de son esprit augmentant, il oubliait ce qu'il était, pour songer à ce qu'il avait été.

Il se revoyait forgeron, à la porte du couvent; il sentait battre son cœur comme au temps où retentissait dans le lointain, sur la route sonore, le galop du cheval d'Aurore...

Et de souvenirs en souvenirs, il s'arrêta tout à coup à celui-ci :

Il se rappela qu'une bohémienne avait regardé dans sa main, lui avait dit la bonne aventure et lui avait prédit qu'il aurait un jour de beaux habits comme en portaient seuls alors les gentilshommes et les seigneurs de qualité.

Et Dagobert se souvint alors que cette femme qu'il n'avait jamais revue lui avait prédit qu'il serait riche et heureux et qu'il épouserait la femme qu'il aimait.

Ce passé qui lui revenait ainsi par bouffées avait plongé d'abord le malheureux capitaine en une morne rêverie; mais l'espérance lui revint bientôt.

La bohémienne avait dit vrai, au moins pour la première moitié de sa prédiction

Le forgeron n'était-il pas capitaine?

Pourquoi donc la seconde moitié de la prophétie ne s'accomplirait-elle pas?

Pourquoi n'épouserait-il pas un jour la femme qu'il aimait?

Et comme il disait cela, Dagobert jeta un cri et se pencha si avidement dans la rue, qu'il faillit s'y précipiter.

Une femme passait sous la fenêtre.

Une femme vêtue d'oripeaux, promenant ses doigts sur une guitare...

Une femme que Dagobert avait reconnue...

C'était la bohémienne qui passa un matin devant la forge, dont il ferra l'âne, et qui lui promit en échange richesse, bonheur et honneurs!

. . . .

XLVII

Il se passa alors une lutte bizarre dans l'esprit et le cœur du capitaine.

Il y avait deux hommes en lui, le forgeron et le soldat.

Le forgeron, élevé par les moines, âme naïve, esprit simple, se sentait entraîné vers le merveilleux.

Le soldat avait sucé le scepticisme des camps, à une époque où tous les cultes étaient abolis, toutes les croyances foulées au pieds et où les esprits forts étaient en majorité.

Pourtant ce fut le forgeron qui l'emporta.

La bohémienne âllait et venait sous ses fenêtres, levant la tête, et paraissant chercher des pratiques.

La guitare n'était qu'un prétexte, un moyen d'attirer l'attention.

De temps en temps elle interrompait sa musique pour crier d'une voix enrouée :

— Citoyennes et citoyens, voulez-vous savoir l'avenir ? si vous serez heureux en ménage ? si vous aurez beaucoup d'enfants ? Consultez-moi... cela ne coûte pas cher... un décime.

Dagobert eut un accès de folie.

Il se mit à siffler.

La bohémienne leva la tête et l'aperçut.

Dagobert lui fit signe de monter.

Aussitôt la bohémienne s'engouffra dans l'allée de l'hôtel.

Un officienx voulut lui barrer le passage; mais le capitaine, qui était venu à sa rencontre jusqu'en haut de l'escalier, cria :

— Laissez monter cette femme.

La bohémienne gravit l'escalier.

Sur la dernière marche, elle trouva Dagobert, qui lui prit la main et lui dit :

— Venez !

Puis il l'entraîna dans sa chambre et s'y enferma avec elle.

— Vous voulez que je vous dise la bonne aventure, mon général ? dit alors la bohémienne.

— Je ne suis pas général, répondit Dagobert.

— Dame ! vous avez un si bel hôtel.

Dagobert la regarda avec avidité et semblait dire :

— Oui, oui, c'est bien elle.

— Qu'est-ce que vous êtes donc ? reprit-elle.

— Capitaine.

— Eh bien ! mon beau capitaine...

Et elle le regardait avec indifférence.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? dit Dagobert.

— Comment vous reconnaîtrais-je, puisque je ne vous ai jamais vu ? fit-elle naïvement.

— Vous vous trompez.

— Après ça, continua-t-elle, j'ai vu tant de monde en ma vie, depuis que je cours les chemins... Mais ce n'est pas au visage que je reconnais les gens.

— Ah !

— Vous ai-je déjà dit la bonne aventure ?

— Oui.

— Eh bien ! montrez-moi votre main, et je vous dirai où je vous ai vu.

Dagobert tendit sa main.

La bohémienne jeta un cri.

— Ah! dit-elle, oui, c'est toi... c'est bien toi... tu es le forgeron qui a ferré mon âne!

— C'est vrai, dit Dagobert.

— Eh bien! avais-je raison quand je te disais que tu aurais un jour de beaux habits brodés?

— Oui, dit le capitaine; mais que m'avez-vous dit encore?

— Que tu serais riche.

— Je ne le suis pas.

— Tu le deviendras, mon petit, tu le deviendras.

— Et puis?

— Et puis tu épouseras la femme que tu aimes. Donne-moi encore ta main...

Et elle parut examiner avec une scrupuleuse attention les lignes de la main du soldat.

— Ah! pauvre ami, dit-elle, tu as un grand chagrin en ce moment.

— Oui, balbutia Dagobert, dont le cœur se gonfla.

— Celle que tu aimes est en prison.

— Vous le savez?

— Je le vois là... à cette petite ligne, dit-elle avec le calme qui sied à ceux qui lisent dans la destinée.

— Mon Dieu! murmura Dagobert.

— Elle est même condamnée à mort.

— C'est vrai...

— Mais tu la sauveras !

Dagobert jeta un nouveau cri.

— Dites-vous vrai? fit-il.

— Oui, je te le promets. Mais... attends.

Et elle se mit à examiner de nouveau la main du pauvre capitaine.

Tremblant, comme jamais il n'avait tremblé, cet homme que la mort n'avait jamais vu pâlir, épiait avec une angoisse indicible les moindres contractions du visage de la bohémienne.

Celle-ci fronçait légèrement le sourcil.

— C'est bizarre, dit-elle enfin.

— Quoi donc? balbutia-t-il.

— Au bout de cette ligne, je vois une petite croix qui, pour moi, signifie victoire. Tu sauveras la femme que tu aimes.

— Ah !

— Mais vers le milieu, cette ligne est brisée, ce qui me prouve que tu commenceras par faire fausse route.

— Comment?

— Tu es mal conseillé.

Dagobert tressaillit, et la pâleur qui couvrait son visage passa à des tons livides.

Tout en parlant, la bohémienne jetait des regards obliques autour d'elle. Elle paraissait chercher quelque chose.

— Oui, reprit-elle, tu es mal conseillé.

— Mais par qui ?

— Par tes amis.

Dagobert eut froid au cœur.

— Je ne vois pas bien encore ce qu'ils t'ont dit de faire, mais je le verrais si j'avais une carafe.

En disant cela, elle jetait un furtif regard sur une carafe qui se trouvait sur la cheminée.

— En voilà une, dit Dagobert, qui s'en empara et la lui tendit.

La bohémienne la prit, l'éleva à la hauteur de son œil et regarda au travers.

— Le jour est faux, dit-elle ; va fermer les rideaux de la fenêtre.

Sans défiance, Dagobert s'approcha de la fenêtre et fit ce que la bohémienne lui disait.

Alors, prompte comme l'éclair, elle déboucha la carafe et y versa le contenu du chaton d'une grosse bague de cuivre qu'elle portait et qu'elle avait sournoisement dévissé.

Quand le capitaine eut fermé les rideaux et se retourna, il vit la bohémienne debout, la carafe à la hauteur de son œil, et paraissant en étudier les globules transparents avec une minutieuse attention.

— On te conseille mal, répéta-t-elle avec un accent plus énergique ; tes amis te perdraient, sans le vouloir, si tu leur obéissais.

— Que me conseillent-ils donc? demanda Dagobert qui eut un éclair de défiance.

— De demander à de hauts personnages la grâce de celle que tu aimes.

— C'est vrai.

— Ils ont tort.

— Comment donc voulez-vous que je la sauve?

— Je vais te le dire.

Et elle consulta de nouveau la carafe.

— Prends un verre et bois, dit-elle.

Il y avait un gobelet sur le plateau où Dagobert avait pris la carafe.

Sans défiance aucune, il le tendit à la bohémienne qui l'emplit.

— Pourquoi voulez-vous que je boive? demanda-t-il cependant.

— Parce que l'eau calme les nerfs.

— Eh bien?

— Et que j'ai besoin de tenir ta main dans la mienne et d'interroger les pulsations de ton pouls, pour te donner un conseil, moi aussi.

Dagobert vida le verre d'un seul trait.

Il passa, en ce moment, comme un éclair de fauve joie sur le visage de la bohémienne.

Elle tenait toujours la carafe à la hauteur de son œil.

— Écoute-moi bien, dit-elle enfin.

— Parlez.

— Ce soir, tu iras au théâtre.

— Quel théâtre ? demanda naïvement Dagobert.

— A l'Opéra.

— Et puis ?

— Tu verras un grand personnage que tout le monde salue. C'est Robespierre.

Dagobert tressaillit.

— Tu iras farpper à la porte de sa loge et tu te nommeras en entrant.

— Bien.

— Et tu lui demanderas la grâce de ta fiancée.

— Et il me l'accordera ?

— Oui.

Dagobert voulut parler encore ; mais elle l'interrompit d'un geste, et, replaçant la carafe sur la cheminée :

— Le livre des destins est fermé, dit-elle ; je ne vois plus rien.

Et elle s'en alla sans qu'il essayât même de la retenir, tant il était ému et bouleversé.

Elle descendit en courant l'escalier de l'hôtel.

Une fois dehors, elle se mit à marcher d'un pas alerte et se dirigea vers la rue de l'Arbre-Sec.

A l'angle de cette rue, un fiacre attendait.

Elle en ouvrit vivement la portière et entra.

— Baissez les stores, dit-elle à un homme qui était au fond de la voiture. Je ne veux pas être vue plus longtemps sous ces oripeaux.

— Eh bien? demanda le citoyen X..., car c'était lui.

— Eh bien, c'est fait, répondit Antonia.

— Quoi donc ?

— Il a bu un verre d'eau.

— Et cette eau ?

— Avait dissous la poudre brune que renfermait le chaton de ma bague.

— Vous l'avez tué ?

— Non, dit froidement Antonia ; mais il sera fou pendant huit jours, et dans huit jours il y en aura quatre que la belle Aurore aura éternué dans le son, acheva Antonia avec cynisme.

— Vous êtes un démon ! murmura le citoyen X...

— Sans cela vous aimerais-je ? répondit-elle avec insolence.

Puis elle cria au cocher :

— Route de Palaiseau !

XLVIII

Revenons maintenant à celle qui excitait tant de sympathies, stimulait tant de dévouements, et que la perfide Antonia poursuivait de sa haine secrète.

Pour cela, reportons-nous au moment même où on l'avait descendue de l'échafaud et rejetée dans cette ignoble charrette, qui était la dernière voiture des condamnés.

On se rappelle avec quelle indignation Aurore avait accueilli l'affirmation mensongère de Polyte, ses cris et ses supplications pour qu'on l'exécutât tout de suite, et enfin l'espèce de paralysie foudroyante qui s'était emparée d'elle lorsqu'elle avait vu paraître au pied même de l'échafaud Benoît, qui soutenait la calomnie de Polyte.

A partir de ce moment, Aurore n'avait plus nié, elle n'avait plus protesté, elle n'avait plus dit que Polyte était un misérable.

Non, en proie à une indicible prostration, elle avait fait tout ce qu'on avait voulu, obéi à tous les ordres qu'on lui avait donnés.

On l'avait fait remonter dans la charrette.

Mais la charrette ne s'en allait que lorsque la dernière tête était tombée, et on ne songea pas à déroger aux usages ce jour-là...

Aurore demeura donc au pied de l'échafaud.

Machinalement, à mesure qu'un condamné y montait, elle levait les yeux et le regardait.

Seulement quand le condamné se couchait sur la bascule, elle détournait la tête pour ne pas voir tomber le couperet.

Elle savait que son cousin faisait partie de la fournée.

Une seule pensée l'absorba alors et domina son propre désespoir.

Elle voulait voir Lucien une dernière fois, lui envoyer un sourire et un adieu.

Elle était trop près de l'échafaud pour qu'aucun des sinistres détails de chaque exécution pût lui échapper.

Quand la machine se détraqua, lorsque le peuple, ivre de colère, renversa les gendarmes, Aurore eut un instant d'espérance, non pour elle, mais pour Lucien.

Puis la machine fut réparée, et le bourreau reprit son épouvantable besogne.

Aurore savait que son cousin serait exécuté le dernier.

Néanmoins, elle continua à regarder chaque malheureux qui montait l'escalier de mort.

Enfin le peuple fit entendre un long murmure, le murmure d'une salle de spectacle quand le rideau tombe sur le dernier acte.

C'était fini.

Aurore eut beau regarder, elle ne vit pas Lucien.

Lucien ne fut pas appelé, Lucien ne monta pas sur l'échafaud, et le citoyen Brutus descendit, laissant désormais la plate-forme à ses valets.

Qu'était donc devenu Lucien?

Aurore ne le savait pas.

Mais ce qu'elle savait bien, c'est qu'il n'était pas mort.

Et alors elle se souvint de ce qu'on avait dit le matin, dans la prison, et elle pensa que tout ce tumulte qui s'était fait tout à l'heure autour de l'échafaud était peut-être l'œuvre de ces mystérieux amis qui lui avaient promis de le sauver.

Le peuple se dispersait.

Aurore, un moment distraite de l'horreur de sa propre situation par le souvenir de son cousin et la joie qu'elle éprouvait de le savoir encore vivant, fut ramenée alors brusquement au sentiment de la réalité.

La charrette se mit en marche.

Étrange populace que cette foule qui venait chaque jour se repaître du sanglant spectacle de la guillotine.

Elle accueillait la charrette par ses huées lorsqu'elle arrivait chargée de condamnés.

Elle se prit à reconduire Aurore en battant des mains.

Mais ces applaudissements étaient pour elle autant d'outrages.

— La Convention lui fera grâce! disaient les uns. La Convention ne tue pas les filles mères !

Une tricoteuse lui cria :

— Faut en prendre ton parti, ma belle petite aristocrate. On ne te raccourcira pas. Tu épouseras ton galant et tu deviendras une bonne patriote.

— Ce serait dommage aussi de faire mourir avec la mère ce joli petit être qu'elle porte dans son sein, disait un troisième personnage.

Impassible en apparence, Aurore souffrait mille morts.

Elle attachait sur cette foule immonde qui entourait la charrette un regard effrayant de colère muette et de douleur indignée.

Si le regard tuait, tous ces gens-là eussent été foudroyés.

Le trajet dura plus d'une heure.

Aurore s'étonnait d'être encore vivante.

Enfin, quand les lourdes portes de l'Abbaye s'ouvrirent devant elle, elle sentit son sein se soulever, un soupir se fit jour à travers sa gorge crispée et elle remercia Dieu qui retirait enfin de ses lèvres cette coupe d'amertume et d'infamie.

Le greffier l'avait précédée.

On fut obligé de la descendre de la charrette, car ses jambes refusaient de la porter.

Elle avait gardé la tête haute devant la mort, elle courbait le front sous la honte.

On la conduisit au greffe.

— Voilà une écriture à recommencer, murmura

le greffier qui avait repris possession de son siége.

— Pourquoi donc cela, patron ? demanda un des commis.

— Comment, pourquoi? fit le greffier d'un ton doctoral; c'est pourtant bien simple : ce matin, on a biffé la citoyenne sur les registres.

— Tiens ! c'est juste !

— Elle rentre, il faut donc l'inscrire de nouveau.

— Vous avez, ma foi ! raison, patron.

— J'ai toujours raison, dit le greffier avec dignité.

Puis, relevant ses lunettes sur son front :

— Citoyen, dit-il à son commis, en marge du nom de la citoyenne Aurore Mazures, ci-devant comtesse, il est nécessaire d'écrire une note; écris, je vais dicter.

On avait fait asseoir Aurore, et elle écoutait tout cela avec une indifférence pleine de stupeur.

On eût dit que ce n'était pas d'elle qu'il s'agissait.

Le commis greffier prit la plume et le patron dicta :

« Cejourd'hui..., la condamnée Aurore, ci-devant » comtesse, étant montée sur l'échafaud, un homme » du peuple a déclaré qu'elle était enceinte. »

Ce mot arracha Aurore à son atonie.

— C'est faux ! répéta-t-elle, c'est faux !

Le greffier haussa les épaules et continua :

« En présence de cette affirmation, il a été sursis à » l'exécution, et la condamnée a été reconduite à la » prison, comme le présent registre en fait foi, pour

» être soumise à l'examen des hommes de l'art ou des » sages-femmes, lesquels ou lesquelles déclareront » s'il y a lieu de la reconduire à l'échafaud. »

A ces derniers mots, Aurore se leva comme si un puissant ressort se fût détendu en elle.

— Pardon, monsieur, dit-elle.

— Qu'y a-t-il ? fit le greffier d'un ton bourru.

— Est-ce que ce que vous venez de dire est la vérité ?

— Sans doute.

— On examinera ma situation ?

— Oui.

— Et quand on aura la preuve que ce misérable m'a calomniée, on me reconduira à l'échafaud ?

— Sans aucun doute.

— Oh ! monsieur, dit Aurore avec un accent de supplication suprême, monsieur, vous ne paraissez pas, vous ne pouvez pas être méchant.

Le greffier ne répondit pas.

— Je ne vous demande point la vie, je vous demande la mort, c'est-à-dire l'honneur ! Faites venir sur-le-champ ces hommes dont vous parlez, faites-le, monsieur, et je vous bénirai, et ma dernière pensée sera pour vous.

— Ta ! ta ! ta ! dit le greffier, vous croyez que ces choses-là vont toutes seules...

— Mais, monsieur...

— Je ne puis rien prendre sur moi, dit le greffier.

— O mon Dieu !

— Il faut que j'adresse un rapport à l'accusateur public.

— Et l'accusateur donnera l'ordre ?

— Non, il adressera lui-même un rapport au tribunal.

— Et puis encore, monsieur ?

— Le tribunal s'adressera à la Convention...

— Mais combien tout cela va-t-il durer ? s'écria Aurore avec un accent de désespoir suprême.

— Au moins huit jours.

— Ciel !

Et Aurore retomba à demi-morte sur son siége.

Le greffier donna l'ordre qu'on la reconduisît dans la cellule qu'elle avait occupée la nuit précédente.

Comme ses jambes tremblaient et refusaient de la soutenir, on la porta.

Une fois dans la cellule, elle fut confiée aux soins d'un vieux guichetier d'aspect sec et farouche, et qui, cependant, lui dit d'une voix émue :

— Voulez-vous prendre un peu de nourriture, citoyenne ?

Elle refusa d'un signe de tête.

Cet homme abaissa sa voix et dit encore :

— Pauvre demoiselle ! vous n'avez fait que reculer pour mieux sauter.

Il y avait une émotion voilée, une sympathie mystérieuse dans cette voix qui fit tressaillir Aurore.

— Faut pas vous désoler, mademoiselle, ajouta le guichetier; vous pensez bien que personne ne croit ce qu'on a dit sur vous. Mais il ne faut pas en vouloir à ce pauvre garçon qui l'a dit; c'est peut-être des gens de votre famille qui l'ont payé pour vous sauver.

Et comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, il s'en alla brusquement et ferma la porte de la cellule.

Alors Aurore tomba à genoux.

— O mon Dieu! dit-elle, il y a encore quelqu'un ici qui croit à mon innocence!

Et ses yeux si longtemps secs s'emplirent de larmes et elle pleura abondamment.

XLIX

Aurore pleura longtemps.

Puis la fatigue s'empara d'elle; elle se jeta sur son lit toute vêtue, et s'endormit de ce sommeil lourd et profond qui suit les grandes catastrophes.

Quand elle rouvrit les yeux, un rayon de soleil,

passant à travers la sombre fenêtre grillée de sa cellule, venait s'ébattre jusque sur son lit.

Le soleil est l'ami du prisonnier ; il est comme un regard que Dieu laisse tomber sur ceux que les hommes ont maudits et abandonnés.

Aurore salua le rayon et se mit à genoux.

— Mon Dieu ! dit-elle, prenez pitié de moi ; faites que je meure pure de toute calomnie et de toute souillure.

Mourir !

Tel était désormais le désir ardent d'Aurore, l'unique but qu'elle poursuivît.

Mais elle voulait mourir lavée de la calomnie de cet infâme Polyte qu'elle avait fort bien reconnu pour l'homme qui la regardait d'un œil cynique, à l'auberge du citoyen Coclès.

Elle se souvint alors des paroles du guichetier :

— Ce brave garçon était peut-être l'instrument de votre famille.

Et elle songea à Benoît.

A Benoît qui avait soutenu le dire de Polyte et s'était fait le complice de cet odieux mensonge.

Aurore sentit tomber sa colère.

Évidemment Polyte et Benoît s'étaient entendus.

Polyte était un misérable, sans doute, mais Benoît était un brave garçon, un bon être dévoué jusqu'à l'héroïsme ; et si Benoît avait menti, c'est qu'il avait lui aussi voulu la sauver.

Il y avait donc des gens qui songeaient encore à elle, des gens qui ne voulaient pas qu'elle mourût!

Le greffier le lui avait dit: elle avait huit jours devant elle.

Huit jours!

Si résigné qu'on soit à la mort, on ne saurait fermer son cœur à cette vague espérance qui envahit l'âme du condamné.

Quand on est libre, huit jours passent comme un rêve.

Quand on est prisonnier, huit jours peuvent être huit siècles.

Vainement Aurore appelait-elle à son aide la pensée de la mort, désormais sa réhabilitation; mille voix confuses s'éveillaient en elle.

L'une lui parlait de Lucien, miraculeusement échappé à l'échafaud, quelques minutes après elle.

L'autre lui disait: Tu ne veux donc pas revoir ta sœur Jeanne?

Une autre encore murmurait un nom tout bas.

Et à ce nom, Aurore sentait tout son sang affluer à son cœur: Dagobert.

Le guichetier revint:

Le brave homme avait adouci son visage rébarbatif et il sembla à Aurore qu'il avait quelques larmes dans les yeux.

— Mademoiselle, dit-il, nous n'enfermons les pri-

sonniers que la nuit; le jour, ils sont libres d'aller dans le préau, dans les cours et dans les corridors. Vous ne pouvez pourtant pas vous laisser mourir de faim.

— Je vous remercie, dit Aurore avec douceur.

— Ma femme vous a fait du café au lait. Je vais vous l'apporter, dit le guichetier.

Et il sortit, laissant cette fois la porte ouverte.

Le désespoir d'Aurore s'était calmé. Elle ne refus point les aliments que le guichetier lui apporta.

Puis, sollicitée par ce beau soleil qui entrait dans sa cellule, et qui, sans doute, inondait la cour, elle descendit.

L'heure du terrible appel était passée.

Le guichetier et le greffier avaient appelé ceux qui figuraient sur la liste du jour, et la gaîté était revenue parmi les prisonniers.

On avait encore vingt-quatre heures devant soi: — pourquoi se fût-on désolé?

Aurore entra dans le préau.

Elle y fut accueillie comme la veille par un murmure de naïve admiration.

Tout le monde connaissait déjà son étrange et miraculeuse aventure, racontée par les guichetiers.

On se pressa autour d'elle, on lui fit fête, on la complimenta, chose bizarre!

Et, chose plus bizarre encore, il ne se trouva per-

sonne qui supposât un moment qu'elle n'eût pas été calomniée.

— Ma chère, lui dit une vieille comtesse, il ne faut pas rougir et vous effaroucher ainsi. Qu'est-ce que cela prouve ? Que votre beauté tourne toutes les têtes, subjugue tous les cœurs, et qu'un homme du peuple, ne trouvant pas d'autre moyen de vous sauver que de tomber amoureux de vous, s'est permis cette suprême insolence.

Et comme elle se voyait entourée de respects, Aurore commençait à se consoler, et les voix mystérieuses qui lui parlaient de la vie quand elle appelait la mort, chantèrent de nouveau dans son cœur.

Il y avait parmi les prisonniers un personnage taciturne entre tous qui ne parlait jamais à personne et qui était à l'Abbaye depuis plus de deux mois.

Lorsque, la veille, le comte Lucien des Mazures avait affirmé qu'il était le prisonnier le plus ancien, il s'était trompé.

Le personnage dont nous parlons s'y trouvait avant lui.

C'était un homme entre deux âges, vêtu comme un petit bourgeois de Paris, portant ses cheveux gris sans poudre et un vieil habit couleur safran. Comme on ne savait pas son nom, que d'ailleurs personne ne le lui avait demandé, on le désignait par la couleur de son habit, et on l'appelait le bonhomme Safran.

Les prisonniers étaient tous des gens de qualité.

Le père Safran était un bourgeois.

Tandis que la République promenait en dehors son niveau égalitaire, la prison de l'Abbaye maintenait l'étiquette et la hiérarchie dans toute leur rigueur.

On ne fréquentait donc pas le bonhomme Safran.

Cependant on avait été fort étonné, le matin même, de voir le brave homme donner une poignée de main à un prisonnier désigné par la fatale liste et essuyer même quelques larmes du revers de sa manche.

Comme l'aristocrate qui avait serré cette main plébéienne était parti pour l'échafaud, on n'avait pu l'interroger.

Pourquoi le bonhomme Safran était-il à l'Abbaye?

Nul ne le savait, et il ne le disait à personne.

Chaque jour le greffier et le guichetier, qui venaient faire leur funèbre moisson, le saluaient amicalement.

Un bruit avait fini par se répandre parmi les prisonniers, c'est que cet homme pouvait bien être de la police.

Mais le duc d'Espeuilles, un vieillard plein d'autorité, avait, d'un mot, fait justice de cette médisance.

— Mes amis, avait dit le vieux gentilhomme, ce que vous dites là est absurde, et voici pourquoi. La République n'a nul intérêt à apprendre ce qu'elle sait déjà et à surveiller des gens qu'elle envoie à l'échafaud sans exception.

Ce pauvre diable, que vous accablez de votre dédain, est peut-être un banqueroutier, un coquin vulgaire, mais il n'est pas un espion.

On s'était rendu facilement à l'opinion du duc d'Espeuilles.

Une jeune femme, non moins folle, non moins étourdie que cette belle et malheureuse duchesse de R..., que nous avons vue aller à l'échafaud, avait un jour pris à part le père Safran ;

— Mon brave homme, lui avait-elle dit, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Depuis deux mois, madame.

— Espérez-vous en sortir ?

— C'est bien possible, avait-il répondu humblement. Je ne suis pas un ennemi de la République.

Or, quand Aurore parut au préau, le bonhomme Safran, assis sur un banc, ne se dérangea point comme les autres pour aller à sa rencontre, il la regarda même avec une parfaite indifférence et continua à tracer, avec le bout de sa canne, des ronds sur le sable, ce qui était son occupation favorite.

Mais un quart d'heure après, un guichetier vint et l'appela.

Le bonhomme se leva sans émotion.

— Ah ! monsieur ! dit un prisonnier, est-ce qu'on va l'envoyer à la guillotine ?

— Non, répondit le guichetier, c'est un de ses parents qui a obtenu la faveur de le voir au parloir.

On s'occupait trop d'Aurore pour s'occuper plus longtemps du bonhomme.

Il s'en alla donc au parloir, y resta près d'une heure et finit par revenir.

Mais au lieu de retourner s'asseoir sur son banc, il se mit à se promener.

Aurore s'aperçut alors qu'il passait souvent près d'elle et la regardait avec une curiosité qu'il ne lui avait point accordée tout d'abord.

L'heure du repas sonna pour les prisonniers.

Ils étaient introduits dans une vaste salle oblongue au milieu de laquelle était une table où chacun s'asseyait où il lui plaisait et à côté de qui il voulait.

Le bonhomme Safran, que les aristocrates n'avaient pu bannir du réfectoire, se trouva assis à côté d'Aurore.

Et, comme elle le regardait avec un naïf étonnement.

— Mademoiselle, dit-il tout bas, j'ai une bonne nouvelle à vous donner.

— A moi? fit Aurore étonnée.

— Oui.

— Vous me connaissez donc?

Le bonhomme cligna de l'œil.

— Et... cette nouvelle?

— Chut! dit-il, il y va de votre vie... Si vous répétiez ce que je vais vous dire, vous seriez perdue.

— Mais...

— Votre cousin le comte des Mazures vous fait ses compliments.

Aurore mordit sa cuillère pour ne pas jeter un cri.

— Et on travaille à vous sauver, ajouta le bonhomme Safran.

L

Aurore eut un moment d'émotion, bien vite comprimé, du reste.

La jeunesse d'Aurore avait été livrée à trop de tourmentes pour qu'elle n'eût pas acquis un grand empire sur elle-même.

Aucun des prisonniers n'avait entendu les paroles du bonhomme Safran.

Aucun, même, ne prit garde qu'il causait tout bas avec Aurore.

Le bonhomme continua donc :

— Il est des choses, mademoiselle, que je ne puis pas vous expliquer ici ; mais quand nous nous retrouverons dans le préau, nous causerons.

— Comme vous voudrez, dit Aurore.

— Après le déjeuner, poursuivit le bonhomme Safran, les prisonniers se livrent à leur jeu favori.

— Quel est-il ? demanda naïvement la jeune fille.

— Ils jouent à la guillotine.

— Pauvres gens !

— Vous avez raison, dit le bonhomme, dont un sourire moitié triste moitié railleur élargit un moment les lèvres minces : ils y passeront tous.

Aurore tressaillit.

— Or donc, reprit-il, une fois que ce jeu est commencé, la prison s'écroulerait qu'ils n'y feraient pas attention, tellement cela les amuse.

Ils font cercle autour d'une chaise qui figure l'échafaud et sur laquelle chacun monte à son tour; et alors ce sont des éclats de rire et des cris de joie et ils ne s'occupent plus de personne.

— Vraiment ?

— Nous profiterons de ce moment-là pour causer n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Comme vous voudrez, dit Aurore, qui regardait ce personnage singulier avec un mélange de curiosité et de défiance.

Le repas des prisonniers s'acheva sans incidents et ils retournèrent au préau.

Ainsi que l'avait prédit le bonhomme, le jeu de la guillotine commença immédiatement.

Aurore en profita pour se tenir à l'écart.

Elle alla s'asseoir sur un banc, au fond du préau et attendit.

Quand le petit homme vit le jeu très-animé, il se glissa auprès d'Aurore et s'assit en lui disant :

— Maintenant, mademoiselle, nous pouvons causer tout à notre aise.

— Soit, dit Aurore.

— Et vous pouvez être sûre qu'on ne nous dérangera pas.

Aurore attendit.

— Car, dit-il encore, il ne faudrait pas qu'on entendît ce que je vais vous dire, sans cela tout serait perdu.

— Mais de quoi s'agit-il donc? fit la jeune fille avec une certaine impatience.

— Il s'agit de vous sauver.

— Est-ce possible?

— C'est impossible à première vue.

— Ah!

— Mais ici l'impossible est possible.

Il parlait avec une assurance qui impressionna assez vivement Aurore.

— Voici d'abord, reprit-il, ce que j'ai à vous dire : M. Lucien n'est pas mort.

— Je le sais.

— Et il vous fait ses compliments.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je suis chargé de vous les transmettre. Tout à l'heure, vous avez peut-être vu qu'on m'appelait au parloir ?

— Oui, un de vos parents?

— Non, dit le bonhomme Safran, c'étaient des ordres qu'on m'apportait.

— En vérité, murmura Aurore, je tombe de surprise en surprise.

— Attendez... attendez.

Et le bonhomme souriait.

— Je vous disais donc, poursuivit-il, que votre cousin Lucien n'était pas mort, et qu'il vous faisait ses compliments.

— Oui.

— Il devait mourir cependant, car on l'a mené à l'échafaud en même temps que vous.

— En effet, dit Aurore, et je commence à croire que ces hommes dont il parlait, ces masques rouges, existent réellement, et que ce sont eux qui l'ont sauvé.

— Précisément. Il serait un peu long de vous expliquer comment la chose s'est faite; et puis, ça n'a aucun intérêt pour vous.

— Mais...

— Je vais donc droit au but. Après avoir sauvé votre cousin, les masques rouges ont résolu de vous sauver aussi.

— Moi !

— Oui, vous, mademoiselle.

— Mais quel titre ai-je à cela ?

— Vous êtes de l'association.

— Oh ! par exemple !

— Votre cousin a versé en votre nom une somme de six mille livres.

Aurore commençait à comprendre.

— Cher Lucien ! fit-elle.

Le petit homme reprit :

— Ah ! ce n'était pas facile de vous sauver il y a seulement vingt-quatre heures. On a commencé par refuser.

— Pourquoi ? demanda Aurore qui tombait d'étonnement en étonnement.

— Mais parce qu'une évasion a besoin d'être préparée de longue main, et que, sans une circonstance tout à fait fortuite...

— Ah !

— Figurez-vous, mademoiselle, poursuivit le bonhomme Safran, qu'il y avait ici un pauvre diable qui faisait partie de l'association, mais qui n'avait pas payé. Cependant, comme il promettait de payer, on avait travaillé à le sauver et préparé son évasion. Mais le dernier délai pour le versement de sa cotisation ayant expiré hier soir, il a fallu l'abandonner.

— Ah ! mon Dieu ! vous ne le sauverez donc pas ?

— Il n'est plus temps, hélas!

— Que voulez-vous dire?

— Le pauvre homme a été guillotiné ce matin.

Aurore pâlit. Elle ne savait même pas le nom de ce prisonnier; mais elle fut prise d'une véritable émotion lorsque le bonhomme ajouta :

— Alors, il s'est trouvé que les préparatifs qu'on avait faits pour lui serviront pour vous.

— Pour moi?

— Certainement.

— Ainsi, je profite de la mort de ce malheureux?

— Naturellement.

— Oh! c'est affreux! murmura Aurore.

— Que voulez-vous? dit le petit homme, l'association n'est pas constituée pour faire du sentiment: elle sauve qui paye.

— Mais, monsieur, dit Aurore, vous êtes prisonnier ici, vous?

— Oui, mademoiselle.

— Comment donc savez-vous tout cela?

— Vous n'avez donc pas deviné?

— Quoi donc?

— Que j'étais l'agent des masques rouges ici?

— Vous?

— Sans doute. Comment pourrais-je savoir tout ce que je sais et vous dire tout cela, s'il en était autrement?

— J'avoue que j'ai peine à comprendre, murmura Aurore en regardant le bonhomme Safran avec un redoublement de curiosité.

— Mademoiselle, continua-t-il, les masques rouges sont partout et nulle part. Votre cousin le disait, quand il était ici, la politique est étrangère à leurs opérations.

Il en est qui sont royalistes, d'autres qui sont patriotes.

— M. de Robespierre en est-il? demanda Aurore avec un sourire.

— Il en serait certainement s'il connaissait l'existence de cette association.

— Permettez-moi d'en douter.

— Il y passera comme les autres, allez; acheva le petit homme d'un ton prophétique; mais parlons de vous et de nous. Je vous disais donc que les masques rouges sont partout et nulle part, c'est-à-dire qu'ils ont des amis jusque dans les prisons.

— Bon!

— A partir de ce moment ne vous inquiétez plus de rien; on vous sauvera.

— Mais comment?

— A la condition que vous ferez de point en point ce que je vous dirai.

— Je vous le promets.

— N'avez-vous pas vu un guichetier qui paraissait s'intéresser à vous?

— Oui, dit Aurore.

— Le guichetier vous demandera ce soir si vous vous trouvez bien dans la cellule qu'il vous a donnée.

— Fort bien. Que répondrai-je?

— Que vous aimeriez mieux un autre logis.

— Ah! Et il m'en donnera un autre?

— Il vous conduira dans la cellule que le pauvre diable qui ne payait pas occupait la nuit dernière encore.

— Pourquoi?

— Mais parce que tout y était préparé pour son évasion.

— Ah! je comprends.

— Chut! dit le bonhomme Safran, voici le jeu de la guillotine qui finit. Séparons-nous : il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Et il se leva, salua Aurore d'un signe de main et alla se promener mélancoliquement à l'autre bout du préau.

— Suis-je bien éveillée? se demanda alors Aurore, à qui tout cela paraissait être un rêve.

LI

En effet, le jeu de la guillotine était fini.

Les prisonniers de l'Abbaye se renouvelaient, ou plutôt l'échafaud les renouvelait les uns après les autres ; mais l'esprit de la maison restait le même.

Cette insouciance de la mort, ce mépris des bourreaux, cette gaîté dédaigneuse qui s'emparaient des malheureux qui avaient fait par avance le sacrifice de leur vie, se transmettaient comme une tradition.

L'existence était même réglée à l'Abbaye avec une certaine ponctualité, et chaque partie de la journée avait son emploi.

Au jeu de la guillotine succédait le jeu des charades, puis on parlait politique.

De nos jours, les prisonniers n'ont aucune communication avec le dehors.

A cette époque, au contraire, les guichetiers se donnaient le féroce plaisir de venir causer avec eux et de leur apprendre ce qui se passait dans Paris.

Il y en avait même qui leur apportaient les gazettes.

Quand cela arrivait, un des prisonniers s'emparait du journal, on faisait cercle autour de lui et il lisait à haute voix.

Ce jour-là, un des guichetiers apporta le *Père Duchêne.*

C'était le plus violent de tous les pamphlets révolutionnaires du temps.

Les prisonniers riaient aux larmes à sa lecture.

Aurore, délaissée par le bonhomme Safran, se rapprocha donc du groupe où on lisait les nouvelles du jour.

— Mesdames et messieurs, disait un jeune homme qui avait accepté ce jour-là les fonctions de lecteur, ces gens-là sont burlesques d'audace, et ils racontent sur nous des contes à dormir debout. Écoutez plutôt.

— Silence !

— Voyons donc !

— Lisez ! lisez !

Tels furent les cris qui accueillirent cette motion.

« On se préoccupe beaucoup, lut alors le jeune homme, c'est le *Père Duchêne* qui parle, — on se préoccupe beaucoup en ce moment du sort du citoyen Paul.

» Le citoyen Paul, qu'on le sache, est le chef de la police de sûreté, et il a rendu de grands services à la République.

» C'est le bras droit de l'honorable accusateur pubilc,

le citoyen Fouquier Tinville ; c'est lui qui a pour mission de découvrir les aristocrates cachés dans Paris et qui conspirent contre la nation.

On dit, et si le fait est vrai il est tout à l'honneur du citoyen Paul ; on dit qu'il est lui-même un ancien aristocrate, un ci-devant qui a été pris de dégoût au souvenir des exécrables forfaits de ses pareils.

» Il n'a pas voulu être plus longtemps le complice de ces monstres, de ces suppôts de la tyrannie qui se nourrissaient de la sueur du peuple, et pour couper avec eux d'une façon éclatante, il avait résolu de les livrer un à un au glaive de la loi.

» Malheureusement il n'a pu achever son œuvre... »

Le jeune homme interrompit sa lecture.

— Comprenez-vous cela, mesdames et messieurs, dit-il ; c'est un des nôtres ; c'est un monstre comme nous qui nous livre au rasoir délicat de la République !

Tout le monde se mit à rire.

Tout le monde, excepté Aurore, qui sentait son cœur se serrer d'une indéfinissable tristesse.

Le lecteur poursuivit :

« Le citoyen Paul, — c'est toujours le *Père Duchêne* qui parle, — le citoyen Paul a été frappé hier matin d'une attaque d'apoplexie foudroyante comme il se rendait dans ses bureaux, lesquels, tout bon citoyen doit le savoir, sont situés sur le quai des Orfèvres, auprès de la rue de Jérusalem.

» On l'a transporté chez un apothicaire, et un médecin qui passait par là lui a donné les premiers soins.

» Puis il a été, d'urgence, transféré à l'hospice.

» Mais, jusqu'à présent, le citoyen Paul n'a pas recouvré la parole, et l'on craint qu'il ne retrouve pas sa raison.

» Tout bon patriote doit verser des larmes sur le sort de ce citoyen, qui a donné de si beaux exemples de civisme. »

— Messieurs, dit un vieux gentilhomme qui avait écouté fort attentivement cette lecture, le sens de cet article ne doit point vous avoir échappé.

Ce n'est pas notre tête seulement que veulent ces misérables; c'est notre honneur.

Le drôle qui a rédigé cet article se moque, très-certainement, au fond, du citoyen Paul, et peu lui importe qu'il vive ou qu'il meure.

— Cela n'est pas douteux, dit un des prisonniers.

— Mais ce que ce misérable veut laisser croire, poursuivit le vieux gentilhomme, c'est que le citoyen Paul est un des nôtres. Au nom de la noblesse française, je proteste!

— Ah! mon pauvre chevalier, dit une douairière qui avait vu le siècle de Louis XV et en gardait l'esprit sceptique, protestez ou non, cela n'y fera ni chaud ni froid, allez.

— Et puis, dit un autre personne, après tout, cela

peut bien être. Il y a des nobles à la Convention, M. le comte de Barras, par exemple!

Le vieux gentilhomme se mordit les lèvres.

— Que voulez-vous? ajouta la douairière, il est des gens qui tiennent à leur tète et qui crient Vive la République! pour la conserver.

Aurore écoutait tout cela, et son cœur se serrait de de plus en plus.

Pourquoi?

Il lui eût été impossible de le dire.

Mais elle s'éloigna du groupe où on continuait à lire le *Père Duchêne*, et elle alla se rasseoir sur le banc où, tout à l'heure, elle causait avec le bonhomme Safran; celui-ci continuait à se promener mélancoliquement, comme un prisonnier sans naissance, qui sait son indignité et n'ose pas se mêler à ces grands seigneurs.

Aurore était plus triste encore que le matin, maintenant qu'elle avait comme une vague espérance de vivre et de revoir ceux qu'elle aimait.

Si l'on fût venu lui dire que ce citoyen Paul, dont le *Père Duchêne* faisait l'apologie, n'était autre que son père, elle se fût indignée.

Et cependant, chose bizarre! son père lui revenait en mémoire, et cette croyance, qu'elle avait eu longtemps, que le chevalier était mort, se trouvait tout à coup ébranlée.

La journée s'écoula.

Après le repas des prisonniers et comme neuf heures sonnaient, un roulement de tambours se fit entendre.

C'était le signal de la nuit.

Au dernier coup de baguette, chaque prisonnier devait quitter le préau et les corridors et regagner sa cellule, où il serait enfermé et seul jusqu'au lendemain.

A ce moment, Aurore vit le père Safran venir à elle.

— Adieu, mademoiselle, lui dit-il.

— Au revoir, répondit-elle.

— Au revoir, peut-être, mais... pas ici...

Et il cligna mystérieusement de l'œil.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si nous devons nous retrouver jamais, ce ne sera pas dans cette prison, répéta-t-il.

Et il s'éloigna rapidement, laissant Aurore stupéfaite.

La jeune fille reprit le chemin de la cellule qu'elle avait occupée la veille.

Le guichetier barbu qui lui avait parlé d'un ton ému était sur le seuil de la porte.

— Est-ce que vous vous trouvez bien ici, citoyenne? demanda-t-il.

Aurore tressaillit et se souvint de la recommandation du bonhomme Safran.

— Peut-être la chambre est-elle bien petite, et mal aérée... poursuivit le guichetier.

— Elle est un peu sombre, dit Aurore.

— Eh bien ! venez avec moi, je vais vous en donner une autre.

Et, sans attendre la réponse d'Aurore, il fit quelques pas dans le corrider.

Aurore le suivit.

Vers le milieu, il ouvrit une porte.

— Tenez, dit-il, vous serez beaucoup mieux là.

A vrai dire, cette chambre, qui portait le numéro 77, n'était ni plus spacieuse, ni plus éclairée que celle où Aurore avait passé la nuit précédente.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour s'en convaincre, et si elle eût encore hésité à croire aux promesses du bonhomme Safran, ce rapide examen eût levé tous ses doutes.

— Cette cellule est donc libre? demanda-t-elle.

— Depuis ce matin.

— Ah !

— C'était un pauvre homme qu'on a guillotiné ce matin qui l'occupait. Il pleurait joliment en s'en allant.

— Pauvre homme ! murmura Aurore qui sentait ses yeux s'emplir de larmes.

Et elle entra.

— Par exemple, dit le guichetier au moment de se

retirer, vous entendrez peut-être un peu de bruit cette nuit, mais il ne faut pus vous en préoccuper.

Et il salua Aurore et ferma la porte.

La pauvre fille se jeta sur son lit et fondit en larmes.

L'incertitude où elle était maintenant était plus cruelle que la perspective assurée de la mort.

Une partie de la nuit s'écoula.

Peu à peu tous les bruits de la prison s'étaient éteints et le silence s'était fait.

Aurore ne pleurait plus, et, la fatigue aidant, ses yeux commençaient à se fermer, lorsqu'elle tressaillit tout à coup et se dressa vivement sur son lit.

Il lui semblait que le sol tremblait et qu'un bruit sourd semblable à celui d'une bûche ou d'un pic creusant la terre, retentissait au-dessous d'elle à une grande profondeur.

Étaient-ce donc les libérateurs qu'on lui avait annoncés?...

LII

Aurore se souvint des paroles du guichetier :

— Vous entendrez peut-être du bruit, mais ne vous en préoccupez pas.

Le bruit continuait.

Il était lointain, si lointain même que la jeune fille, au bout de quelques minutes d'attente, se dit :

— Je suis folle. Il est impossible que cela ait lieu dans la maison.

En effet, après avoir paru se rapprocher, le bruit s'éloignait.

Le sol ne tremblait plus, et Aurore pensa qu'elle avait été le jouet d'une illusion.

Alors elle fut en proie à une étrange hallucination : illui sembla que le père Safran n'avait jamais existé, que son retour à l'Abbaye était un rêve, qu'elle était morte, et que tout ce qu'elle entendait se passait dans l'autre monde où elle était arrivée tenant sa tête à la main.

— Je dors du sommeil des morts, se dit-elle, et leur

sommeil, je le voie, est troublé par de mauvais rêves, tout comme celui des vivants.

Elle se recoucha, r eferma les yeux, et bientôt le sommeil la reprit.

Mais il fut de courte durée.

Le bruit souterrain qui avait parut s'éloigner se rapprocha tout à coup.

Cette fois, Aurore se leva et vint appuyer son oreille contre les dalles de sa cellule.

Certes, elle ne pouvait plus croire qu'elle était le jouet d'un rêve; elle était bien aux prises avec la réalité.

Elle sentait sous ses genoux comme de légères oscillations.

On eût dit un tremblement de terre en miniature.

En même temps, le bruit souterrain devenait plus net, plus distinct, et il n'y avait plus à s'y tromper, on jetait bas quelque cloison, quelque mur obstruant un chemin qui courait sous la prison.

Alors Aurore se mit à genoux et pria.

Elle pria non-seulement pour elle, mais aussi pour ceux qui jouaient peut-être leur vie en ce moment, dans l'unique but de la sauver.

Une heure environ s'écoula.

Tout à coup le bruit cessa, mais le sol trembla plus fort sous les pieds de la jeune fille.

Nous l'avons dit, les prisonniers jouissaient à l'Ab-

baye, non-seulement d'une certaine liberté, mais encore d'un certain bien-être.

On n'en sortait que pour mourir, mais la République ne voulait pas qu'on se plaignît d'elle, et elle n'avait pas voulu hériter des traditions de l'ancienne monarchie dont les prisons étaient des lieux de supplice.

Les prisonniers avaient du feu dans leur chambre ; on leur laissait de la lumière pour la nuit.

Aurore se dirigea donc vers la cheminée, où quelque tisons brillaient encore sous la cendre.

Elle en prit un, souffla dessus et en tira quelques étincelles avec lesquelles elle alluma sa bougie.

En entrant dans sa nouvelle demeure, elle n'avait prêté aux objets qui s'y trouvaient qu'une médiocre attention; maintenant, sa bougie à la main, elle se prit à examiner chaque meuble.

Son lit était perché sur quatre pieds assez hauts.

En se courbant, on pouvait passer dessous.

Le sol n'était pas carrelé comme celui de la cellule qu'elle avait occupée précédemment, mais il était couvert de dalles en pierre meulière d'une largeur de deux pieds carrés.

Tout à coup une de ces dalles se souleva.

Malgré elle, Aurore fit un pas en arrière.

Une dalle se soulevait sous le lit.

Elle se soulevait lentement, sans bruit, comme la trappe d'une cave.

Puis, Aurore entendit une voix qui lui disait :

— Mademoiselle, tirez votre lit à l'autre bout.

La jeune fille avait retrouvé tout son courage, toute son énergie.

Elle fit ce qu'on lui disait, et elle tira son lit.

Alors la dalle se souleva tout à fait, et un homme apparut jusqu'à mi-corps par l'ouverture qu'elle laissait libre.

Aurore put voir alors que cet homme avait sur le visage un masque de velours rouge.

Et elle se convainquit qu'il la voyait pour la première fois, quand il lui dit :

— C'est bien vous qui êtes mademoiselle Aurore des Mazures ?

— Oui, monsieur, dit Aurore.

— Et la cellule où vous êtes porte le n° 77 ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien, dit cet homme. Excusez ces deux questions, mademoiselle, mais je ne suis qu'un instrument et je ne dois pas me tromper.

En même temps il appuya ses mains sur le sol, s'en fit un levier et se hissa tout debout dans la cellule.

C'était un homme de haute taille, aux cheveux noirs, au regard énergique sous le masque et qui paraissait jeune?

— Vous savez qui m'envoie? dit-il en saluant la

jeune fille avec une courtoisie qui sentait l'homme de race.

— Oui, monsieur, répondit-elle.

Il tira sa montre et la consulta.

— Il est une heure du matin, dit-il. Nous avons le temps, mais il ne faût pas en abuser.

Puis, souriant sous son masque :

— Le chemin que vous allez suivre avec moi, mademoiselle, dit-il, n'a pas été creusé pour vous, comme bien vous pensez.

— Je sais cela, fit Aurore avec tristesse.

— Il nous a fallu vingt et un jours, et nous avons cru un moment qu'il ne serait jamais utilisé.

— Pourquoi? fit-elle avec étonnement.

— Mais parce que, d'ordinaire, nous sauvons ceux qui ont besoin de nous avant qu'ils soient venus ici.

Puis le masque rouge ajouta :

— Maintenant, écoutez-moi bien, mademoiselle.

— Parlez, monsieur.

— Nous allons replacer votre lit où il était; vous vous courberez et vous passerez dessous en me suivant.

— Mais, monsieur, dit Aurore, dans quel but?

— Dans le but de dissimuler votre évasion. Qui sait? nous pourrons avoir encore besoin de ce chemin.

— Soit, mais la dalle?..

— Nous la replacerons; et comme elle est sous le

lit, on n'ira pas s'apercevoir qu'elle a un moment été soulevée.

Aurore aida le masque rouge à replacer le lit où il était précédemment.

Puis il se coucha presque à plat ventre et se glissa jusqu'à l'ouverture en disant :

— Suivez-moi.

Aurore le vit disparaître dans cette cavité dont il lui était impossible de mesurer la profondeur.

— Suivez-moi, répéta-t-il, devenu invisible, et laissez-vous tomber.

Il n'y avait pas à hésiter.

Aurore fit ce qu'on lui disait et elle se laissa glisser dans le vide et l'obscurité.

Deux bras la saisirent avant qu'elle eût touché le sol.

— A présent, dit le masque rouge dans les ténèbres, restez là, ne bougez pas. Non-seulement je vais replacer la dalle; mais encore je vais détourner les soupçons de ceux qui chercheront à savoir comment et par où vous vous êtes enfuie.

— Comment ferez-vous donc, monsieur? demanda Aurore qui se familiarisait avec les ténèbres.

— Vous savez que nous avons des intelligences ici ?

— Sans doute.

— Le pauvre prisonnier que nous devions sauver et dont vous avez pris la place, s'était procuré une lime

et, chaque nuit, il limait les barreaux de la fenêtre.

— Il voulait se sauver par là?

— Oh! non. La fenêtre libre et franchie, il se serait trouvé dans le préau, ce qui ne l'aurait pas beaucoup avancé; c'était un conseil que nous lui avions donné. Un des barreaux est scié et ne tient plus qu'avec un peu de mastic.

— Ah!

— Je vais l'arracher, puis j'attacherai un de vos draps à son voisin et je laisserai une lime sur le sol.

- De cette façon, dit Aurore, on croira que je me suis sauvée par la fenêtre?

— Justement.

— Et on ne songera point à la dalle?

— Naturellement. Seulement, dit le masque rouge, pendant que je vais être là-haut, ne bougez pas.

— Pourquoi?

— Vous êtes au bord d'un précipice.

Aurore frissonna.

Le masque rouge remonta dans la cellule et y passa environ dix minutes.

Puis il revint; mais cette fois il avait à la main la bougie de la jeune fille, qu'il avait retirée du chandelier, et il la lui donna en disant :

— Éclairez-moi.

Aurore n'était pas femme pour rien. Le masque

rouge lui avait dit qu'elle était au bord d'un précipice. Elle regarda et frissonna de nouveau.

Elle était, en effet, au bord d'un véritable puits, duquel sortait une échelle.

Le puits était-il profond, l'échelle était-elle bien longue?

Voilà ce qu'elle ne put savoir, car la lumière de sa bougie ne parvenait pas à percer les ténèbres bien bas.

Elle et le masque rouge étaient sur une étroite saillie d'à peine deux pieds de large.

Son sauveur inconnu était assez grand pour que sa tête dépassât le niveau du sol de la cellule.

Aurore le vit tirer la dalle à lui, la soulever avec ses mains, puis, avec une précision mathématique, la laisser retomber en se baissant.

Elle était juste dans son alvéole, et il était probable que ceux qui pénétreraient le lendemain dans la cellule ne s'apercevraient point qu'elle avait été déplacée.

— Maintenant, mademoiselle, dit le masque rouge, il faut que vous vous suspendiez à mon cou.

— Ah!

— Que vous m'enlaciez bien étroitement et surtout que vous ne songiez pas à regarder au-dessous de nous : le vertige vous prendrait. Savez-vous où nous sommes?

— Non, monsieur.

— Au bord d'une des oubliettes de l'Abbaye ; elles ont été condamnées sous le dernier règne et la République ignore leur existence.

Aurore passa son bras au cou du masque rouge.

— Allons ! dit celui-ci.

Et prenant la bougie d'une main, il posa un pied sur l'échelle...

LIII

Le masque rouge prenait Aurore pour une femme ordinaire, n'ayant que cette somme d'énergie banale et de courage passif que la nature accorde au sexe faible.

Il ne savait pas que la jeune fille avait été une intrépide amazone et qu'elle avait souvent envisagé avec le plus grand sang-froid les plus terribles périls.

Aussi Aurore ne tint compte de sa recommandation de ne point regarder en bas.

Ses yeux essayèrent de sonder la profondeur du gouffre et n'y parvinrent point.

Le masque rouge descendait toujours.

A la trentième marche il s'arrèta.

— Sommes-nous donc arrivés? demanda-t-elle.

— Oh! non, répondit cet homme. Mais l'échelle qui nous porte n'est pas d'un seul morceau, comme vous pensez.

— Eh bien?

— Et en descendant, je la démonte à mesure.

En effet, Aurore put voir alors que la partie supérieure était encastrée dans la partie sur laquelle il venait de s'arrêter.

L'oubliette, si elle était profonde, n'avait pas un diamètre plus grand qu'un puits ordinaire.

De temps en temps, il se trouvait une petite crevasse dans la maçonnerie, et le masque rouge, qui avait en ce moment besoin de ses deux bras, posa dans l'une d'elles la bougie qu'il tenait à la main.

Alors Aurore lui vit ôter deux chevilles de fer qui réunissaient le premier tronçon au reste de l'échelle.

Puis il cria :

— Gare!

Une voix monta des profondeurs de l'abîme et dit :

— Tu peux tout lâcher.

— Nous ne sommes donc pas seuls ici?

— Non, deux camarades nous attendent en bas. Je les préviens pour que l'échelle ne tombe pas sur eux.

Et la partie supérieure tomba.

Aurore calcula la profondeur de l'oubliette par le temps que mit le tronçon d'échelle à descendre.

Il s'écoula près de dix secondes avant qu'un bruit retentissant vînt lui apprendre qu'elle avait touché le sol.

Alors le masque rouge continua à descendre.

Quand il eut posé le pied sur la soixantième marche, il s'arrêta de nouveau pour démonter un second tronçon de l'échelle.

— Combien donc a-t-elle de morceaux? demanda Aurore.

— Cinq.

— Mais alors, dit la jeune fille, nous descendons beaucoup plus bas que la prison?

— Nous allons arriver au niveau de la Seine.

— Ah!

Enfin le masque rouge et son fardeau arrivèrent au dernier tronçon mobile.

A chaque fois, cet homme posait sa bougie dans une anfractuosité de la voûte et criait: Gare! avant de jeter l'échelle. A chaque fois, la même voix répétait:

— Lâchez tout.

Au dernier, Aurore vit tout à coup une lumière briller au-dessous d'elle.

Puis, à cette clarté, elle distingua deux hommes également masqués de rouge qui tenaient le bout de l'échelle.

Enfin, le masque rouge et son fardeau touchèrent le sol.

Les deux autres hommes saluèrent la jeune fille.

Aurore leur rendit leur salut et se mit à examiner le lieu où elle était.

Le sol boueux était couvert çà et là d'objets blancs, qu'on aurait pu prendre pour des bâtons.

Horreur ! c'étaient des ossements humains.

Et comme Aurore jetait un cri :

— Ah ! dit celui qui était allé la chercher dans sa cellule, ne mettez point cela, mademoiselle, sur le compte de la République. Ces os ont plus de cent ans; c'est tout ce qui reste des malheureux que l'ancienne monarchie faisait disparaître, un soir, sans bruit ni trompette.

En même temps Aurore vit une brèche dans le mur.

Il y avait encore auprès des outils, tels qu'un pic et une bêche.

— N'avez-vous pas entendu un bruit souterrain ? démanda le premier des masques rouges.

— Oh ! si, répondit Aurore, il y a environ une heure.

— C'était nous qui pratiquions une brèche.

Un air humide et moisi s'échappait de cette ouverture, au delà de laquelle régnait une obscurité profonde.

— C'est par là que nous nous en irons, dit le masque rouge.

Puis il consulta sa montre :

— Deux heures, dit-il; nous n'avons pas le temps de causer, il faut reconstruire le mur.

Alors la jeune fille, pour qui tout était surprise depuis une heure, vit les trois hommes passer l'un après l'autre, de l'autre côté de la brèche, les tronçons de l'échelle, et y passer eux-mêmes, à leur tour, en la priant de les suivre.

Ils se trouvèrent alors, et elle avec eux, dans une sorte de boyau souterrain horizontal, dont il était impossible de mesurer la longueur.

Les pierres avaient été tirées de ce côté-là, et il n'en restait pas dans l'oubliette.

Aurore vit une auge de maçon pleine de plâtre dans lequel on avait délayé du noir de fumée.

Et tous trois se mirent à boucher la brèche aussi habilement qu'auraient pu le faire des maçons de profession.

Le plâtre au noir de fumée avait pour but de confondre sa couleur avec l'enduit noirci du reste de la muraille.

— Alors même, dit le premier des masques rouges, qu'on découvrirait par où nous sommes partis, en trouvant le mur reconstruit, on ne soupçonnerait pas que la maçonnerie en est toute fraîche.

Aurore admirait les ingénieuses précautions que ces hommes prenaient pour la sauver, elle qu'ils ne connaissaient pas, et qui n'avait à leur bienveillance d'autre droit que de faire partie de cette singulière association contre la guillotine.

En moins d'une heure, le mur fut reconstruit.

Alors le premier masque rouge prit Aurore par la main.

— Suivez-moi maintenant, dit-il, nous allons vous mettre en sûreté.

Un de ses deux compagnons marchait en avant, une lanterne à la main.

Le couloir souterrain était cintré par une voûte si basse que plusieurs fois le compagnon d'Aurore, qui était de haute taille, fut obligé de se baisser.

— Ce corridor, disait-il, remonte au Moyen Age. Il a été bouché pendant la Ligue, et il n'y a que quelques semaines que nous l'avons découvert.

Si l'on songe à la position que l'Abbaye occupait dans la rue de ce nom par rapport à la Seine, qui lui est presque parallèle, on comprendra que le trajet ne pouvait être de longue durée.

En effet, au bout d'un quart d'heure, Aurore sentit un vent plus frais lui fouetter le visage, puis le masque rouge éteignit sa lanterne, et alors la jeune fille aperçut comme un point blanchâtre devant elle. C'était l'extrémité du corridor souterrain, laquelle se

trouvait au niveau de l'eau, sur laquelle la lune resplendissait à cette heure nocturne.

Une porte grillée en fer fermait le corridor, semblable à celle des égouts.

Les masques rouges en avaient la clef.

La porte ouverte, Aurore vit une barque amarrée au quai.

— Montez, mademoiselle, lui dit son sauveur, nous allons voyager en bateau.

— Où me conduisez-vous donc? demanda Aurore.

— En un lieu où vous serez en sûreté, jusqu'au moment où vous pourrez quitter la France.

Le grand air, qu'Aurore aspirait à pleins poumons, la ramenait peu à peu aux choses de ce monde, elle qui, après avoir fait le sacrifice de son existence, vivait depuis quelques heures d'une vie presque fantastique.

Elle songea à sa sœur Jeanne et à Benoît.

— Mais, monsieur, dit-elle, il y a à Paris des gens que j'aime et qui pleurent sur ma captivité, en attendant de pleurer sur ma mort.

— Est-ce de votre sœur que vous voulez parler? demanda le masque rouge.

— Vous la connaissez?

— Non, mais le comte Lucien, votre cousin, en vous plaçant sous notre protection, en a fait autant pour elle.

— Comment ! ma sœur Jeanne...

— Est à l'abri de tout danger maintenant.

— Ô mon Dieu !

— Et vous la trouverez là où nous vous conduisons.

Aurore jeta un cri de joie et sauta lestement dans la barque.

Alors deux des masques rouges prirent les avirons. Le troisième s'assit à côté de la jeune fille, et la barque glissa, silencieuse et rapide, sur le fleuve muet.

Elle descendit ainsi vers le pont de la Concorde, passa devant les Invalides, descendit vers le Point-du-Jour, et tout à coup Aurore vit une maisonnette au bord de l'île de Billancourt.

Cette maisonnette était éclairée, et un filet de fumée bleue montait dans le ciel.

— C'est là que nous allons ! dit le masque rouge.

— Et c'est là qu'est ma sœur?

— Oui.

Aurore se mit à genoux dans la barque, joignit les mains et murmura :

— Il y a pourtant des créatures, ô mon Dieu ! qui osent douter de votre bonté !...

LIV

Maintenant, tâchons d'expliquer comment Jeanne, que nous avons laissée dans la boutique de la mère Simon Bargevin au moment où Polyte et le père Bibi en sortaient, se trouvait à présent, c'est-à-dire la nuit suivante, dans la maisonnette de l'île de Billancourt.

Les masques rouges, comme on va le voir, n'avaient pas perdu de temps.

Ils avaient même peut-être deviné l'amour de Lucien pour Jeanne en la sauvant avant sa sœur.

Comment cela s'était-il passé.

Lucien lui-même avait été leur instrument.

On se souvient que l'inconnu qui lui avait jeté un carrick sur les épaules, au pied de l'échafaud, l'avait accompagné ensuite chez l'honnête coiffeur et l'avait enfin mené souper, après l'avoir laissé seul, était venu lui dire : « Notre homme n'a pas payé; on sauvera votre cousine à sa place. »

Ce même inconnu l'avait ensuite conduit dans une chambre de la rue des Bons-Enfants :

— Restez là, lui avait-il dit; ne bougez pas avant

que je revienne et ne vous mettez pas à la fenêtre. Nous allons nous occuper non-seulement de votre cousine qui est à l'Abbaye, mais encore de celle qui est libre, et qui peut être arrêtée d'un moment à l'autre.

Lucien s'était jeté sur son lit.

Tant d'émotions et de fatigues l'avaient brisé, et il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Quand il s'éveilla, une grande partie de la journée s'était écoulée, et le soleil déclinait à l'horizon.

Lucien se frotta les yeux, et comme il allait se lever, la porte s'ouvrit et le masque rouge reparut.

Il portait un paquet de hardes à la main.

— Voilà vos nouveaux habits, lui dit-il.

Et il étala sur le lit une chemise bleue, une carmagnole et un large pantalon de cotonnade brune comme en portent les débardeurs des ports.

Il y avait, en outre, une perruque brune qui devait couvrir non-seulement une partie du front, mais encore la partie de la nuque qui avait été rasée en prison.

— A présent, dit le masque rouge, écoutez-moi attentivement. Le comte Lucien des Mazures est mort, il a été guillotiné hier. Les registres de l'Abbaye en font foi. On ne cherchera donc nulle part le comte Lucien des Mazures, et quand il sera métamorphosé comme il va l'être, nul ne songera à le reconnaître ainsi.

— Bon ! dit Lucien.

— Cependant, comme on arrête souvent beaucoup de gens un peu au hasard, et qu'il suffit d'avoir les mains blanches pour être accusé d'incivisme, il sera prudent à vous de quitter Paris aussitôt que nous vous aurons trouvé un passe-port.

— Mais mes deux cousines? dit Lucien, qui sentait son cœur se gonfler au souvenir de Jeanne.

— Nous sauverons l'autre la nuit prochaine, et c'est vous qui allez vous charger de celle qui est libre.

— Moi?

— Oui. Vous nous avez dit qu'elle était chez une blanchisseuse, rue du Petit-Carreau?

— Du moins c'est ce que m'a dit ma cousine Aurore.

— C'est ce qui est exact, répondit le masque rouge. Notre police s'est déjà renseignée.

— Ah !

— Voici donc ce que vous allez faire.

— Parlez.

— Vous vous rendrez rue du Petit-Carreau et vous verrez votre cousine.

— Bien.

— Il ne faut pas qu'elle hésite à vous suivre, et vous lui direz au besoin, si elle hésitait, qu'elle est sur le point d'être arrêtée.

En ce moment, Lucien se souvint que sa mère avait tué Gretchen, la mère de Jeanne.

— Et si malgré cela, dit-il, elle résistait?

— Vous l'enlèveriez de force.

— Est-ce possible ?

— Écoutez, dit le masque rouge; un fiacre vous attendra dès l'entrée de la nuit au coin de la rue Saint-Sauveur.

— J'y monterai?

— Non pas, mais vous passerez près du cocher et vous lui direz: Vous avez bien le numéro 125?

— Et que me répondra-t-il?

— Rien. Mais il vous suivra au pas et s'arrêtera tout près de la maison où vous entrerez.

— A merveille! dit Lucien.

— Si votre cousine consent à vous suivre, vous la ferez monter dans le fiacre. Le reste ne vous regarde plus. Le cocher a ses ordres.

Tandis que le masque rouge causait, Lucien avait revêtu son nouveau costume.

— Un mot encore, lui dit son mystérieux ami.

— J'écoute.

— Vous n'avez déjà que trop parlé de nous.

— Excusez-moi, dit Lucien. J'ai, en effet, parlé des masques rouges dans la prison ; mais alors...

— Alors vous n'y croyiez pas?

— C'est la vérité.

— Eh bien, maintenant que vous y croyez, il faut éviter de prononcer jusqu'à notre nom, et il est inutile

que votre seconde cousine sache que c'est nous qui nous sommes occupés d'elle. Il est tout simple que vous cherchiez à la sauver, vous, vous seul.

— Je vous jure d'être muet, dit Lucien.

— Enfin, dit encore le masque rouge, vous avez une heure devant vous. N'allez pas rue du Petit-Carreau avant la nuit. Cela vaut mieux. Adieu...

— Vous me quittez ?

— Oui.

— Vous reverrai-je ?

— Peut-être. Mais, si ce n'est moi, ce sera un de nous. Et puis, ajouta le masque rouge, nous aurons peut-être besoin de vous, nous aussi. Car vous savez notre devise : *Tous pour un...*

— *Un pour tous*, acheva Lucien.

— C'est cela.

Et le masque rouge s'en alla.

. . . .

Depuis que les Bargevin savaient qu'Aurore était encore vivante, et qu'ils avaient l'espoir qu'on la sauverait, la pauvre boutique avait repris sa physionomie accoutumée.

Simon Bargevin était retourné sur le port, et, selon le conseil que lui en avait donné Polyte en le quittant le matin, il avait emmené Benoît.

La mère Simon était donc restée seule avec Jeanne et Zoé.

Malgré ses angoisses, sa terreur, son désespoir, Jeanne s'était remise à la besogne.

La mère Bargevin ne voulait pas mécontenter ses pratiques et être contrainte de leur donner des explications. Zoé ne comprenait rien à la conduite de son ami Bibi, et son imagination d'enfant se livrant à mille commentaires, elle était devenue toute rêveuse.

La mère Bargevin l'avait même bousculée plusieurs fois depuis le matin.

Mais Zoé avait enduré ses réprimandes avec résignation.

Zoé était aux prises, depuis le matin, avec une nouvelle idée qui lui travaillait le cerveau.

Zoé se disait :

— Le père Bibi est un farceur, il s'est moqué de moi. S'il avait voulu, on aurait guillotiné la grande brune, et il y a longtemps qu'on aurait mis l'autre en prison. J'ai eu tort de me fier à lui.

Et quand Zoé se fut dit cela, elle retomba pour quelques instants dans sa mélancolie et se dit :

— Au lieu d'aller trouver le père Bibi, j'aurais mieux fait d'aller chez le commissaire de la section. Je suis sûre que si je lui disais que la mère Bargevin loge une aristocrate, il enverrait tout de suite des soldats pour l'arrêter.

Mais cette idée lumineuse n'était venue que fort

tard à la haineuse petite fille, et il était presque nuit quand elle s'y arrêta.

Le commissaire de la section n'était pas loin, dans la rue Saint-Sauveur.

Vingt fois, en passant, son panier au bras, Zoé avait vu la lanterne rouge au-dessus de la porte.

Et Zoé se disait :

— Si la patronne m'envoie en course demain matin ou ce soir, j'irai !

Or il arriva, comme la nuit approchait, que la mère Simon lui mit au bras un panier plein de linge et lui dit :

— Tu vas t'en aller chez la fruitière de la rue du Cadran.

Zoé frissonna de joie et partit légère comme un oiseau.

Quand elle fut sortie, la mère Simon dit à Jeanne :

— Je vais acheter notre souper. Vous n'aurez pas peur toute seule, mamzelle ?

— Qu'ai-je encore à redouter ? dit Jeanne en levant les yeux au ciel.

Et elle laissa partir la blanchisseuse.

Il n'y avait pas cinq minutes que la brave femme était dehors, qu'un homme entra.

Jeanne poussa un premier cri de terreur.

Puis, à ce cri, succéda un autre cri, un cri de joie.

Jeanne avait reconnu Lucien.

Lucien vint à elle, la prit sous son bras et lui dit :

— Ne criez pas, n'appelez pas... écoutez-moi...

Jeanne le regardait avec extase.

— Aurore sera libre ce soir, dit Lucien.

Jeanne chancela, tant l'émotion fut terrible.

— Et vous, ma bien-aimée Jeanne, poursuivit Lucien, si vous voulez la revoir, il faut me suivre.

— Oh! tout de suite... fit-elle.

Puis elle oublia que la blanchisseuse était sortie.

— Mère Bargevin! dit-elle.

— Silence! dit Lucien. Il faut partir sans lui dire adieu.

— Oh!

— Nous n'avons pas une minute à perdre.

— Mais, dit Jeanne, ces pauvres gens...

— Nous les ferons prévenir que vous êtes en sûreté et nous les récompenserons. Venez!

Et il la prit dans ses bras et la porta vers le fiacre qui s'était arrêté devant la boutique.

Zoé était encore en course et la mère Simon n'était pas de retour que Jeanne était déjà loin. Il était temps, car, comme on le verra bientôt, Zoé, ne se fiant plus que sur elle-même au lieu de s'en rapporter au père Bibi, n'avait pas perdu de temps non plus.

LV

Or, c'était ce même jour-là que Bibi et Polyte s'en étaient allés trouver le capitaine Dagobert, que le gamin de Paris avait reconnu en lui son sauveur des Tuileries, et qu'il avait été décidé que tous deux attendraient, pour s'occuper de nouveau d'Aurore, que le capitaine fût revenu du ministère de la guerre.

Bibi était un homme d'expérience, on le comprend, et il savait fort bien que, même un ministre républicain fait attendre les gens à qui il donne audience.

Il emmena donc Polyte, en lui disant.

— Nous avons deux ou trois bonnes heures devant nous, et je serais d'avis de les utiliser.

— Comment cela ?

— Nous irons, si tu le veux bien, flâner aux environs de l'Abbaye.

— Tiens, c'est vrai, ça.

— Et nous prendrons, chacun de notre côté, nos petits renseignements.

— Fameuse idée !

— Moi, d'abord, dit Bibi, j'ai le moyen d'entrer dans la prison.

— Ah !

— Mais je ne puis y entrer que seul.

— Moi, dit Polyte, je connais le *mannezingue* du coin de la rue; j'irai y boire un coup.

— Et tu m'attendras ?

— Oui, en prenant des renseignements. Je sais faire jaser mon monde, au besoin.

— Eh bien, allons ! dit Bibi.

Et ils prirent le chemin du pont Neuf, longèrent ensuite le bord de l'eau et le palais Mazarin, et par la rue de Seine gagnèrent le carrefour Buci, qui était à deux pas de la fameuse prison et de la rue qui en portait le nom.

Là, Bibi dit à Polyte :

— Séparons-nous. Il est inutile qu'on nous voie ensemble.

— Vous avez raison.

— Nous nous retrouverons comme par hasard chez le mannezingue.

— Alors, filez le premier, dit Polyte.

Et il laissa Bibi s'en aller, mais il ne le perdit pas de vue, murmurant :

— C'est égal, je m'en méfie toujours un peu.

Bibi arriva à la porte de la prison et sonna au guichet.

Il était sans doute connu des guichetiers, car on lui ouvrit sans lui demander ce qu'il voulait.

Bibi s'en alla droit au greffe.

Le greffier en chef, ce même homme qui, chaque matin, faisait l'appel des condamnés avec une cruauté voluptueuse, ne dédaignait pas le petit mot pour rire à l'occasion.

— Ah! ah! dit-il, te voilà, citoyen *propre à rien*, qui me fais surcharger mes écritures!

— Moi? dit Bibi.

— Sans doute, tu arrêtes des citoyennes que nous sommes obligés de reconduire de l'échafaud en prison.

— Tiens, vous savez que c'est moi? dit Bibi en souriant.

— Certainement, je le sais; et je ne comprends pas qu'un vieux renard comme toi ne s'y connaisse pas davantage.

— Peuh! dit Bibi, qui sait si elle est enceinte, seulement?

— Mais, dame! Dans tous les cas, il m'a fallu faire des changements à mon livre d'écrou.

— Petit malheur! dit Bibi.

— C'est toujours ennuyeux, grommela le greffier.

— Ah çà! reprit Bibi, c'est un peu pour cela que je viens.

— Ah! ah!

— J'y suis intéressé...

— Canaille! murmura le greffier, je sais bien que ce n'est pas par pur civisme que tu arrêtes les aristocrates.

— Il faut vivre! dit philosophiquement Bibi.

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux savoir?

— Si ça durera longtemps.

— Quoi donc?

— Le nouveau séjour de la belle artistocrate ici.

— Tu crois qu'elle n'est pas enceinte?

— J'en mettrais la main au feu.

— Alors, elle en a pour quatre jours. Ordinairement, poursuivit le greffier, nous n'allons pas si vite en besogne, mais pour te faire plaisir...

— Vous êtes bien bon...

— On va presser les choses, et il est probable que dans trois jours on la ramènera là-bas.

— Je vous remercie.

— Est-ce tout ce que tu voulais savoir?

— Tout, absolument. Cependant, dit Bibi, qui voulait se ménager une petite rentrée, je ne me fie pas à vos promesses.

— Hein?

— Et je reviendrai demain matin.

— Comme tu voudras, dit le greffier.

Et Bibi s'en alla.

— Trois jours, murmura-t-il. J'aurais parié pour huit. Ah! il n'y a pas de temps à perdre...

Et il se dirigea vers le cabaret dans lequel Polyte lui avait donné rendez-vous.

. . . .

Polyte était un des hommes les plus connus sur le pavé de Paris.

On le voyait un peu partout.

Il n'y avait pas un cabaret dans lequel il ne se fût pris de querelle avec quelqu'un, pas de carrefour où il ne fût monté sur une borne pour débiter une harangue grotesque, et les tricoteuses de la place de la Révolution l'avaient appelé Chérubin, car elles le voyaient tous les jours à l'heure du *spectacle*, et il savait les faire rire.

Quand Polyte entra chez le *mannezingue*, il y avait une société nombreuse et choisie parmi les petites gens du quartier, les guichetiers subalternes de la prison et les amateurs ordinaires, qui, chaque matin, assistaient au départ du *panier à salade*, c'est-à-dire de la voiture qui conduisait les prisonniers au tribunal.

Polyte fut salué par des hourras et des applaudissements.

On ne l'avait pas revu depuis la veille sur la place de la Révolution, où il s'était couvert de gloire en faisant la nique au bourreau.

— Bonjour, Polyte !

— Vive Polyte !

— Ah ! tu te fais aimer des aristocrates, toi !

— Ah ! tu veux donner des patriotes à la nation !

— Un beau brin de fille, ma foi !

— Tu fais de jolies connaissances !

Telles furent les exclamations grivoises qui accueillirent son entrée.

— Polyte reçut tous ces compliments sans sourciller, puis il retrouva sa verve fanfaronne et cynique :

— Il y a longtemps que je voulais me marier, dit-il. N'est-ce pas que c'est une jolie fille, hein ?

— Oui, mais on ne te la rendra pas.

— A savoir...

— D'abord, mon petit Polyte, dit un fort de la halle taillé en hercule, tu t'es vanté.

— Vanté de quoi ?

— Elle ne te connaît pas... elle ne t'avait peut-être jamais vu...

— Oh ! cette bêtise !

— A preuve, qu'elle voulait *passer* tout de suite.

— C'est une *blague* que tu as faite au citoyen Brutus.

— Vous verrez bien le contraire.

— Eh bien ! reprit un autre, une supposition que ça soit vrai ; après ?

— Après, c'est ma femme ; j'ai droit à mon enfant, dit Polyte.

— A ton enfant, peut-être; mais quand il sera né on enverra la mère là-bas.

— Bah ! dit Polyte, il y a de quoi frire d'ici là.

— Allons donc !

— Et vous verrez que tout s'arrangera.

— Alors, tu crois qu'on ne la guillotinera pas ?

— Mais non...

Tout le monde haussa les épaules.

Polyte but un grand verre de vin avec le plus beau sang-froid du monde, et, avisant un guichetier de l'Abbaye :

— A ta santé, citoyen ! dit-il.

— Merci, dit le guichetier.

— Tu auras soin de ma femme, au moins.

— Je te le promets.

— Si elle a besoin d'argent, tu me le diras.

— Certainement.

Ce furent de nouveaux éclats de rire.

Mais le guichetier, qui était celui-là même qui avait témoigné des égards à Aurore, et devait, quelques heures plus tard, lui faire changer de cellule, le guichetier se pencha vers Polyte et lui dit à l'oreille :

— Tu n'es pas le seul à t'intéresser à elle.

Polyte tressaillit.

— Tais-toi, dit le guichetier, on nous regarde.

— Excusez, citoyens, dit Polyte, qui était devenu un peu pâle, je lui donne mes commissions.

Alors le guichetier ajouta :

— Farceur ! elle n'est pas enceinte, tu le sais bien.

Polyte ne répondit pas.

— Mais tu l'aimes...

— Oh ! fit Polyte, qui sentit tout son sang affluer à son cœur.

— Eh bien ! je te vais dire une bonne parole.

— Ah !

— On ne la guillotinera pas... Tais-toi !...

Et le guichetier s'éloigna sans affectation de Polyte.

En ce moment, le père Bibi passait devant le cabaret, et, comme il y avait beaucoup de monde, il hésitait à entrer.

Polyte l'aperçut.

— Bonsoir, les amis, dit-il.

Et il s'élança hors du cabaret.

Bibi lui dit :

— Nous n'avons que trois jours.

— Bah ! dit Polyte tout joyeux, j'ai de meilleures nouvelles, moi.

— Plaît-il ?

Et Bibi, stupéfait, le regarda.

On ne la guillotinera pas.

Bibi regarda Polyte et se demanda si, en son absence, le pauvre garçon n'était pas devenu fou.

LVI

Cependant, en dépit de sa joie, Polyte parlait avec un sang-froid qui impressionna vivement Bibi.

L'homme de police prit le gamin par le bras et l'entraîna à l'autre bout de la rue.

— Voyons, dit-il, parle... que sais-tu? que t'a-t-on dit?

— Qu'on ne la guillotinerait pas.

— Et qui t'a dit cela?

— Un des guichetiers.

Bibi haussa les épaules.

— Le guichetier s'est moqué de toi, dit-il.

— Je vous jure que non.

Bibi tira sa montre.

— Il est à peine midi, dit-il.

— Qu'est-ce que ça prouve?

— En admettant que le ministre de la guerre ait déjà parlé au capitaine, et que celui-ci ait été présenté à la Convention, en admettant même que la grâce de la belle Aurore ait été accordée, le guichetier ne peut pas le savoir.

— Pourquoi ?

— Mais parce que le greffier que je quitte à la minute l'aurait su avant lui.

— Bon !

— Et qu'il ne m'en a rien dit.

— Ma foi ! dit Polyte, voilà ce que le guichetier m'a dit.

Et il répéta, mot pour mot, les paroles du guichetier.

Bibi fronçait le sourcil en l'écoutant.

— Ecoute bien, dit-il. Ceci est un piége.

— Oh !

— Un piége tendu par ceux qui veulent la perte d'Aurore, et tu sais qui je veux dire.

— Ah ! oui, la citoyenne Antonia.

— On veut t'endormir. Tu as donné assez de preuves d'intelligence pour qu'on te craigne.

— Vous avez peut-être raison, dit Polyte, frappé par la justesse de ce raisonnement.

— Je vais donc te donner un bon conseil.

— Parlez...

— Ne va plus chez le mannezingue, et puis ne nous fions pour le moment qu'au capitaine.

— Mais, dit Polyte avec angoisse, si on lui refuse la grâce de la demoiselle ?

— Nous verrons alors... Pour le moment, retournons rue Saint-Honoré.

Et Bibi, tout en marchant, se disait :

— Qui donc peut s'intéresser à Aurore, si ce n'est le capitaine, puisque son père est fou?

Bibi avait raison en apparence, et si on fût venu lui dire, à lui l'homme de police, qu'il y avait de par le monde une association prenant le titre de *Masques rouges* et faisant la guerre à la guillotine, il se fût mis à rire.

Il était une heure de l'après-midi lorsque Polyte et lui revinrent rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Champagne et Picardie.

— Le capitaine est-il rentré? demanda Bibi à l'officieux.

— Mais, répondit celui-ci, il y a longtemps déjà, et il paraissait fièrement de mauvaise humeur.

Bibi tressaillit, et il eut un mauvais pressentiment.

— Alors, il est dans sa chambre?

— Oui.

— Seul?

— Oui, la bohémienne est partie.

— Quelle bohémienne? fit Bibi stupéfait.

— Une femme qui disait la bonne aventure dans la rue et qui jouait de la guitare.

— Eh bien?

— Faut croire que le capitaine a eu envie de se faire tirer les cartes par elle.

— Allons donc! fit Bibi.

— Il lui a fait signe de monter, et ils sont restés ensemble un bon quart d'heure.

— Mais elle est partie?

— Il y a une heure environ.

Bibi sentit ses pressentiments funestes augmenter.

— Suis-moi! dit-il à Polyte.

Et il monta rapidement l'escalier.

La clef était sur la porte, Bibi entra.

Dagobert était assis, tournant le dos à la croisée.

Ceux qui l'avaient vu une heure auparavant ne l'eussent pas reconnu.

Il avait l'œil éteint, le visage plombé, les lèvres pendantes et une grande expression d'abrutissement par tout le visage et par tout le corps.

Bibi s'arrêta stupéfait sur le seuil.

— Bonjour, citoyen général, dit Dagobert.

— Mais, capitaine!... exclama Bibi stupéfait.

— Vous venez me dire, poursuivit tranquillement Dagobert, que nous attaquons demain matin les avant-postes autrichiens n'est-ce pas?

— Capitaine... capitaine...

— Je suis prêt, poursuivit Dagobert; la République a raison de se fier à moi... Dites-le-lui de ma part, général, dites-le-lui...

Bibi jeta un cri terrible:

— Il est fou!

Puis se retournant vers Polyte, non moins étonné:

— Reste là ! ne le perds pas de vue... Prends garde qu'il ne veuille se jeter par la fenêtre !

Et Bibi redescendit éperdu.

Il retrouva l'officieux dans le corridor, lui saisit le bras et lui dit :

— Comment était cette bohémienne ? dis-le-moi !

L'officieux, non moins étonné, se mit alors à dépeindre minutieusement la tireuse de cartes, et, à mesure que cet homme parlait, un voile se déchirait dans le cerveau de Bibi.

Tout à coup il s'écria :

— C'est elle !

Il avait reconnu Antonia.

Puis il dit encore :

— Y a-t-il un médecin dans le quartier ? Vite ! un médecin.

— Il y a un chirurgien militaire dans la maison.

— Où ça ?

— Au numéro 9.

Bibi ne fit qu'un bond du rez-de-chaussée à l'étage supérieur. Il entra comme un ouragan dans la chambre du chirurgien et lui dit :

— Venez, citoyen, venez !

Dagobert n'avait pas quitté son fauteuil ; il causait avec Polyte en l'appelant capitaine et continuait à divaguer.

Le chirurgien l'examina et dit d'abord :

— C'est un transport au cerveau causé par une grande douleur.

Mais Bibi avait aperçu la carafe, et auprès d'elle, sur le plateau, le verre à demi plein.

L'eau contenue dans le verre avait pris une couleur vert tendre, en s'assimilant peu à peu la poudre que la bohémienne avait versée dedans.

Bibi prit le verre, le montra au chirurgien et lui dit:

— Qu'est-ce que cela?

Ce chirurgien était un homme instruit que la Révolution avait trouvé préparateur dans le laboratoire de chimie du célèbre Lavoisier.

Pour sauver sa tête, il était entré dans le service de santé de l'armée du Rhin, et, comme Dagobert, il se trouvait en congé à Paris.

Il prit le verre, l'examina au jour, trempa dedans le bout de sa langue pour déguster le liquide qu'il renfermait, et regardant Bibi :

— Excusez-moi, dit-il, je me suis trompé tout à l'heure. La folie n'est pas le résultat d'un transport au cerveau.

— Qu'est-ce donc?

— Elle a été produite par l'absorption d'une partie de ce liquide. C'est une préparation italienne qui n'offre pas un danger sérieux, mais qui trouble momentanément la raison.

— Alors, dit Bibi avec anxiété, le mal n'est pas sans remède ?

— Assurément non.

— Vous guérirez ce malheureux ?

— Très-facilement. J'en réponds.

— Et promptement ?

— Il me faut quinze jours.

Ces derniers mots furent pour Bibi un coup de tonnerre !

Quinze jours ! et c'était dans trois jours qu'on ramènerait Aurore à l'échafaud !

Le capitaine continuait à divaguer et ne bougeait pas de son fanteuil.

— Monsieur, dit Bibi, je vous confie ce malheureux... Faites ce que vous jugerez convenable... C'est le plus brave soldat de la République, c'est le capitaine Dagobert. Je vous le confie...

Et prenant Polyte par le bras :

— Viens, dit-il, viens ! sortons d'ici... nous n'avons plus à compter sur lui...

Bibi entraîna Polyte hors de l'hôtel, et il était si agité que l'officieux mumura en le voyant passer :

— Ah çà ! est-ce qu'il est devenu fou, lui aussi ?

Polyte était consterné.

Il comprenait vaguement qu'avec la raison du pauvre capitaine venait de s'évanouir la chance la plus sérieuse d'arracher Aurore à l'échafaud.

Bibi marchait à pas pressés, comme un homme qui perd la tête et ne sait plus quel parti prendre.

Il chemina ainsi, entraînant toujours Polyte, jusqu'à la rue de la Sourdière et ne s'arrêta qu'à l'entrée de ce cabaret qui avait arboré cette sinistre enseigne :

Au rasoir National.

— Entrons ici, dit-il, nous réfléchirons... nous verrons...

Le cabaret était désert.

Bibi s'assit à une table et mit sa tête dans ses deux mains.

Polyte n'osait parler.

Tout à coup Bibi se redressa :

— Tu l'aimes toujours? dit-il.

— Oh! fit Polyte, mais j'aime aussi mon sauveur le capitaine, et ce n'est plus pour moi... c'est pour lui...

— Tu risquerais ta vie pour la sauver?

— Ah! je crois bien...

— Eh bien! dit Bibi, qui paraissait illumimé par une inspiration, nous allons jouer le tout pour le tout.

— Y aura-t-il des coups de couteau? dit Polyte qui sortit de sa poche un eustache de boucher.

— Oui... peut-être...

— Allez donc, papa! dit le gamin qui retrouva son sang-froid héroïque, on vous écoute!

LVII

Polyte attendait avec anxiété que Bibi s'expliquât; mais Bibi gardait le silence.

Seulement son visage, bouleversé tout à l'heure, se tranquillisait peu à peu et revenait insensiblement à cette sérénité qui est l'apanage des hommes forts.

Enfin, après un long silence que Polyte n'osa interrompre, Bibi releva tout à fait la tête:

— Ecoute, dit-il, ce que je veux tenter et qui réussira peut-être, qui réussira certainement, si nous ne manquons ni de courage ni d'adresse, ne peut pas s'exécuter avant la nuit prochaine.

— Ah!

— Nous avons donc du temps devant nous et nous pouvons y réfléchir à l'aise, moi du moins.

— Pourquoi vous tout seul? demanda Polyte.

— Parce que la meilleure idée est comme la meilleure eau-de-vie, il ne faut pas la verser d'avance, sans cela elle s'évente. D'ici à ce soir, je vais tout préparer et prendre les renseignements dont j'ai besoin.

— Mais ce soir...

— Ce soir, je te dirai ce que j'ai imaginé. Il est inutile que je t'en parle auparavant. Mon plan, du reste, n'est pas complétement arrêté.

Et Bibi se versa à boire, comme s'il eût cherché des inspirations au fond de son verre.

Puis après un nouveau silence :

— Nous ne sommes pas assez de nous deux, fit-il.

— Oh ! dit Polyte avec un accent d'orgueil qui semblait révéler le sentiment de sa force.

— Tu connais le bossu mieux que moi, toi?

— Benoît ?

— Oui.

— Certainement, je le connais. C'est un garçon qui n'est ni bête ni maladroit.

— Et qui est dévoué à la demoiselle?

— Jusqu'à la mort, vous le savez bien.

— Eh bien ! nous l'emmènerons.

— Mais où?

— Tu le sauras ce soir.

Et Bibi se leva.

— Tu n'as donc rien à faire jusqu'à ce soir ? dit-il.

— Faut-il aller chercher le bossu à son chantier du port ?

— Non, pas maintenant. Nous le retrouverons ce soir rue du Petit-Carreau, chez la blanchisseuse.

— Comme vous voudrez. Où nous retrouverons-nous ?

— Ici, à cinq heures, si tu veux.

— C'est bien, dit Polyte, je vais vous attendre.

Il avait désormais confiance en Bibi.

Le désespoir que l'homme de police avait témoigné en trouvant le capitaine privé de sa raison lui avait montré que désormais il était acquis à la cause d'Aurore.

Polyte avait, du reste, ce calme intelligent du Parisien qui se place tout de suite à la hauteur des événements, les envisage avec intrépidité et fait face au danger de pied ferme.

Bibi s'en alla.

Où allait-il? Polyte ne le lui demanda point, et il l'attendit, au *Rasoir National*, environ trois heures.

Enfin, Bibi revint.

— Je sais tout ce que je voulais savoir, lui dit-il.

— Bon!

— Et pour peu que le guignon ne s'en mêle pas, nous ferons de la belle besogne cette nuit. Viens.

— Nous allons rue du Petit-Carreau?

— Oui.

Polyte suivit Bibi et ils se mirent en route.

Il était nuit, un léger brouillard, qui paraissait jaune à la lueur des réverbères, rampait sur le sol, estompait les toits, s'accrochait aux saillies et aux angles des devantures de boutique.

Le pavé était gras et glissait sous le pied.

C'est là un temps que le Parisien n'aime pas, et alors surtout qu'il n'y avait pas de trottoirs ; les passants étaient rares, et ne sortaient que ceux qui en avaient absolument besoin.

— Il fera joliment gras dans les champs, dit Bibi en remontant la rue des Prouvaires.

— Nous irons donc dans les champs? demanda Polyte.

— Peut-être...

Polyte se frappa le front.

— Ah ! je crois deviner, dit-il.

— Vraiment?

— Nous irons à Palaiseau.

— Ça se peut bien.

— Chez la citoyenne Antonia.

— Tu le verras bien, dit Bibi. Pour le moment, allons rue du Petit-Carreau, et prenons garde de nous jeter par terre. On glisse comme sur du verglas, et nous avons besoin de nos jambes.

— Oh ! dit Polyte, le pavé de Paris, ça me connaît, c'est ma mère et ma nourrice, je suis né dessus...

Et ces deux hommes, infâmes la veille, et que le dévouement purifiait, pressèrent le pas, ne se doutant pas qu'un nouveau drame s'accomplissait dans la boutique de la blanchisseuse.

. . . .

Comme on l'a vu, la mère Simon Bargevin avait

envoyé Zoé en course avant d'aller elle-même faire ses petites provisions pour le repas du soir, laissant Jeanne toute seule à la maison.

Zoé, depuis le matin, avait son idée.

Elle avait sauté sur son panier avec un empressement sauvage, et s'était dit, en descendant la pente rapide de la rue :

— Le père Bibi est un farceur. Je saurai bien me passer de lui.

La haine sauvage qui emplissait le cœur de la petite fille la grandissait au moral et au physique et décuplait son intelligence et ses forces.

Zoé, du reste, n'avait pas d'âge au premier coup d'œil. Malingre, chétive, sans couleurs, elle résumait le type souffreteux de la Parisienne élevée dans les privations et qui atteint vingt ans quelquefois sans en paraître plus de douze ou quinze.

Elle appartenait à cette grande famille des avortons que le peuple appelle les *chitis*, c'est-à-dire les chétifs.

Zoé ne flâna pas en route.

En cinq minutes elle fut dans la rue du Cadran, et se dirigea vers une lanterne rouge qui indiquait le bureau du commissaire.

Aujourd'hui, le commissaire de police est un magistrat généralement sérieux et grave, qui n'accueille jamais une déposition légèrement, et Zoé aurait peut-être été éconduite sans qu'on l'écoutât.

Mais en ce temps-là, où la délation jouait un grand rôle, la police se recrutait un peu partout, et on prenait, pour faire ce métier, qui on pouvait.

Le bureau du commissaire était une échoppe située au rez-de-chaussée au fond de la cour.

Un homme vêtu d'une carmagnole, coiffé d'un bonnet rouge, était assis, la plume à l'oreille, devant une table.

— Deux autres hommes, pareillement vêtus, mais ayant en outre un sabre nu au côté étaient à demi couchés sur une banquette auprès de la table.

Zoé tourna le bouton de la porte et entra avec audace.

L'homme à la carmagnole leva les yeux.

— Qu'est-ce que veut cette enfant ? dit-il.

— Citoyen, répondit Zoé avec l'aplomb de l'enfant de Paris, est-ce vous qui êtes le commissaire ?

— Oui, ma petite. Qu'est-ce que tu veux ?

— Citoyen, reprit Zoé sans se déconcerter, je m'appelle Zoé et je suis ouvrière chez la citoyenne Simon Bargevin, rue du Petit-Carreau, nº 7.

— Qu'est-ce qu'elle fait, ta patronne ?

— Elle est blanchisseuse.

— Et c'est elle qui t'envoie ?

— Oui, citoyen.

Zoé parlait avec une telle assurance que le commissaire lui dit :

— Quel âge as-tu donc, petite?

— Dix-huit ans.

Zoé mentait de cinq années, mais, nous l'avons dit, elle avait le physique des enfants souffreteux, qui n'ont pas d'âge.

— Et que veut-elle, ta patronne?

— Elle a une aristocrate chez elle, et comme elle est une bonne patriote, elle m'a recommandé de la venir dénoncer.

A ce mot d'aristocrate, le commissaire respira comme respire une bête fauve à l'odeur d'une proie.

— Ah! ah! dit-il, parle donc, ma petite.

— Je suis venue pour ça, dit Zoé.

Alors le petit monstre, avec un calme effrayant, avec une audace sans pareille, inventa tout un roman en quelques mots.

Elle raconta qu'une jeune fille s'était présentée chez la mère Simon Bargevin, se donnant pour une ouvrière sans ouvrage, et qu'elle avait été recueillie; mais que bientôt sa patronne avait reconnu, tant à la blancheur de ses mains qu'à des papiers que possédait la jeune fille, que c'était une ci-devant, et qu'elle ne voulait pas se compromettre plus longtemps en lui donnant asile.

Le commissaire écrivit tout ce que lui dit Zoé, jusqu'au nom de Jeanne et jusqu'à son signalement que la petite misérable lui donna très-exactement.

Puis, quand ce fut fini, il lui dit :

— Tu peux t'en aller et dire à ta patronne d'être tranquille. On la débarrassera de ce gibier de guillotine.

Ce mot fit tressaillir Zoé d'une sombre joie.

— Ça sera-t-y bientôt, au moins? dit-elle.

— Mais tout de suite, dit le commissaire.

Zoé se leva, reprit son panier qu'elle avait laissé à la porte, le passa à son bras et s'en alla toute joyeuse, en murmurant :

— Au moins, si le capitaine sauve l'autre, il ne sauvera pas celle-là!...

Et Zoé songea alors à faire les courses de sa patronne et à rendre le linge qu'elle portait comme si de rien n'était et qu'elle ne fût sortie que pour cela.

Et elle traversa la rue du Cadran juste au moment où le fiacre mystérieux qui avait pour mission de suivre le comte Lucien des Mazures quittait le coin de cette même rue.

LVIII

Zoé allait précisément chez la fruitière, dans la boutique de laquelle elle avait entendu dire que l'on

reconnaissait les aristocrates à la blancheur de leurs mains.

La fruitière avait plusieurs personnes à servir lorsque l'enfant entra.

— Assieds-toi un peu, ma mignonne, dit-elle ; je vais recevoir ton linge tout à l'heure.

Zoé attendit un bon quart d'heure, puis elle passa un autre quart d'heure à rendre son linge, ce qui fit qu'il y avait près de cinquante minutes qu'elle était partie quand elle revint rue du Petit-Carreau.

Elle doublait le pas en marchant, elle se sentait légère comme un oiseau.

C'était avec une volupté infernale que le petit monstre pensait qu'on allait venir arrêter Jeanne, et qu'elle se repaîtrait à l'aise de ses larmes et de ses cris de désespoir.

Quant à ce qui lui arriverait ensuite, Zoé n'y pensait pas.

Elle ne songeait qu'à sa vengeance.

La porte de la boutique était grande ouverte.

Zoé ne vit ni Jeanne, ni la mère Simon.

Où était Jeanne?

Zoé eut un battement de cœur. On l'avait peut-être arrêtée déjà.

Comme elle admettait cette hypothèse, la mère Simon entra précipitamment dans la boutique :

— Tu n'as pas vu Jeanne? dit-elle.

— Non, dit Zoé qui avait tout son aplomb, je rentre à la minute.

— Jeanne! Jeanne! répéta la mère Simon toute tremblante en s'approchant de la soupente.

Jeanne ne répondit pas.

La blanchisseuse ouvrit la porte qui donnait de l'arrière-boutique dans la cour.

Jeanne avait disparu.

— Ils l'ont déjà arrêtée! pensait Zoé.

Tout à coup, une voisine entra dans la boutique :

— Hé! mère Simon, dit-elle, vous cherchez votre ouvrière ?

— Oui, répondit la blanchisseuse qui était dominée par de sinistres pressentiments.

— Ah bien! elle est loin d'ici, dit la voisine.

Le cœur de Zoé battit plus vite, et la blanchisseuse, éperdue, murmura :

— Qu'est-ce que vous voulez donc dire ?

— Elle vient de partir.

— Qui, Jeanne ?

— Oui, en fiacre... J'étais sur le pas de ma porte... j'ai bien vu la chose...

— Jeanne... partie... en fiacre!... disait la mère Bargevin à demi folle.

— Avec un homme qui la portait dans ses bras.

La mère Simon jeta un cri.

— Amour de commissaire! pensait Zoé, il n'a pas

perdu de temps... C'est égal, j'aurais voulu être là...

La blanchisseuse avait peur de comprendre.

Elle était tombée sur une chaise, les yeux éteints, sans voix et les bras ballants.

— Mon Dieu! s'écria la voisine, elle se trouve mal!

Cette voisine était une épicière.

— Je cours chercher une goutte d'arnica, dit-elle en s'élançant au dehors.

Et comme elle traversait la rue, deux hommes entrèrent dans la boutique.

C'étaient Simon Bargevin et Benoît.

Simon vit sa femme pâle, tremblante, prête à s'évanouir...

— Tonnerre! s'écria-t-il, qu'y a-t-il donc encore ?

Benoît jeta un cri :

— Jeanne, où est Jeanne ? dit-il.

— Elle est partie, dit Zoé.

— Partie !

— On l'a emmenée!...

Benoît eut un rugissement de bête féroce.

Il voulut s'élancer au dehors, criant :

— Par où l'a-t-on emmenée?... Oh! il faudra qu'on me la rende !...

Mais un homme lui barra le passage et le força à rentrer. C'était Polyte.

Polyte était suivi de Bibi.

Bibi avait compris d'un coup d'œil la situation.

Jeanne n'était plus là. Qui donc l'avait enlevée?

Et Bibi s'écria :

— Silence! entrez tous, et laissez-moi fermer la porte!

Puis, la porte fermée, il dit à Polyte :

— Mets-toi devant et ne laisse entrer personne!

Zoé commençait à avoir peur.

Jamais elle n'avait vu le père Bibi en colère.

Bibi dit à la mère Simon :

— Que s'est-il passé? où est votre ouvrière?

— Enlevée!... balbutia la pauvre femme.

— Par qui?...

— Je ne sais pas.... par un homme...

— L'avez-vous vu?

— Non. Quand je suis rentrée, elle était sortie.

— Il ne s'agit pas de perdre la tête, dit Bibi.

Et il posa une main sur l'épaule de Zoé, frissonnante.

— Tu en sais plus long, toi, moucheronne, dit-il, et tu vas parler.

— Je ne sais rien, balbutia l'enfant, toute pâle.

Bibi la prit par le bras, la poussa dans l'arrière-boutique, et dit à Benoît :

— Viens avec moi, nous allons la faire parler.

— Mais je ne sais rien, dit l'enfant en se débattant.

L'arrière-boutique, on le sait, servait de cuisine au pauvre ménage.

Bibi vit un grand couteau sur une table et s'en empara.

— Nous n'aurons pas besoin du bourreau pour te couper la tête, dit-il à Zoé.

Et il brandit le coutelas.

Zoé épouvantée tomba à genoux.

— Je dirai tout! fit-elle.

— Ah! tu parleras?

— Oui.

— C'est toi qui as dénoncé Jeanne?

— Oui.

— Quand?

— Il y a une heure.

— Et à qui l'as-tu dénoncée?

— Au commissaire de la rue du Cadran.

En voyant Zoé tomber à genoux, le père Simon était accouru; il écoutait, la sueur au front.

— Ah! la petite misérable! disait-il. J'aurais dû m'en douter.

Mais à peine Zoé avait-elle prononcé le nom du commissaire, que le visage de Bibi s'était éclairci tout à coup.

— Ne vous désolez pas, s'écria-t-il. Jeanne n'est pas perdue. Je connais le commissaire, c'est un de mes amis. Il nous la rendra.

Et il allait s'élancer vers la porte pour courir chez le commissaire, qui était, du reste, une de ses créatures,

lorsque la situation se compliqua soudain d'une faço inattendue.

On frappait à la porte extérieure, devant laquelle Polyte s'était placé.

Une voix disait :

— Au nom de la loi et de la nation !

— Ouvrez ! dit Bibi.

La porte ouverte, l'homme à la carmagnole que Zoé avait vu dans le bureau de la rue du Cadran se montra suivi de ses deux acolytes.

Mais à la vue de Bibi, il fit un pas en arrière.

Bibi était son supérieur dans cette mystérieuse armée de la police dont il était, lui, un agent subalterne.

— Qu'est-ce que tu veux, citoyen Musot ? dit Bibi.

Et l'homme de police était devenu calme au milieu de tous ces visages bouleversés.

— Je viens arrêter une aristocrate, répondit le commissaire.

Bibi jeta à ceux qui l'entouraient un regard qui voulait dire :

— Que personne ne dise un mot ! Je réponds de tout.

Puis, s'adressant au commissaire :

— Tu viens trop tard, citoyen, dit-il, le coup est fait.

— Elle est arrêtée ?

— Oui.

— Par qui?

— Par moi, et depuis une heure.

Le commissaire, en voyant Bibi chez la blanchisseuse, ne douta pas un seul instant de la véracité de ses paroles. Aussi lui fit-il ses excuses et se retira-t-il sur-le-champ.

Alors Bibi murmura :

— Je n'y comprends absolument plus rien.

Et comme il disait cela, on frappa de nouveau à la porte que le commissaire avait refermée en s'en allant.

Polyte ouvrit.

Un homme qui portait sur sa carmagnole brune une petite plaque de cuivre entra en disant :

— C'est bien ici que demeure la citoyenne Bargevin?

— Oui, répondit Simon.

Alors cet homme, qui n'était autre qu'un commissionnaire, tira de sa poche un papier qu'il tendit en disant :

— Une jeune fille qui passait dans la rue Montmartre en voiture m'a remis cela pour vous.

Ce papier était ouvert. On avait écrit dessus quelques mots au crayon.

Bibi s'en empara et lut :

« Ne vous tourmentez pas. Je ne cours aucun danger.

» Vous aurez une lettre demain.

» JEANNE. »

Cette lettre arracha un cri de joie à tout le monde et Benoît dit :

— Ah ! c'est bien son écriture.

Cependant Bibi fronçait le sourcil :

— Il y a quelque chose là-dessous, murmurait-il.

Puis, s'adressant à Benoît :

— Polyte et moi, dit-il, nous avons besoin de toi.

Et comme Benoît, Polyte et Bibi partaient pour cette mystérieuse expédition que l'homme de police considérait comme le dernier effort qu'on pût tenter pour sauver Aurore, Simon Bargevin prit Zoé par les épaules et la poussant vers la porte :

— Va-t'en, petite misérable ! dit-il. Nous t'avons élevée, nous t'avons donné du pain... mais c'est fini...

Et il la jeta toute frissonnante au milieu de la rue, ajoutant :

— Va te faire pendre ailleurs...

LIX

Bibi n'avait pas encore dit un mot de son projet à ses deux compagnons qu'ils étaient arrivés tous trois au bout de la rue Montorgueil.

Là, Bibi héla un fiacre qui passait à vide.

Il n'y avait pas beaucoup de voitures de place alors, mais le peu qu'il y avait avait plus de chômage que de travail.

On préférait généralement aller à pied que passer pour un aristocrate.

Bibi monta donc dans le fiacre avec ses deux compagnons. Puis il dit au cocher :

— Nous allons à Antony. Il y a deux écus de six livres au bout du chemin et une bouteille de vin pardessus le marché.

— Ah çà ! dit alors Benoît, où allons-nous ?

— Maintenant que tu ne peux plus retourner chez la mère Simon et lui remettre l'âme à l'envers, répondit Bibi, on va tout te dire, mon garçon.

— Ah ! fit Benoît, qu'une vague inquiétude reprit.

— Tu penses bien, poursuivit Bibi, que je n'ai pas

pris pour de l'argent comptant le billet de ta demoiselle Jeanne.

— Hein? fit Benoît. C'est pourtant son écriture.

— Je ne dis pas non.

— Et elle nous dit qu'elle est en sûreté.

— Voilà ce dont je ne suis pas certain.

— Que dites-vous? exclama Benoît dont les cheveux se hérissèrent.

— Le fait vrai, c'est qu'elle a été emmenée par un homme, continua Bibi.

— Oui.

— Mais quel est cet homme?

— Peut-être Dagobert.

Bibi haussa les épaules.

— Il faut bien te dire la vérité, mon pauvre garçon, reprit-il, Dagobert est fou.

Benoit étouffa un cri.

— Il est fou! dit-il, fou?

— Oui, depuis ce matin.

Et comme Benoît levait sur lui un œil stupide :

— Mais, dit Bibi, tout ce que nous pourrions faire et dire, Polyte et moi, n'avancerait pas à grand'chose. Il y a quelque chose là-dessous que nous ne comprenons pas, et dont nous allons chercher l'explication.

— A Antony?

— Pas tout à fait, mais dans les environs.

— Patron, dit Polyte, en regardant l'homme de

police, au lieu de donner des explications à Benoît, ce qui est inutile, parlons donc un peu de ce que nous allons faire.

— Soit, dit Bibi.

— Nous allons chez la citoyenne Antonia ?

— Oui, et comme tu as passé trois ou quatre jours chez elle...

— Oh ! soyez tranquille, je suis au courant des habitudes de la maison.

— C'est bien pour cela que je t'emmène.

Benoît voulut parler.

— Écoute-moi bien, mon garçon, lui dit Bibi, nous allons tenter un suprême effort pour sauver les deux demoiselles; par conséquent, nous n'avons pas le temps de te donner des explications.

Benoit se tut.

Alors Polyte poursuivit :

— La maison, comme vous savez, est au milieu des champs.

— Oui, j'y suis allé.

— Il y a cinq domestiques : deux femmes et trois hommes.

— Bon ! ça fait trois contre trois. As-tu un moyen de pénétrer dans la maison ?

— Je sais un soupirail de cave qui prend jour sur le jardin, et qui est assez large pour qu'un homme mince comme moi puisse y passer.

— Fort bien.

— Une fois dans la cave, rien n'est plus facile que de faire sauter une serrure et entrer ensuite dans la maison. Seulement, il nous faudrait un ciseau à froid ou un tourne-vis.

— J'ai tout cela, dit Bibi.

Et il ouvrit sont carrick, et Polyte vit un petit sac de serge verte qu'il avait suspendu à la ceinture, et qui paraissait renfermer divers outils.

— La cuisine communique avec le vestibule, poursuivit Polyte.

— Et les domestiques, où couchent-ils?

— Le cocher a sa chambre dans les communs, au-dessus de l'écurie, par conséquent en dehors de la maison.

— Et le valet de chambre ?

— Tout en haut, dans les combles.

— Et le jardinier?

— Oh ! le jardinier n'est pas à craindre.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a une bonne amie au village et qu'il s'esquive tous les soirs.

— Et les deux femmes?

— La cuisinière est la femme du valet de chambre.

— Et l'autre?

— La femme de chambre couche dans un cabinet à côté de la citoyenne Antonia. C'est d'elle que je me

méfierais le plus, car c'est une fille qui n'a pas froid aux yeux.

— Il n'y a pas un chien dans la maison ?

— Si, il y a un boule-dogue qu'on lâche tous les soirs et qui est mauvais comme la gale.

— Diable ! fit Bibi.

— Mais j'en fais mon affaire, moi, dit Polyte ; nous avons fait connaissance pendant que j'étais là-bas, et je saurai bien m'arranger pour qu'il ne nous dévore pas. Seulement...

— Seulement quoi ? fit Bibi.

— C'est une drôle de maison, celle-là ! on y dort toute la journée et l'on y veille toute la nuit.

— Oui, quand le citoyen X... y vient.

— Il y vient tous les soirs.

— Ce soir, il n'y viendra pas.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai pris mes renseignements.

— Ah !

— Le citoyen X... et la citoyenne Antonia sont fâchés depuis ce matin.

— Ils se remettront, c'est sûr.

— Certainement, dit Bibi. Mais le citoyen X... soupe à minuit, avec le citoyen Robespierre, chez la dame Sainte-Amaranthe.

— Alors, dit Polyte, ça va bien. Mais...

— Mais ? fit Bibi.

— Je vois bien un peu ce que nous allons faire, mais je ne vois pas tout.

Un sourire glissa sur les lèvres de Bibi.

— Nous allons entrer dans la maison d'abord, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ensuite nous parviendrons jusqu'à la citoyenne Antonia.

— Naturellement.

— Et puis ?

— Et puis, dit Bibi, il faudra qu'elle meure ou qu'elle nous rende les deux jeunes filles ; c'est pour cela que nous avons emmené Benoît. On n'est jamais trop de monde pour ces sortes d'expéditions.

— Avez-vous des armes, au moins.

— J'ai mes deux pistolets qui ne me quittent ni jour ni nuit, et un poignard.

— Et moi, dit Polyte, j'ai mon couteau, ça me suffit.

— J'ai aussi le mien, fit Benoît.

Pendant qu'ils causaient ainsi, le fiacre roulait.

Il arriva à la barrière.

Bibi tira de sa poche une carte jaune qu'il montra à l'officier de municipaux qui gardait la porte.

— Passez ! lui dit-on.

Une fois dans la campagne, Bibi tira sa montre.

— Nous sommes partis trop tôt, dit-il. Il n'est pas neuf heures.

— Eh bien! que faire? dit Polyte.

— Souper d'abord, je meurs de faim.

— Je connais un cabaret à une demi-lieue d'ici, dit Polyte. Nous y trouverons du pain et du vin.

Un quart d'heure après, le fiacre s'arrêta à la porte du cabaret.

Bibi paya le cocher et lui dit :

— Tu peux t'en aller. Nous avons un tout petit bout de chemin à faire à pied.

Et il entra dans le cabaret qui était désert, comme tous les bouchons de campagne, dont l'unique clientèle se compose de routiers et de marchands forains.

Bibi montra de l'argent et fut bien accueilli.

On leur fit une omelette au lard; on leur apporta du vin et du pain et ils soupèrent.

Benoît seul ne mangeait pas et avait envie de pleurer.

— A combien sommes-nous de l'endroit où nous allons? dit enfin Bibi en regardant Polyte.

— A une demi-lieue à travers champs.

— C'est bien.

Et Bibi remit sa montre dans son gousset, répétant :

— Nous avons le temps.

Il était plus de dix heures du soir quand ils quittèrent le cabaret et se remirent en chemin.

La nuit était noire, la terre boueuse; mais Polyte s'orientait à merveille, et au bout d'une heure de

marche, ils aperçurent au travers des arbres la silhonette confuse de la maison d'Antonia.

La maison était silencieuse et il n'y avait qu'une seule fenêtre éclairée.

Encore cette lumière était faible et vacillante comme celle d'une veilleuse.

— La citoyenne est au lit, dit Polyte.

Puis, s'arrêtant :

— Patron, dit-il, il faut que vous restiez ici.

— Pourquoi ? demanda Bibi.

— Parce que je vais aller apprivoiser le bouledogue.

— As-tu emporté un morceau de viande ?

— J'en ai pris un au cabaret, et il est dans ma poche. Mais j'ai encore besoin d'autre chose.

— De quoi donc ?

— Du marteau que vous avez dans votre sac.

— Un marteau pour apprivoiser un chien ?

— Oui.

— Drôle de moyen !

— Ça vous étonne, dit Potyte, mais c'est comme ça.

Bibi lui tendit le marteau.

Polyte s'en empara et lui dit :

— Asseyez-vous là contre cette haie et ne bougez-pas. Si le chien avait votre vent il hurlerait.

Et Polyte, ses recommandations faites, s'élança seul

vers la maison dont le parc était clos d'une haie vive.

Il avait son morceau de viande d'une main et son marteau de l'autre.

LX

La villa de la citoyenne Antonia était entourée d'un parc de trois arpents, lequel était, à son tour, ceint par un fossé de deux mètres de profondeur et trois mètres de large.

De l'autre côté du fossé, il y avait une haie vive protégée par un treillage de fil de fer.

Il n'était donc pas absolument commode de franchir cette petite fortification sans faire quelque bruit, ou, tout au moins, causer quelques dégâts.

Mais Polyte ne s'était pas vanté, en disant à Bibi qu'il connaissait parfaitement les habitudes de la maison et ses petits mystères.

Polyte savait que le jardinier faisait une fugue tous les soirs.

Seulement, comme la citoyenne Antonia était une femme d'ordre et qu'elle n'aurait pas supporté, si elle l'avait su, que le jardiinier découchât, celui-ci avait trouvé commode de pratiquer une brèche dans la haie et le treillage, et de s'esquiver par ce chemin connu

de lui seul et de Polyte, car Polyte, pendant son séjour à la villa, avait voulu se rendre compte de tout.

Aussi se mit-il à contourner le saut-de-loup pour chercher la brèche.

Il avait courut jusque-là ; il se mit à cheminer lentement.

Son but était d'éveiller l'attention du boule-dogue, qui devait errer autour de la maison.

Au bout de cinq minutes, en effet, le boule-dogue fit entendre un hurlement.

— Tom, répondit Polyte à mi-voix.

Les chiens ont l'oreille fine.

Ensuite, quand on les appelle par leur nom, ils commencent par se taire, quitte à hurler de plus belle s'ils ne reconnaissent pas celui qui paraît les connaître si bien.

Tom accourut l'œil sanglant, la bouche béante.

— Mon pauvre Tom ! répéta Polyte.

Le chien reconnut sans doute celui qui lui avait fait mille caresses durant son séjour à la villa, obéissant en ceci à l'instinct du gamin de Paris, qui aime tous les animaux, depuis le pinson jusqu'au chat; car il fit entendre un petit grognement de satisfaction et ne dit plus mot.

Seulement il se mit à suivre le treillage en dedans, comme Polyte le suivait en dehors.

Celui-ci eut bientôt trouvé la brèche.

Et comme il n'avait rien à craindre du chien maintenant, il descendit dans le fossé, escalada l'autre talus et pénétra dans le parc.

Le chien vint à lui en bondissant.

— Pauvre Tom ! répéta Polyte.

Et il le caressa de la main qui tenait tout à l'heure le marteau.

Le chien flaira la viande.

Polyte, qui avait laissé tomber le marteau à terre, tenait le morceau de viande en l'air.

Le chien bondissait.

Mais Polyte était grand, et le chien ne pouvait atteindre jusqu'à son bras levé.

Polyte ramassa rapidement son marteau, avant que le chien eût pu se saisir du morceau de viande, puis il fit quelque pas dans le parc.

Son attention était de trouver un massif d'arbres qui pût dérober à tous les regards, si toutefois quelqu'un veillait encore à la villa, ce qu'il allait faire.

Le chien continuait à le suivre, tout occupé du morceau de viande.

Enfin Polyte s'arrêta derrière une touffe d'ébéniers et d'azulins.

Alors il jeta la viande à terre.

Le chien tomba dessus gloutonnemnet, offrant son large crâne carré comme une surface plane.

Polyte fit tournoyer son marteau, qui s'abattit sur la tête du chien.

Ce fut un petit coup sec, donné avec une précision mathématique au milieu du crâne, à la place où doit se trouver le cervelet.

Le chien tomba foudroyé, sans avoir eu le temps de pousser un hurlement.

Le marteau de Polyte lui avait brisé le crâne.

— Pauvre bête ! dit-il, si tu avais connu mes amis comme tu me connaissais, je ne t'aurais pas tué.

Et il poussa le corps du chien dans le massif en laissant échapper un gros soupir.

Puis il regagna la brèche du parc et se lança de nouveau à travers champs pour aller rejoindre Bibi et Benoît le bossu.

Ils étaient toujours assis au bord de la haie, à la place où il les avait laissés.

— Venez, dit-il.

— Et le chien ? demanda Bibi.

— Il ne nous gênera plus.

— Ah !

— Je l'ai tué. Pauvre bête !...

— Avec quoi l'as-tu tué ?

— Avec ce marteau. Un coup sur la tête comme il mangeait sa viande. Il n'a pas seulement soufflé.

Et Polyte, montrant le chemin, se remit en marche.

Bibi et Benoît pénétrèrent après lui dans le parc.

Bibi avait ses pistolets à la main.

— Prenons cette allée, dit Polyte; il ne faut pas passer devant les communs ; le cerbère pourrait entendre nos pas crier sur le sable et s'éveiller. Cette allée-ci n'est pas sablée, et puis nous sommes masqués par les arbres.

— Allons, dit Bibi.

Ce dernier avait été bien renseigné.

Le citoyen X... ne viendrait certainement pas, comme à l'ordinaire, car la maison était silencieuse, et une seule lumière brillait derrière les persiennes d'une fenêtre du premier étage.

C'était sans doute la veilleuse d'Antonia.

Les trois visiteurs nocturnes se glissaient le long des arbres, et ne se démasquèrent que tout près de la maison.

— Donnez-moi vos instruments, père Bibi, dit alors Polyte.

— Les voilà.

— Peut-être bien que Benoît pourrait, à la rigueur, passer par le trou du soupirail, mais vous n'y passeriez pas, vous, vous êtes trop gros.

— Alors, comment entrerai-je ?

— Je vais descendre dans la cave. Vous autres, restez là derrière cet arbre.

— Bien.

— Une fois dans la cave, je pénétrerai dans la cui-

sine, puis j'arriverai dans le vestibule et je vous ouvrirai la porte.

Et Bibi lui passa en bandoulière le petit sac d'outils.

— Tu trouveras dedans une mèche soufrée et un briquet, dit Bibi.

Polyte se glissa comme une couleuvre jusqu'au soupirail, se coucha à plat ventre et y entra à reculons.

Bibi et Benoît virent disparaître successivement ses jambes d'abord, puis son torse, puis sa tête...

Polyte était tombé dans la cave, sur la pointe des pieds, et le sable humide qui en jonchait le sol avait amorti le bruit de sa chute.

Il se trouva alors dans les ténèbres.

Mais le briquet et la mèche soufrée eurent bientôt triomphé de l'obscurité, et, sa mèche à la main, Polyte s'orienta.

Il était dans ce qu'on appelle vulgairement la cave aux vins fins.

Il fit d'un coup de marteau sauter le goulot d'une bouteille poudreuse et se mit à boire à la régalade.

— Voilà, se dit-il en la jetant ensuite à moitié vide, de quoi me mettre du courage au ventre.

Et il se dirigea vers la porte.

La porte qui s'ouvrait sur l'escalier était fermée à un tour seulement.

Polyte avait été voleur, et les serrures n'avaient que peu de mystères pour lui.

Le sac de Bibi renfermait ce précieux outil qu'on appelle un rossignol.

Polyte jugea inutile de faire sauter la gâche. Le rossignol lui suffisait du moment qu'il n'y avait qu'un tour de clef, et ce fut l'affaire de quelques secondes.

Cette porte ouverte, Polyte se trouva dans l'escalier qui montait à la cuisine.

Il marchait sur la pointe du pied; mais comme il faisait encore trop de bruit, il ôta ses souliers et les laissa dans la cuisine.

De la cuisine, il monta dans le vestibule, abritant sa mèche contre le vent.

Seulement, il avait remis le marteau dans le sac de serge, et il tenait son couteau à la main.

Mais comme il traversait le vestibule pour aller ouvrir la porte il s'arrêta tout à coup.

Un bruit se faisait en haut de l'escalier et un pas léger effleurait les marches.

Polyte souffla sa mèche, qui s'éteignait.

Puis il se colla contre le mur, son couteau à la main.

La clarté devint plus vive, les pas plus distincts, et Polyte vit alors la femme de chambre, celle qui, disait-il, n'avait pas froid aux yeux, qui descendait tranquillement un bougeoir à la main.

Le bougeoir ne projetait autour de lui qu'un cercle

de lumière assez restreint, hors duquel se trouvait Polyte.

Celui-ci pouvait voir la camérière, et le calme visage de celle-ci témoignait qu'elle ne soupçonnait même pas sa présence.

Elle arriva au bas de l'escalier et passa à trois pas de Polyte immobile.

Soudain celui-ci bondit comme une bête fauve, la prit à la gorge d'une main, lui mit de l'autre la pointe de son couteau sur la poitrine et dit tout bas :

— Si tu pousses un cri, tu es morte !

Cela s'était fait si rapidement qu'à peine une exclamation étouffée était sortie de la gorge serrée de la camérière.

Mais le bruit de cette exclamation avait été couvert par celui du bougeoir qui, lui échappant des mains, était tombé sur les dalles du vestibule et s'était brisé.

Et Polyte, serrant toujours la camérière à la gorge et la menaçant de la tuer si elle criait, se trouva avec elle plongé de nouveau dans les ténèbres.

LXI

Pour expliquer les événements qui vont suivre, il est nécessaire de nous reporter au moment où la citoyenne Antonia, déguisée en bohémienne, était sortie précipitamment de l'hôtel de Champagne et Picardie, avait gagné le coin de la rue de l'Arbre-Sec et était remontée en voiture.

Un homme, on s'en souvient, l'attendait dans le fiacre, et cet homme n'était autre que le citoyen X...

Antonia l'avait regardé avec dédain.

— Je ne fais jamais mieux mes affaires, lui avait-elle dit, que lorsque je les fais moi-même.

Le citoyen X... avait poussé un gros soupir.

Il avait besoin d'argent ce jour-là, et la citoyenne Antonia ne paraissait pas en belle humeur.

— Vous m'en voulez donc bien? avait-il hasardé timidement.

— Oui, répondit-elle, je vous en veux d'être un imbécile.

Le citoyen X..., qui était aimé pour lui-même, crut alors qu'il pouvait jouer l'éternelle scène du *Dépit amoureux*,

Il commença par bondir; puis, voyant que la citoyenne Antonia ne s'en préoccupait guère, il essaya d'une querelle.

La querelle ne lui réussit pas davantage.

Antonia ne paraissait pas s'apercevoir qu'il était dans le fiacre qui roulait toujours, pendant ce temps, vers la barrière d'Enfer.

Un peu avant la barrière, Antonia lui dit brusquement :

— J'espère que nous allons nous quitter là !

— Nous quitter !

Et le citoyen X... la regarda amoureusement et voulut mettre un bras autour de sa taille.

Elle le repoussa brusquement.

— Sans doute, dit-elle, nous allons nous quitter là et vous allez descendre. Ne faut-il pas, d'ailleurs, que vous alliez à la Convention ?

— Mais enfin, dit le citoyen X..., me direz-vous ce que vous avez fait ?

— A l'hôtel de Champagne ?

— Oui.

— J'ai dit la bonne aventure au capitaine. Vous pensez bien que je ne me suis pas habillée en bohémienne pour autre chose.

— Eh bien ! que lui avez-vous prédit ?

— Je l'ai rendu fou.

— Fou !

— Oui, il l'est complétement, et il le sera pendant huit ou dix jours, n'ayant ni la mémoire du passé, ni le sentiment du préseut.

Par conséquent, il ne se souviendra même pas d'Aurore, et ce n'est pas lui qui demandera sa grâce à la Convention.

— Mais comment l'avez-vous rendu fou ?

— C'est mon secret.

Antonia parlait d'une voix brêve, sifflante, dédaigneuse.

— Mais descendez donc, fit-elle.

— Soit, dit le citoyen X... et... ce soir ?

Elle haussa les épaules.

— Pas plus ce soir que demain, répondit-elle.

— Plaît-il ?

— Écoutez-moi bien, reprit-elle ; je romps avec vous, au moins pour le moment, et je vous défends de franchir le seuil de ma maison.

— Antonia...

— Jusqu'au jour où sera tombée cette tête que je vous demandais et que vous n'avez pas su me donner.

— Et... ce jour-là ?

— Je vous pardonnerai peut-être.

Elle parlait avec une froide résolution, et le citoyen X... comprit qu'il assayerait inutilement de la fléchir.

— C'est bien, dit-il, je vais m'occuper de cette affaire, et j'espère que mon exil ne sera pas long.

Puis il essaya de baiser la main d'Antonia.

Mais elle le repoussa encore.

Le citoyen X... était donc descendu du fiacre, et il avait repris le chemin de la rue Saint-Honoré le cœur plein de colère.

Il avait besoin d'argent; ses créanciers, peu endurants, le menaçaient de faire du tapage, et il sentait bien que le coffre de la citoyenne Antonia lui serait fermé jusqu'à l'heure où il aurait reconquis ses bonnes grâces.

Au lieu d'aller à la Convention, le citoyen X... était donc rentré chez lui, et là sa colère avait éclaté comme une tempête.

— Je la ferai guillotiner! murmurait-il en frappant le parquet du pied avec violence.

Tout à coup des pas s'étaient arrêtés sur le palier, puis sa sonnette avait tinté.

Le citoyen X..., dont l'officieux était sorti, était allé ouvrir lui-même.

Alors il s'était trouvé en présence de Bibi.

Bibi sortait du cabaret qui portait pour enseigne : *Au Rasoir national,* et dans lequel il avait laissé Polyte.

Bibi pensait bien que ni la citoyenne Antonia ni le citoyen X... ne se doutaient qu'il eût passé dans le

camp ennemi, c'est-à-dire qu'après avoir fait arrêter Aurore il songeât à la sauver.

Et Bibi, qui avait déjà son idée, venait pour savoir au juste ce que ferait le soir le citoyen X... et s'il irait à Palaiseau.

La vue de l'homme de police avait calmé quelque peu l'irritation du citoyen X...

Puis il s'était ouvert à lui de sa brouille avec Antonia, et Bibi s'était mis à rire en lui disant :

— Tout cela n'est pas très-sérieux, et je vous promets que si vous suivez mon conseil, vous serez adoré demain.

— Quel est ce conseil? avait demandé le citoyen X...

— Elle vous a défendu sa porte?

— Oui.

— Mais elle vous attendra certainement ce soir.

— Vous croyez?

— N'y allez pas, et, demain avant midi, elle sera ici prête à faire tout ce que vous voudrez.

Bibi connaissait le cœur humain; ce fut du moins l'avis du citoyen X... qui lui promit de faire ce qu'il lui conseillait.

En échange, Bibi lui assura que l'exécution d'Aurore ne serait retardée que de trois jours.

Et tandis qu'ils causaient, l'officieux du citoyen X... revint et remit à son maître une lettre :

— De la part du citoyen Robespierre, dit-il.

Robespierre invitait son ami, le citoyen X..., à venir souper avec lui, ce soir-là, chez madame de Sainte-Amaranthe, qu'il devait envoyer à l'échafaud, elle et toute sa famille, quelques jours plus tard.

— Tenez, dit le citoyen X... en montrant la lettre à Bibi, vous pouvez être certain, maintenant, que je n'irai pas chez la citoyenne Antonia.

Et Bibi s'en était allé, bien sûr que le citoyen X... ne viendrait pas, la nuit suivante, le déranger dans ses projets.

. . . .

Or Bibi avait dit vrai, jusqu'à un certain point.

Après avoir renvoyé et congédié son amant, la citoyenne Antonia s'était repentie.

Cette femme qui, toute sa vie, avait servi les amours des autres, était devenue elle-même une tigresse amoureuse.

Elle aimait avec fureur, avec frénésie, et sans illusion du reste, cet homme qu'elle méprisait, car elle savait bien qu'il n'aimait, lui, que son argent.

En dépit de son triomphe, elle était assurée désormais de l'impuissance de Dagobert, et Antonia était donc revenue à Palaiseau de fort méchante humeur.

Puis elle s'était dit que le citoyen X... ne se tiendrait peut-être pas pour battu, et qu'il reviendrait à la charge.

Elle avait passé la soirée à l'attendre.

Le citoyen X... n'était pas venu.

Alors elle s'était mise au lit; mais, comme on le pense bien, elle n'avait pas fermé l'œil.

Tandis que tout le monde dormait à la villa, elle se tournait et se retournait convulsivement sur son lit.

Vingt fois elle s'était levée, et s'approchant de sa fenêtre, elle avait jeté un regard furtif au travers des persiennes closes.

Elle espérait toujours entendre une voiture rouler dans l'éloignement ou un pas glisser sur le sable.

Enfin, elle avait appelé sa camérière :

— Il me semble que j'entends marcher, avait-elle dit.

— Où donc, madame?

— Dehors. C'est le citoyen X... qui n'ose entrer.

La camérière s'était habillée à la hâte et était descendue, un bougeoir à la main.

Et Antonia attendait avec anxiété.

Elle entendit tout à coup du bruit dans le vestibule.

— C'est lui, se répéta-t-elle.

Et son cœur battit à outrance.

Mais elle ne quitta point son lit et se composa même un visage.

Le bruit, éteint un moment, recommença.

Puis elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

Oh! c'est bien lui! murmura-t-elle.

Des pas montaient l'escalier.

On frappa à la porte.

— Entrez ! dit-elle d'une voix dont elle essayait de maîtriser l'émotion.

Alors la porte s'ouvrit.

Et, à la clarté de la veilleuse qui brûlait sur la table de nuit, Antonia, stupéfaite, aperçut Bibi, l'homme de police, et Polyte, le gamin de Paris à qui elle avait donné l'hospitalité.

— Que voulez-vous ? s'écria-t-elle effrayée.

— Citoyenne, répondit Bibi de sa voix la plus aimable, nous vous apportons des nouvelles du citoyen X... que j'ai vu tout à l'heure.

Il entra le premier, et Polyte, qui le suivait, referma la porte et poussa le verrou.

LXII

La citoyenne Antonia avait vu Bibi une seule fois, le jour où il était venu, de la part du citoyen X..., prendre ses instructions.

Mais elle le reconnut parfaitement.

Cet homme avait arrêté Aurore. Qu'avait-elle à craindre de lui, elle qui l'avait généreusement payé ? Et cependant, elle éprouva une vague inquiétude, la-

quelle s'augmentait encore de la présence de Polyte.

— Je vois que vous ne me reconnaissez pas, citoyenne, dit Bibi.

— Parfaitement, répondit-elle. C'est vous qui êtes l'homme de police.

Bibi s'inclina.

— Pourquoi venez-vous à pareille heure? demanda Antonia toujours émue.

Elle s'était réfugiée derrière les rideaux de son alcôve et elle passait à la hâte une robe de chambre.

— Madame, répondit Bibi, je pensais bien que vous ne dormiez pas.

— Et vous... venez... de la part du citoyen X...

— Oui et non.

— Que voulez-vous dire ?

Et Antonia écarta les rideaux et se montra debout et enveloppée dans les plis d'une robe de couleur écarlate.

— Cela vous va bien ! dit Bibi.

— Insolent ! murmura Antonia, stupéfaite de cette familiarité.

— Quand je vous dis, poursuivit Bibi sans se déconcerter, que je vous apporte des nouvelles du citoyen X..., je ne mens pas. Je l'ai vu aujourd'hui.

— Ah !

— Il ne viendra pas. Il soupe avec Robespierre.

— Et il vous envoie me le dire?

— Non, dit sèchement Bibi.

— Alors que venez-vous faire ici ?

— Causer un brin avec vous.

— Et... cet homme ?

Et Antonia montrait Polyte qui se tenait immobile et muet devant la porte.

— Je vois que vous ne me reconnaissez pas non plus, citoyenne, dit Polyte.

— Parfaitement, dit-elle.

— C'est moi qui ai sauvé la demoiselle hier matin en disant qu'elle était enceinte, poursuivit Polyte avec non moins de sang-froid que Bibi.

— Misérable ! dit Antonia.

— Pas de gros mots, citoyenne, dit Bibi.

— Mais que me voulez-vous donc ? s'écria Antonia dont l'inquiétude augmentait visiblement.

— Si vous voulez bien nous écouter, vous le saurez.

— Où est ma femme de chambre ?

Et Antonia allongea la main vers un cordon de sonnette.

— Oh ! ce n'est pas la peine, dit Bibi ; elle ne montera pas.

Nous avons là-bas un troisième compagnon, répéta-t-il, faisant allusion à Benoît, qui la tient en respect et lui planterait son couteau dans la poitrine si elle essayait de crier.

Antonia, frissonnante, voulut jeter un cri.

Bibi prit un pistolet à sa ceinture :

— Si vous appelez, dit-il, je vous tue !

— Devant cette menace de mort, Antonia demeura muette.

Alors Bibi s'approcha d'elle :

— Nous ne voulons pas faire de bruit, dit-il, et si vous êtes raisonnable, il ne vous arrivera aucun mal.

— Nous sommes de bonnes gens, ajouta Polyte d'un ton railleur.

Antonia savait Polyte capable de tout.

En outre, elle ne se faisait pas d'illusions sur les gens de police, lesquels, avait-elle entendu dire, se recrutaient parmi les voleurs la plupart du temps.

— Ces gens-là, pensa-t-elle, viennent pour me dévaliser.

Aussi, regardant Bibi :

— C'est de l'argent que vous voulez? dit-elle.

— Non, répondit Bibi.

— Alors que voulez-vous ?

— Vous prier d'écrire une lettre.

— A qui ?

— Au citoyen X...

Antonia le regardait avec stupeur.

— Une petite lettre que je vais vous dicter.

Et Bibi tira sa montre, ajoutant :

— Citoyenne, il est minuit et demi; je vous donne cinq minutes de réflexion.

— Mais que voulez-vous donc que j'écrive ?

Et Antonia regardait, éperdue, ces deux hommes qui tenaient sa vie entre leurs mains.

Bibi lui désigna du doigt une table qui se trouvait dans un coin de la chambre à coucher.

Il y avait sur cette table du papier, des plumes et de l'encre.

— Asseyez-vous là, dit l'homme de police, et écrivez.

Antonia résistait encore.

— Vous n'avez plus que trois minutes, dit-il.

Et il jouait négligemment avec la batterie de son pistolet.

— Mais que voulez-vous donc que j'écrive? répéta Antonia.

— Vous allez bien voir, dit Bibi.

Son sang-froid avait quelque chose de si menaçant, son regard exerçait une fascination si étrange, que la citoyenne Antonia se sentait dominée complétement.

Elle s'assit donc devant la table, prit la plume et attendit.

Alors Bibi vint s'appuyer sur le dossier de sa chaise, prit une pose pleine d'insouciance, un ton léger et quelque peu railleur, et dit :

— Ce pauvre citoyen X..., vous l'avez laissé dans un état d'exaspération très-grande, madame.

Antonia le regarda d'un air qui signifiait :

— Qu'est-ce que cela peut donc vous faire, et de quoi vous mêlez-vous ?

Bibi poursuivit :

— Il est juste que vous lui écriviez quelques bonnes paroles.

La terreur d'Antonia se nuançait de surprise.

Pourquoi donc cet homme, qui la menaçait de mort, lui parlait-il du citoyen X... et voulait-il qu'elle lui écrivît des douceurs ?

— Car, peut-être, poursuivit Bibi, ne savez-vous pas tout, citoyenne.

Antonia le regardait toujours.

— Le citoyen X... a un besoin absolu de dix mille livres, et si vous ne l'aviez pas rudoyé...

Un sourire de mépris glissa sur les lèvres d'Antonia.

— Ah ! dit-elle, je comprends tout, maintenant.

— Vous croyez ?

— C'est lui qui vous envoie ?

— Soit, dit Bibi, admettez-le un moment et prenez la plume.

— J'attends, répondit Antonia, qui crut dès lors que c'était quelque reconnaissance d'argent qu'on allait exiger d'elle.

Bibi dicta.

« Mon bien cher ami,

» J'ai été un peu vive avec vous ce matin. »

Antonia écrivit, puis elle leva la tête :

— Ah ! vous savez cela ? dit-elle.

— Dame ! répondit Bibi, est-ce que les gens de mon métier ne savent pas tout? Vous êtes excusable, du reste, citoyenne.

— En vérité !

— Vous aviez repris votre ancien costume de bohémienne, et cela vous allait, du reste, à ravir.

Antonia fit un brusque mouvement.

— Ah ! vous savez encore cela ? dit-elle.

— Et je sais même que ce pauvre capitaine Dagobert est fou.

Antonia regardait cet homme avec épouvante.

— Mais écrivez donc, citoyenne ! dit-il.

Et il dicta :

« Cependant, mon ami, je n'ai pas cessé de vous aimer, et je ne demande qu'à vous pardonner; j'ai même deviné que vous aviez besoin d'un petit service et que vingt mille livres ne vous déplairaient pas. »

— Ah ! fit Antonia en levant la tête, c'est vingt mille livres, à présent ?

— Mais continuons donc, citoyenne !

Et Bibi poursuivit :

« Je vais vous donner un moyen de réparer vos torts, d'être aimable et de me voir arriver demain matin chez vous avec ce que vous ne m'avez pas demandé, mais ce que je vous offre. »

Antonia ne levait plus la tête. Elle écrivait de son écriture la plus nette.

Qu'était-ce pour elle que vingt mille livres ?

Et elle se disait à part elle :

— Ces gens-là pourraient m'assassiner, et je suis à leur merci. Vingt mille livres; mais c'est pour rien.

— Après ? fit-elle dédaigneusement.

« Ce matin, poursuivit Bibi, je voulais la mort de la belle Aurore ; mais je suis capricieuse comme toutes les femmes, et ce soir, je change d'avis. »

A ces mots, Antonia se leva tout effarée.

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle, que voulez-vous de moi ? Est-ce le citoyen X... qui...

Bibi partit d'un éclat de rire.

— Ah çà ! dit-il, je vous croyais plus intelligente et plus perspicace, citoyenne. Vous n'avez donc pas compris ce que nous voulions, ce jeune homme et moi ?

Et il montrait Polyte toujours calme.

— Mais que voulez-vous donc ? s'écria-t-elle frémissante.

— Nous voulons sauver Aurore, répondit Bibi, ou si elle doit mourir, ce n'est pas vous qui vous en réjouirez, car vous serez morte avant elle.

Ce disant, il plaça son pistolet à la hauteur du front d'Antonia devenue livide !...

LXIII

Bibi répéta :

— Mais écrivez donc, citoyenne.

— Que voulez-vous que j'écrive? demanda-t-elle éperdue.

— Voyons, je vais vous expliquer la situation.

Et Bibi continua avec calme :

— Hier encore vous vouliez faire guillotiner mademoiselle Aurore des Mazures.

— Je le veux aujourd'hui encore! dit-elle.

— Non, vous ne le voulez plus.

— Oh! par exemple!

— Vous ne le voulez plus, continua Bibi, parce que cela nous serait désagréable à Polyte et à moi, et que vous tenez à nous faire plaisir.

Parlant ainsi, Bibi jouait toujours avec la batterie de son pistolet.

Et comme Antonia ne paraissait point se décider :

— Citoyenne, dit-il froidement, je vous donne cinq minutes.

Et il tira sa montre.

— C'est de trop, dit Polyte.

— Non, dit Bibi d'un ton moqueur, il y a des gens qui ne se décident pas facilement. Et puis, qui sait? la citoyenne Antonia hait peut-être si violemment mademoiselle Aurore, qu'elle préfère mourir elle-même plutôt que de la sauver.

Antonia regardait ces deux hommes et comprenait enfin qu'elle n'avait aucune merci à espérer.

Elle était entre leurs mains, et aucune puissance ne pouvait désormais l'en arracher.

Une larme de rage jaillit donc de ses yeux; puis regardant Bibi :

— Dictez, dit-elle, j'écrirai.

Alors Bibi s'appuya sur le dossier du fauteuil où elle était assise.

— Je reprends, dit-il, votre lettre où vous l'avez laissée.

Et il dicta :

« Vous le savez, mon ami, les femmes sont capricieuses. Hier, je voulais la tête d'Aurore : c'est sa vie que je vous demande aujourd'hui. Rien ne vous est plus facile. Voyez Robespierre, voyez Danton. Un mot suffira pour ouvrir les portes de l'Abbaye.

» Ce soir, si vous le voulez, Aurore sera libre.

» Alors, écoutez-moi bien. Vous la remettrez aux mains de ce brave homme d'agent de police que vous appelez le père Bibi, et qui a ordre de la conduire en un lieu que je lui désignerai.

» Cela fait, montez en voiture, accourez ici, vous y trouverez votre amie, heureuse de vous revoir. »

Bibi s'arrêta.

La citoyenne Antonia écrivait d'une main fiévreuse, et l'on eût dit qu'elle cherchait, par l'irrégularité de son écriture, à faire comprendre au citoyen X... qu'elle traçait cette lettre contre sa volonté et sous le coup d'une menace.

Mais Bibi avait sans doute prévu le cas où un soupçon traversait l'esprit du farouche conventionnel.

Lorsque Antonia eut signé :

— Pardon, dit-il, toute lettre a un post-scriptum.

— Que voulez-vous dire ? demanda Antonia.

Et elle leva sur lui le regard de la vipère que le chasseur tient immobile et à demi écrasée sous son pied.

— Je vous répète, dit Bibi, que toute lettre a ou doit avoir un post-scriptum, surtout une lettre de femme.

— Ah !

— Écrivez donc.

Et Bibi dicta :

« Je réfléchis que vous avez peut-être un besoin impérieux du petit service d'argent que vous me vouliez demander.

» Cet exellent père Bibi, qui s'en va à Paris et vous porte cette lettre, a mes pleins pouvoirs. Je lui remets

une traite sur la maison de banque allemande Fritz Waranger et Cie, où je touche mes revenus.

» A demain soir donc, cher ami. Je vais me mettre au lit et rêver de vous. »

Antonia comprenait que Bibi la tenait.

Cependant elle essaya de lutter encore.

— Mais, dit-elle, je n'ai pas d'argent à toucher chez Fritz Waranger.

— Bah ! dit Bibi, cela vous embarrasse ?

— Oui.

— Faites la traite, toujours.

— Et si elle n'est pas payée ?

— C'est moi qui payerai.

— Vous ?

— Dame ! dit modestement Bibi, on a de petites économies.

Antonia fut contrainte de reprendre la plume.

— Mettez dix mille francs, dit Bibi. Ah ! dame, les faveurs du citoyen X... ne sont pas bon marché ; un si bel homme !

Et il éclata de rire au nez de l'ancienne servante.

— Démon ! murmura Antonia avec rage, tu me tiens aujourd'hui, mais...

— Mais vous espérez prendre votre revanche ?

— Oh ! je l'aurai.

— Eh bien ! nous ferons la belle, en ce cas, car, vous me l'accorderez, j'ai gagné la première manche.

Sur cette plaisanterie un peu vulgaire, Bibi prit la lettre, puis la traite de dix mille livres, et se tournant enfin vers Polyte :

— Mon ami, dit-il, je suis tout à fait content de toi. Tu es un jeune homme fort sage et qui sait garder le silence à propos.

Polyte salua.

— Maintenant, reprit Bibi, j'ai besoin de te consulter.

— Ah ! ah ! fit Polyte.

— Suppose que le citoyen X... se méfie...

— Diable !

— Et qu'il ait l'idée de venir ici ; comment l'empêcherais-tu de voir la citoyenne Antonia ?

— Je ne sais pas, dit Polyte. Je l'enfermerais dans sa chambre.

— Soit, mais les domestiques ?...

— Ma foi ! reprit Polyte après un silence, je la tuerais. C'est bien simple.

— Non, dit Bibi, j'ai des projets sur madame.

Antonia frisonna de la tête aux pieds.

— Alors, je ne sais pas, dit naïvement Polyte.

— Moi, j'ai une autre idée.

— Laquelle ?

— C'est d'emmener madame à Paris.

— Mais qu'en ferons-nous ?

— C'est juste, dit Bibi, je n'y pensais pas.

Puis tout à coup il se frappa le front.

— Suis-je bête ! dit-il.

— Vous avez trouvé, patron ?

— Oui.

— Voyons ça.

— Je n'ai pas besoin de toi à Paris.

— Bon !

— Ni de Benoît.

— Fort bien.

— Benoît et toi vous êtes des gaillards.

— Oh ! ça, c'est vrai.

— Vous allez rester ici tous les deux, voici la consigne que je te donne.

— Parlez, patron.

— La citoyenne Antonia ne sort pas de sa chambre : elle a la migraine. Tu n'es pas médecin, mais tu pourrais l'être.

— Je sais faire des cataplasmes, dit Polyte.

— Peut-être ; mais tu soignes la migraine de madame, et, pour cela, non-seulement tu défends qu'on entre dans sa chambre, mais encore tu ne la quitte pas plus que si tu étais son ombre.

— J'entends bien ; mais si le citoyen X... vient ?

— Ah ! ce sera un grand malheur pour la citoyenne Antonia.

— Comment cela ?

— Parce que, avant qu'il soit ici, tu planteras ton

couteau, qui est long et pointu, dans le cœur de la citoyenne Antonia.

— Mais la femme de chambre?

— Benoît aura la même consigne. Il ne la quittera pas plus que son ombre.

— Si c'est comme ça, dit Polyte, tout va bien.

Bibi sortit et appela tout doucement Benoît, demeuré en bas dans le vestibule, son couteau sur la poitrine de la camérière éperdue et frissonnante.

— Benoît, mon ami, dit-il, prie mademoiselle de monter auprès de sa maîtresse qui a besoin d'elle et accompagne-la, et si elle pousse un seul cri, frappe.

— Oui, répondit Benoît.

Et il monta, poussant la camérière devant lui.

Alors Bibi regarda tour à tour les deux femmes qui échangeaient des regards consternés, et ses deux acolytes.

— Polyte, dit-il, tu as bien compris?

— Oui, patron.

— Alors passe la consigne à Benoît. Moi, je m'en vais... et même je vous laisse mes pistolets dont je n'ai pas besoin.

Puis, après avoir fait un pas vers la porte :

— Et souvenez-vous bien, ajouta-t-il, que si le citoyen X... venait ici, Aurore serait perdue.

— C'est pour cela que j'aurai la douleur de tuer la

citoyenne avant qu'il ait franchi le seuil de cette chambre.

— Fort bien. Au revoir, mes enfants, et comptez sur moi.

Sur ces derniers mots, Bibi s'en alla.

Il sortit de la maison avec précaution, en homme qui ne veut troubler le sommeil de personne, gagna le jardin et, bien qu'il fût un peu obèse déjà, il se sauva à toutes jambes.

— Il faut que j'arrive à Paris avant le jour, se dit-il, et que je trouve le citoyen X... à son petit lever. Un homme à qui on apporte dix mille francs n'a rien à vous refuser, du reste.

Et Bibi prit bravement la route de Paris avec l'espoir de rencontrer quelque voiture de maraîcher ou de coquetier s'en allant à la Halle, et qui le transporterait pour quelques sous jusqu'à la barrière, où certainement il trouverait une voiture.

LXIV

Les prévisions de Bibi étaient justes.

En une demi-heure, marchant à travers les champs boueux, il arriva à la grande route de Paris à Orléans,

et il entendit bientôt derrière lui un bruit de roues et de grelots.

Il était alors deux heures du matin, et les coquetiers étaient en route.

On donne ce nom à des marchands de beurre, d'œufs et de volailles des environs de Paris qui s'en vont à la Halle vendre leurs produits.

La route d'Orléans qui aboutit, comme chacun sait, à la barrière d'Enfer, est une des plus fréquentées par ce genre d'industriels.

De deux à quatre heures du matin, il y passe plus de charrettes qu'en plein jour.

Bientôt Bibi aperçut une lanterne, et le bruit qu'il avait entendu devint plus distinct.

Alors il s'arrêta et attendit.

Quand la charrette recouverte d'une toile fut tout près de lui, Bibi interpella son conducteur :

— Hé ! citoyen, dit-il, es-tu bien chargé?

— Comme ça, répondit le coquetier.

— Une pièce de trente sous ferait-elle ton affaire ?

— Tout de même.

De tous les paysans, le plus âpre au gain est encore celui des environs de Paris.

— Montez, dit le coquetier.

Et Bibi s'installa sur le brancard de la charrette.

— Par exemple, dit le coquetier, je réponds de vous porter jusqu'à la barrière; mais après...

— Ah! oui, dit Bibi, on n'entre pas comme on veux, je sais ça.

— Il faut une carte comme j'en ai une, dit le coquetier, ou bien des papiers ou un passe-port.

— J'ai un passe-port, dit Bibi.

Deux heures après, il était à la barrière d'Enfer et exhibait sa carte d'agent de police.

Puis après avoir donné quarante sous au coquetier, il se jetait dans un fiacre et se faisait conduire chez lui.

Bibi était crotté jusqu'à l'échine, et il n'était pas homme à se présenter au citoyen X... en cet état.

Comme il descendait de voiture, il vit un filet de lumière qui passait sous la porte de la blanchisseuse.

Un moment il songea à frapper et à dire à la mère Simon, qui bien certainement avait passé une nuit blanche, qu'elle eût à respirer et que tout allait bien.

Mais il eut vite réfléchi que cela était non-seulement inutile, mais encore peut-être dangereux.

Et à l'aide de son passe-partout il s'introduisit dans la maison.

Au petit jour, Bibi, rasé de frais, ayant du linge blanc et un habit bien brossé, se présentait rue Saint-Honoré, chez le citoyen X...

— J'arrive un peu matin, pensait-il ; mais quand mon homme saura pourquoi je viens, il sera charmant.

Et il sonna.

Le consierge tira le cordon sans même demander qui entrait, et Bibi monta lestement au troisième étage.

Au premier coup qu'il frappa, la porte du citoyen X... s'ouvrit, et Bibi se trouva face à face avec son officieux.

Celui-ci témoigna quelque étonnement.

— Je vous prenais, dit-il, pour mon patron.

— Le citoyen n'est donc pas rentré ?

— Pas encore.

— Depuis hier soir ?

— Il aura passé la nuit à jouer, répondit l'officieux, en homme habitué à veiller souvent jusqu'au jour pour attendre ce viveur farouche qu'on appelait le citoyen X...

— Pourvu qu'il n'ait pas gagné ! pensa Bibi.

Comme il fronçait le sourcil à cette supposition qui pouvait fort bien modifier un peu ses projets, on entendit retentir un pas lourd dans l'escalier.

— Ah ! dit l'officieux, voilà le citoyen X... Je reconnais son pas, et il ne doit pas être content.

— Pourquoi cela ?

— Quand il monte l'escalier de ce pas-là, c'est qu'il a perdu.

— Voilà un valet intelligent, pensa Bibi.

Une minute après, le citoyen X... entra.

Son gilet blanc était souillé de taches de vin, son habit frippé, son linge sali.

Il avait un air de farouche humeur, et, apercevant Bibi :

— Tiens! dit-il, c'est encore vous?...

— Oui, citoyen.

— Vous m'avez donné hier un mauvais conseil.

— Bah!

— Et j'ai mal fait d'aller chez madame de Sainte-Amaranthe.

— Ça, c'est probable, dit froidement Bibi.

— Au lieu d'aller chez Antonia.

— Ah! fit froidement Bibi, je vous jure que vous avez bien fait, au contraire.

— Hein?

— Et je vous en apporte la preuve.

— Comment cela? dit le citoyen X... en regardant Bibi avec étonnement.

— Antonia vous adore, répliqua Bibi. Toutes les femmes sont les mêmes...

Et, comme le citoyen X... le regardait avec un étonnement croissant, Bibi reprit :

— Il vous est donc arrivé malheur chez madame Sainte-Amaranthe?

— J'ai joué et j'ai perdu!

Bibi continua à sourire :

— Beaucoup? fit-il.

— Cent louis.

— Peuh ! une misère !

— Vous appelez cela une misère ?

— Je vous apporte dix mille francs, dit tranquillement Bibi.

Le citoyen X... fit un pas en arrière.

— Quand je vous dis que la citoyenne Antonia vous adore...

— Mais...

— Citoyen, reprit Bibi, voulez-vous m'écouter posément? Si vous m'interrompez toujours, vous ne saurez rien.

— Parlez...

— Je vous ai vu si triste hier que je suis allé chez la citoyenne Antonia.

— Vraiment ?

— Sans doute. Ah! dame, je ne m'attendais pas à la trouver aussi bouleversée.

— En vérité ? fit le citoyen X... d'un ton fat.

— A cause de vous d'abord, puis ensuite...

— Ensuite... quoi ?

— Il paraît qu'elle a reçu une lettre d'Allemagne.

— Qui contient?

— Je ne sais pas. Mais cette lettre change du tout au tout ses idées.

— Comment cela ?

— Hier, elle vous demandait la tête de la belle brune comme un gage d'amour...

— Sans doute.

— Aujourd'hui, elle vous demande sa vie et sa liberté au même titre.

Le citoyen X... regarda Bibi et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

Mais Bibi, de son air le plus bonhomme, lui présenta la lettre d'Antonia.

Le citoyen X... ne pouvait méconnaître ni le papier, ni le chiffre du cachet, ni l'écriture.

— Bizarre! murmura-t-il après avoir lu.

— Je ne vous dis pas non, dit Bibi; mais on ne discute pas les caprices des personnes, surtout quand il y a dix mille francs au bout.

— Où sont-ils? demanda le citoyen X...

— Voici une traite sur le banquier Fritz Waranger.

Et Bibi montra une traite qui portait pareillement la signature de la citoyenne Antonia.

Le citoyen X... allongea la main.

— Donne, dit-il.

— Non pas, répondit Bibi.

Et il remit la traite dans sa poche, ajoutant :

— Voyez-vous, citoyen, je suis ce qu'on appelle, moi, un homme de confiance. Quand on m'a donné une mission, je l'exécute à la lettre.

— Fort bien, mais...

— La citoyenne Antonia m'a dit : « Vous ne donnerez la traite que lorsqu'on vous aura remis la jeune fille. » Brutus Sanson, qui est le premier fonctionnaire de la république, serait là avec son instrument que je ne broncherais pas.

— Mais, s'écria le citoyen X..., c'est que je dois une partie de la somme que j'ai perdue.

— Les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures. Or, acheva Bibi, il ne faut pas vingt-quatre heures pour mettre mademoiselle Aurore en liberté.

— Ce n'est pas si facile que tu crois.

— Bah! c'est simple comme bonjour.

— Hum!

— Vous allez à l'instant même chez le citoyen Robespierre. Il a beau se coucher tard, l'aurore le trouve au travail : c'est un homme vertueux.

— Et tu crois que Robespierre...

— Robespierre n'a rien à vous refuser.

— Soit, mais aura-t-il le pouvoir?...

— Oh! quant à ça, avec deux lignes de son écriture, je m'en charge, moi qui suis un homme de police.

— Je ne comprends rien à ce revirement chez Antonia, disait le citoyen X...

— Ni moi non plus... Voyez-vous, ajouta Bibi, comme il y a dix mille francs au bout, à votre place, je ne chercherais pas à me rien expliquer.

— Vraiment!

— Et je m'en irais tout de suite chez le citoyen Robespierre. A cette condition-là seulement, je vous le répète, la traite sortira de ma poche.

— Eh bien! soit, dit le citoyen X...

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Je le veux bien.

— De cette façon, nous irons plus vite, dit Bibi.

Lorsque X... avait repris son chapeau et son manteau :

— Viens! dit-il.

Et il sortit en murmurant :

— Je veux être guillotiné demain si je comprends rien à la conduite d'Antonia.

Bibi eut un sourire et ne répondit pas.

LXV

On le sait, Robespierre demeurait également rue Saint-Honoré.

Il n'y avait que quelques pas à faire de la maison du citoyen X... à la sienne.

En chemin, Bibi dit au farouche amant d'Antonia :

— Quel prétexte allez-vous prendre pour demander la liberté d'Aurore?

— Mais je dirai simplement à Robespierre qu'Antonia le veut.

Bibi haussa les épaules.

— Vous êtes un grand orateur, dit-il, mais vous êtes un pauvre diplomate.

— Plaît-il?

— Robespierre a ses côtés féminins dans le caractère; par conséquent il méprise les femmes, et si vous vous y prenez ainsi, il refusera.

— Que faut-il donc lui dire?

— Eh! une chose bien naïve.

— Voyons?

— Comment avez-vous eu la liberté d'Antonia, autrefois?

— En démontrant à Robespierre qu'elle pouvait être utile à la République par ses relations en Allemagne.

— Parfait. Eh bien! vous allez lui dire qu'Antonia est sur la trace d'un vaste complot dont Vienne est le foyer.

— Ah! ah!

— Et qu'elle a besoin, pour le déjouer, d'une jeune fille détenue en ce moment à l'Abbaye.

— Mais cette jeune fille est une aristocrate?

— Précisément; elle servira sans le vouloir la République, qu'elle déteste.

— Je ne comprends pas.

— Tenez, dit Bibi, parions que si vous vous chargez de la chose, vous vous embrouillerez.

— Alors ?

— Tandis que si vous me laissez parler...

— Soit, dit le citoyen X...

— Soyez ma caution morale aux yeux de Robespierre, c'est tout ce que je vous demande.

Ils arrivèrent chez Robespierre.

Cet homme étrange, dont on a dit tant de bien et tant de mal, et qui n'est pas encore jugé à cette heure, avait des vertus de Spartiate.

Il se levait au petit jour, travaillait sans fin et habitait un logis d'une simplicité ascétique.

Cet homme gouvernait la France et faisait trembler l'Europe du fond d'un cabinet étroit et sombre dont le carreau rouge n'avait pas de tapis.

— Comment! te voilà déjà? dit-il au citoyen X...

— Mon ami, répondit le citoyen X..., je t'amène un homme que tu connais, du reste, et que t'envoie Antonia.

Robespierre eut un geste qui voulait dire qu'en effet Bibi ne lui était pas inconnu.

— Citoyen, dit Bibi, il ne s'agit de rien moins que d'une conspiration nouvelle.

— Je l'écraserai, dit Robespierre.

— Mais qui veut la fin veut les moyens, citoyen.

— Parle.

— La conspiration dont je parle a son foyer en Allemagne.

— Comme toutes les autres.

— Elle avait à Paris, pour émissaire, une jeune fille, la citoyenne Aurore des Mazures.

— Ah! oui, dit Robespierre, et qu'on n'a pas guillotinée hier, parce qu'elle était enceinte.

— Précisément. Eh bien! la citoyenne Antonia répond, et j'en réponds comme elle, de placer tous les coupables, tous les conspirateurs sous la hache de la République, si l'on nous rend cette jeune fille.

— Pourquoi donc?

— Oh! c'est bien simple, dit Bibi.

— J'écoute.

— On lui rend la liberté, et Antonia lui dit : C'est moi qui vous ai sauvée, parce que je connaissais autrefois votre famille.

— Et puis?

— On lui donne un passe-port pour retourner en Allemagne, et un valet de chambre pour l'accompagner.

— Ah!

— Le valet de chambre c'est moi, et grâce à ma position je mets la main sur tous les fils de la conspiration.

— Voilà qui est merveilleux, dit le citoyen X...

— C'est assez ingénieux, en effet, dit Robespierre. Eh bien! que veux-tu au juste?

18.

— Deux lignes de votre main, citoyen.

— Et ces deux lignes.

— Ainsi conçues :

« Le greffier de la prison de l'Abbaye confiera sur l'heure la prisonnière Aurore des Mazures à l'inspecteur de police Bibi. C'est pour le service de la République. »

Robespierre prit une plume et écrivit ce que lui demandait Bibi.

Aucun muscle du visage de l'homme de police n'avait tressailli pendant que Robespierre écrivait; mais quand il eut fini, Bibi respira plus à l'aise.

Il prit le papier et le serra dans un petit portefeuille gras et jauni.

Puis il fit au citoyen X... un signe qui pouvait se traduire ainsi :

— Maintenant allons-nous-en, et le plus vite sera le meilleur.

Le citoyen X... échangea quelques mots encore avec Robespierre.

Celui-ci, du reste, était taciturne, et il ne retint pas son collègue.

Quand le citoyen X... et Bibi furent dans la rue, Bibi lui dit en souriant :

— Vous allez voir que je suis un homme de bonne composition, citoyen.

— Hein? fit le citoyen X...

— Voilà les dix mille francs. Je n'ai plus besoin de vous maintenant.

Le citoyen X... tendit fiévreusement la main, et Bibi lui remit la traite sur le banquier Fritz Waranger.

— Seulement, ajouta l'homme de police, vous avez deux heures à attendre. Je connais la maison; les bureaux n'ouvrent pas avant neuf heures.

Et Bibi salua le citoyen X... et s'en alla.

Il chemina d'un pas rapide jusqu'au pont Neuf; mais là il s'arrêta un moment.

— Nul doute, se dit-il, que dans une heure on ne m'ait rendu Aurore. Mais où la conduirai-je? Ce soir, le citoyen X... ira à Palaiseau, et tout s'expliquera.

Et Bibi se prit à réfléchir.

— Bah! se dit-il après un moment, la petite a de l'argent. Je lui viserai un passe-port pour elle et Benoît et ils auront quitté Paris avant demain.

En attendant, je la conduirai à l'hôtel de Champagne, et il est fort possible qu'en la voyant, le capitaine Dagobert retrouve tout à coup la raison.

Cette résolution prise, Bibi se remit en route, et une demi-heure après, il sonnait à la porte de l'Abbaye.

Les sinistres voitures qui, chaque matin, transportaient les victimes au tribunal révolutionnaire étaient déjà devant la porte.

Bibi eut un léger frisson.

Le greffier lui avait dit la veille qu'on irait vite en besogne pour Aurore.

Il entra et passa aussitôt dans le greffe.

— Ah! vous voilà! lui dit le greffier.

— Oui, répondit Bibi, et vous ne savez pas ce qui m'amène?

— Hélas! je m'en doute, dit le greffier, qui paraissait ému.

— Plaît-il?

— Vous savez déjà la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Votre *protégée* s'est envolée.

Bibi pensa qu'il avait mal entendu.

— Je viens la chercher, dit-il.

— Vous venez trop tard.

— Plaît-il?

— Elle s'est évadée cette nuit.

— Évadée?

— Oui.

— Oh! c'est impossible!

— En sciant un barreau de sa cellule. Si vous en doutez, interrogez cet homme.

Et le greffier désignait le guichetier à l'aspect farouche qui avait changé, la veille au soir, Aurore de cellule.

Bibi se fit montrer la cellule.

Comme le greffier, il crut que, en effet, Aurore s'était évadée par la fenêtre.

— Mais qui donc la protégeait? se dit-il.

Et il sortit comme un fou de la prison, murmurant :

— Cette fois, je n'y comprends plus rien.

LXVI

Une fois hors de l'Abbaye, Bibi courut un moment comme un homme qui a perdu la tête et ne sait plus ce qu'il fait.

Il ne s'arrêta guère qu'au pont Neuf. Mais là, s'étant accoudé sur le parapet comme un badaud qui s'amuse à regarder couler l'eau, il se prit à réfléchir.

Aurore s'était évadée, la chose était certaine.

Mais comment? avec l'aide de qui?

La pensée que la pauvre fille était tombée dans un nouveau piége lui vint un moment à l'esprit.

Mais comme il n'y avait qu'un seul être qui s'intéressât à la perte d'Aurore, et que cet être était Antonia, la supposition tombait d'elle-même.

Bibi se trouvait dans la situation d'un mineur qui rencontre un autre mineur sous terre et par conséquent une contre-mine. Mais Bibi avait essentiellement le tempérament d'un homme de police.

Il ne perdait jamais la tête longtemps, et quand il

se heurtait à un obstacle, son esprit ingénieux lui venait en aide aussitôt et le poussait à la lutte.

Il n'était pas huit heures du matin.

Bibi avait donc une grande journée devant lui pour réfléchir et pour agir, car ce ne serait que le soir au plus tôt que le citoyen X... voyant enfin Antonia, tout s'expliquerait entre eux à son détriment à lui, Bibi.

Bibi rebroussa donc chemin.

C'est-à-dire qu'il revint à l'Abbaye.

Aurore s'était évadée, mais Bibi voulait savoir comment et, au besoin, retrouver ses traces.

— Ah! vous voilà encore? dit le greffier en le voyant reparaître.

Alors Bibi exhiba les deux lignes de Robespierre.

— Vous pensez bien, dit-il, qu'une personne dont le citoyen Robespierre se préoccupe ne peut pas disparaître comme une aristocrate vulgaire qu'on envoie à la guillotine dans une fournée.

Le greffier eut un mouvement d'épaules qui signifiait :

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Enfin, reprit Bibi, si on s'évade d'ici maintenant, la République n'a plus la moindre garantie.

— C'est la première évasion qui ait eu lieu.

— Soit, mais ce peut bien aussi n'être pas la dernière. Et je ne dois pas vous dissimuler que votre situation n'est pas brillante en ce moment.

Le greffier qui était si dur et si insolent avec les malheureux prisonniers, courba la tête et devint humble devant Bibi.

Celui-ci lui dit :

— En attendant, je veux me rendre un compte exact du chemin qu'a dû prendre la fugitive, et je reviens.

Le greffier n'avait rien à refuser à un homme qui était investi de la confiance du citoyen Robespierre.

Bibi se fit conduire de nouveau dans la cellule que, la veille, occupait Aurore.

Il y pénétra seul avec le guichetier à mine farouche, et montant sur un escabeau, il atteignit la fenêtre dont une des barres de fer avait été sciée.

Avec son coup d'œil sûr, Bibi eut tout de suite reconnu que la prisonnière n'avait pu s'évader par la fenêtre.

Le barreau scié, les draps attachés à la fenêtre n'avaient eu d'autre but que de détourner les soupçons.

— Elle pourrait bien, pensa Bibi, être sortie tranquillement par la porte.

Et il regarda le geôlier.

Celui-ci soutint son regard avec un calme qui eût abusé tout autre que Bibi.

Mais Bibi saisit une petite contraction des muscles, un semblant d'inquiétude et d'émotion, et il fut fixé.

Cet homme était le complice.

Alors Bibi se souvint de l'avoir aperçu dans ce cabaret où, la veille au matin, Polyte était entré.

Plus de doute, c'était bien le guichetier qui avait murmuré à l'oreille du gamin de Paris :

— Sois tranquille, on la sauvera!

Et Bibi quitta de nouveau l'Abbaye.

Le citoyen Paul, le père d'Aurore, était à l'hôpital, et dans un état mental qui ne permettait pas de supposer qu'il se fût occupé de sa fille.

Il n'était pas présumable non plus que personne autre que lui, Bibi, eût le secret du chef de la sûreté, et alors il était impossible d'admettre qu'un ami quelconque de ce dernier se fût intéressé à Aurore.

Enfin, une troisième supposition se présenta à l'esprit de Bibi.

Celle-là lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Bien que tout-puissant, Robespierre n'était pas la seule puissance de la République.

Il y avait dans le tribunal, à la Convention, dans les administrations publiques, des hommes pour qui soustraire un condamné à la guillotine n'était pas difficile.

Aurore était belle, si belle qu'en la condamnant les juges s'étaient montrés émus.

Qui pouvait dire que quelque patriote farouche n'avait pas ressenti pour elle une de ces passions violentes et bestiales, comme celle qu'elle avait inspirée à Polyte?

Huit jours auparavant, Bibi avait froidement vendu la tête d'Aurore à Antonia.

Aujourd'hui Bibi s'était acharné au salut de la jeune fille.

Pourquoi? Était-ce par pure amitié pour le citoyen Paul?

Non. Mais on s'attache involontairement à ceux qu'on sert, et Bibi s'était peu à peu passionné, et il aimait à présent cette jeune fille à peine entrevue, — non pas d'amour, il avait passé l'âge des passions orageuses, — mais comme un père, comme devait l'aimer le citoyen Paul lui-même.

Et Bibi frissonnait à la pensée qu'Aurore était peut-être au pouvoir de quelque débauché en carmagnole abritant ses instincts féroces sous un masque de civisme et de puritanisme.

En même temps il se prit à songer à Jeanne.

Jeanne avait disparu la veille. Un commissionnaire avait apporté un mot écrit par elle au crayon, et ce mot, loin de rassurer Bibi, avait, au contraire, éveillé toutes ses défiances.

Cependant l'homme de police fut bien obligé de reconnaître qu'il devait y avoir une certaine connexité entre la disparition de Jeanne et l'évasion d'Aurore.

Alors il finit par où il aurait dû commencer; il s'en retourna rue du Petit-Carreau.

Simon Bargevin, qui d'ordinaire, à pareille heure, était à son chantier, se trouvait dans la boutique.

La mère Simon travaillait fort tranquillement, et Zoé, jetée à la porte la veille, était rentrée dans la maison.

Bibi s'arrêta stupéfait sur la porte.

— Ah! dit la blanchisseuse en souriant, vous êtes étonné, monsieur Bibi, de voir cette petite misérable ici? Que voulez-vous? Elle a couché sur un tas d'ordures, et mon mari l'a trouvée ce matin à demi morte; nous étions si contents que nous n'avons pas voulu offenser Dieu en la laissant mourir de froid et de faim, et nous lui avons pardonné.

— Ah! fit Bibi d'une voix étrange, vous êtes donc contents?

Simon Bargevin posa un doigt sur ses lèvres.

— Maintenant, dit-il, faut noûs méfier de la moucheronne ; venez par ici, monsieur Bibi.

Et le brave débardeur entraîna l'homme de police dans l'arrière-boutique et ferma la porte de communication, pour que Zoé ne pût rien entendre.

— Vous pensez, dit-il, que nous avons passé une mauvaise nuit, ma femme et moi : la demoiselle en prison, l'autre disparue, vous parti avec Benoît et Polyte. Nous ne savions plus à quel saint nous vouer. Enfin, avec tout ça, nous n'avions pas les moyens de vivre à rien faire, et comme six heures sonnaient, j'ai pris le chemin de mon chantier.

Je descendais la rue Montorgueil quand, tout à coup, on me frappa sur l'épaule.

Je me retourne et je vois mon beau-frère Coclès, le mari à la sœur de ma femme.

— Il y a une heure que je te guette, me dit-il.

Moi je crois qu'il ne sait rien, et l'envie de me sauver me prend.

Mais il me retient.

— Je sais ce que tu vas me dire, fait-il.

— Ah!

— Tu vas me parler des demoiselles.

— Perdues!

— Non, sauvées! C'est elles qui m'envoient...

Du coup, j'ai failli tomber à la renverse.

Alors il me prend le bras et me dit :

— Tu sais si j'ai peur de la guillotine? Eh bien! je suis venu tout de même... mais prends vite cette lettre qui me brûle les doigts.

— Et il m'a mis une lettre dans les mains et il s'est sauvé à toutes jambes sans me dire ni d'où il venait, ni où il allait...

— Et... cette lettre?

— La voilà, dit Simon Bargevin.

Il la tira de sa poche et la tendit à Bibi.

Bibi avait contrefait l'écriture de Dagobert et il avait eu sous les yeux celle d'Aurore, il ne put s'y tromper.

C'était bien la jeune fille qui avait écrit cette suscription :

A LA CITOYENNE BARGEVIN,

blanchisseuse de fin, rue du Petit-Carreau.

L'écriture était ferme et indiquait un calme absolu dans la main qui avait conduit la plume.

— Voici que le mystère se complique! murmura Bibi.

Et il ouvrit la lettre et lut :

LXVII

« Ma chère tante, »

Cette appellation n'était pas une énigme pour Bibi, puisque, durant leur séjour dans la boutique, les deux sœurs avaient passé pour les nièces de la blanchisseuse.

En outre, elle était la preuve qu'Aurore prenait des précautions, ce qu'elle n'eût point fait si elle n'avait pas écrit cette lettre librement.

Et Bibi, cette réflexion faite, continua sa lecture :

« Je vous écris pour vous dire que je suis sortie de cette vilaine maison où j'étais si mal.

» Je suis entrée dans une autre où ma sœur Jeanne est venue me rejoindre.

» Ne vous préoccupez donc plus de vos nièces, ma bonne tante, ni mon oncle, non plus.

» Nous ne savons pas si nous pourrons sortir ces jours-ci, car il y a beaucoup d'ouvrage chez notre nouvelle patronne ; mais aussitôt que nous le pourrons, nous irons vous voir.

» Ma tante Coclès est avec nous, et c'est mon oncle qui vous portera ce petit mot.

» Votre nièce dévouée,

» AURORE. »

Quand Bibi eut terminé cette lecture, il regarda Simon Bargevin.

— Vous pensez bien, dit celui-ci, que bien que nous ne soyons que des ouvriers nous avons compris.

— Oui, dit Bibi, mais avez-vous deviné?

— Quoi donc?

— Comment Aurore était sortie de prison ?

— Un moment nous avons pensé que c'était vous qui aviez passé par là.

— Hélas ! non, dit Bibi.

— Alors, c'est le capitaine Dagobert?

— Pas davantage.

— Ah ! faut vous dire, acheva Simon Bargevin, que les demoiselles avaient un cousin.

— Bon.

— Qu'on appelle le comte Lucien..

— Eh bien?

— Ça pourrait bien être lui qui...

— C'est impossible, dit Bibi.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il est mort.

Et Bibi tira de sa poche le journal qui relatait à la fois l'exécution du comte Lucien des Mazures et le sursis accordé à Aurore.

— Vous voyez donc bien, dit Bibi, que ce ne peut pas être lui.

— Ce qu'il y a de certain, dit Simon Bargevin, c'est que les deux demoiselles sont à l'abri de la guillotine.

— Qui sait? murmura Bibi.

Du moment où il n'était pour rien dans le sauvetage des deux sœurs, Bibi se refusait à y croïre. Mais il ne voulut pas troubler la joie des deux braves gens, et il s'en alla.

Où allait-il?

Il marchait droit devant lui, un peu à l'aventure, et établissait le bilan de sa nuit et de sa matinée.

Le plus clair de son affaire était que non-seulement il n'avait pas sauvé Aurore, mais que, de plus, il s'était fait une ennemie mortelle de la citoyenne Antonia, et que dans vingt-quatre heures il ne ferait pas bon pour lui à Paris; et cela d'autant mieux que Robes-

pierre se trouverait mystifié et ne manquerait pas de se venger cruellement.

Mais Bibi était homme à prendre un parti sur-le-champ.

— Bah! dit-il, par le temps qui court, un homme qui a deux lignes de l'écriture de Robespierre dans sa poche peut faire tout ce qu'il veut. Je vais d'abord me faire délivrer un passe-port et je m'en irai prendre l'air.

J'ai quelques économies et je puis attendre. Après avoir envoyé tant de gens à la guillotine, Robespierre finira peut-être par y porter sa tête.

Alors je reviendrai et je passerai pour une victime.

Et sur cette réflexion, Bibi prit le chemin de la Commune de Paris, où on délivrait les passe-ports.

Mais comme il passait devant la tour Saint-Jacques, un homme qu'il ne connaissait pas se planta devant lui.

— Vous êtes bien le père Bibi? lui dit-il.

— Oui, fit Bibi; que me voulez-vous?

Et il regardait l'inconnu avec une certaine inquiétude.

— Les paroles s'envolent au grand air, reprit l'inconnu. Venez par ici, j'ai deux mots à vous dire.

Et il entraîna Bibi à l'écart, dans un coin de la rue Saint-Martin, qui était veuf de tout passant.

— Vous ne me connaissez pas, dit-il, mais je vous connais, moi.

— C'est bien possible, dit Bibi, qui se tint sur la défensive.

— Et je vais vous dire ce que vous avez fait depuis deux jours.

Bibi tressaillit.

— Vous avez fait tous vos efforts pour sauver mademoiselle Aurore des Mazures.

— Ah ! fit Bibi stupéfait.

— La nuit dernière, vous avez, le pistolet à la main, forcé la citoyenne Antonia d'écrire une lettre au citoyen X...

— Vous savez cela ?

— Et pour abréger, dit l'inconnu, vous avez dans votre poche un mot du citoyen Robespierre, à l'aide duquel vous espériez faire sortir la jeune fille de prison.

— Mais vous êtes donc sorcier? s'écria Bibi.

— Peut être...

— Enfin, comment savez-vous cela?

— En outre, vous avez été à l'Abbaye, mais trop tard...

Bibi regarda cet homme avec anxiété.

— Ecoutez, reprit ce dernier, je suis un ami de la comtesse Aurore et de sa sœur.

— Vous?

— Et un de ceux qui les ont sauvées. Mais notre besogne n'est pas terminée.

— Ah !

— Et nous avons besoin de vous.

— De moi ?

— Oui. Vous allez aux passe-ports ?

— Qui vous l'a dit ?

— Personne. Je l'ai deviné. Vous êtes sur le chemin de la Commune et vous devez, du reste, avoir besoin de prendre l'air.

— Après ? fit Bibi qui avait peine à se remettre de son émotion.

— Vous allez demander un passe-port pour vous et votre famille.

— Pour ma famille ?

— Oui, pour vous, vos deux nièces et votre domestique. Vos nièces, vous les devinez ; votre domestique, c'est Benoît le bossu.

— Et puis ? fit Bibi.

— Vous prendrez une voiture et vous vous ferez mener bon train à Palaiseau, d'où vous ramènerez Benoît.

— Bon ! après ?

— Puis ce soir, à la tombée de la nuit, vous vous trouverez avec vos bagages et le passe-port en question à la barrière d'Italie.

Vous verrez un grand fiacre arrêté. Dans ce fiacre se trouveront les deux sœurs et un jeune homme que vous ne connaissez pas.

— Ah!

— Mais qui se nomme le comte des Mazures.

— Il est mort, dit Bibi.

— Pour tout le monde, excepté pour vous et pour nous.

— Mais qui donc êtes-vous? demanda Bibi ahuri; qui donc, vous qui ressuscitez les morts?

— Ou à peu près, dit l'inconnu.

Puis, souriant :

— Hier encore, dit-il, malgré le zèle que vous mettiez à sauver Aurore, nous ne vous l'eussions point dit; mais aujourd'hui que nous sommes certains, mes amis et moi, que vous n'irez pas demander audience à Robespierre, nous serons plus expansifs.

Et comme Bibi regardait cet homme avec curiosité :

— Vous êtes pourtant, fit-il avec ironie, un de ces hommes de police qui doivent tout savoir.

Bibi ne répondit pas.

— On vous a même parlé de nous...

— De vous?

— Oui, mais vous avez haussé les épaules et nié notre existence.

Bibi tressaillit, et un souvenir vague et lointain traversa son cerveau.

— Ah! dit-il, on m'a parlé de vous?

— Oui.

— Et vous êtes?...

— Nous sommes les *Masques rouges*. A ce soir.

Et, sur ces mots, l'inconnu fit un pas de retraite.

Bibi était cloué au sol comme s'il eût été changé, à l'égal de la femme de Loth, en statue de sel.

— A ce soir! répéta le masque rouge.

Et il s'éloigna.....

LXVIII

Bibi fut un certain moment à se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée.

Mais enfin l'homme de police retrouva l'équilibre de ses facultés et se dit :

— Décidément, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Et il continua son chemin vers la Commune.

Cependant une chose le taquinait outre mesure; c'était une pensée d'amour-propre.

L'homme est essentiellement personnel, et il n'approuve entièrement que ce qui vient de lui.

Or, il avait fait, on le sait, des prodiges d'intelligence, d'activité et de courage pour sauver Aurore, et pourtant si Aurore était sauvée, il n'y était pour rien.

Au lieu du premier rôle, le hasard lui faisait un rôle de comparse.

Le hasard était cruel.

Bibi éprouvait donc un violent dépit, et à la porte de la Commune, il fut sur le point de battre en retraite et de se dire :

— Ces gens-là n'ont pas eu besoin de moi jusqu'à présent, j'ai bien envie de les laisser se débarrasser comme il leur plaira.

Mais une pensée d'égoïsme succéda sur-le-champ à cette réflexion.

— Demain, dit-il, Robespierre mystifié signera mon arrêt de mort. Je n'ai donc rien à gagner, et, au contraire, tout à perdre à ne pas servir les masques rouges, puisque décidément ces gens-là existent.

Et il entra à la Commune et demanda son passeport.

Un homme de police, alors comme aujourd'hui, à défaut de considération, jouissait d'un grand crédit.

Bibi n'eut pas besoin d'exhiber les deux lignes signées Robespierre.

On ne lui fit aucune question.

Si Bibi demandait un passe-port, c'est qu'il allait, à l'étranger, s'occuper des affaires de la police.

On ne lui fit donc aucune observation.

Le passe-port en poche, Bibi quitta la Commune et se dit :

— Allons maintenant relever Benoît et Polyte de leur faction.

Il héla une voiture de place, monta dedans et se fit conduire à Palaiseau, où il arriva deux heures après.

Il n'était pas encore midi.

Bibi laissa la voiture en dehors de la grille, et s'avança seul et à pied dans l'avenue de la villa.

L'habitation de la citoyenne Antonia avait son aspect accoutumé.

A cent pas de la maison, le jardinier bêchait une plate-bande.

Bibi le salua. Le jardinier lui rendit son salut.

— Mon ami, lui dit l'homme de police, savez-vous si la citoyenne Antonia est chez elle?

— Oui, citoyen.

— Merci.

Et Bibi allait continuer son chemin, quand le jardinier le rappela.

— La citoyenne est chez elle, lui dit-il, mais je ne crois pas que vous puissiez la voir.

— Pourquoi ?

— Elle est malade.

— Je le sais, dit Bibi, et je vois que vous ne me connaissez pas, mon ami.

Le jardinier le regarda.

— Je suis son medecin, dit Bibi.

Et il se remit en route.

Au seuil de la villa, il trouva la soubrette qui le reçut avec la considération que mérite un homme qui tient votre vie dans sa main.

Bibi lui donna une tape amicale sur la joue et monta.

Rien n'était changé depuis la nuit précédente, et les instructions de Bibi avaient été suivies de point en point. Antonia ne s'était pas montrée à ses autres domestiques et la camérière avait annoncé que sa maîtresse gardait le lit.

Bibi entra.

Il trouva dans l'antichambre Benoît et Polyte qui causaient à voix basse et paraissaient très-anxieux.

Le visage rayonnant de Bibi leur annonça que tout allait bien.

— Sauvée ! dit-il.

Benoît chancela. Une vive rougeur se répandit sur le visage de l'amoureux Polyte.

Alors Bibi se fit cette réflexion :

— Polyte est l'amoureux d'Aurore ; il est inutile qu'il sache qu'elle file à l'étranger et qu'il ne la verra plus.

En outre, j'ai besoin de lui ici.

Puis, tout haut :

— Je n'ai pas le temps de vous dire autre chose pour aujourd'hui, fit-il. Ce soir, nous causerons plus à notre aise. Elle n'est plus en prison et elle est hors de

danger. Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé ici?

Ce fut Polyte qui répondit.

— La citoyenne Antonia est bien raisonnable, dit-il.

— Ah!

— Je suis monté dans sa chambre après votre départ, et je lui ai dit que si sa camérière avait le malheur de dire quelque chose aux autres domestiques, je la tuerais avant qu'ils fussent entrés.

— Et la camérière n'a rien dit?

— Absolument rien.

— Ce qui fait que personne ne vous a vus?

— Personne.

— Fort bien, dit Bibi.

Et il frappa à la porte de la chambre.

— Entrez, cria du dedans la voix d'Antonia.

Bibi ne se le fit point répéter.

Antonia était assise auprès de la fenêtre, promenant sur la campagne cet œil consterné du prisonnier qui songe à la liberté.

Quand elle vit entrer Bibi, elle lui jeta un regard de vipère.

— Ah! te voilà, misérable? dit-elle.

— Ma belle dame, répondit Bibi, avec son flegme habituel, au lieu de me dire de gros mots, laissez-moi vous parler de nos petites affaires.

— Ah! fit-elle, nous avons donc de petites affaires ensemble?

— Naturellement. D'abord je vous apporte des nouvelles du citoyen X... Vos dix mille francs lui ont fait grand plaisir.

Un sourire dédaigneux vint aux lèvres d'Antonia.

— Et il viendra vous remercier ce soir, poursuivit Bibi.

— Ah! il viendra?

— Oui. Ensuite, je vous dirai que la demoiselle est en liberté. Se conformant scrupuleusement à vos intentions, le citoyen X... m'a conduit chez Robespierre.

— En vérité! ricana Antonia.

— Et Robespierre m'a donné un mot avec lequel rien n'a été plus facile que d'ouvrir les portes de l'Abbaye à la comtesse Aurore des Mazures.

Bibi mentait un peu; mais son amour-propre se refusait à convenir que la délivrance d'Aurore s'était opérée sans lui.

— Nous partons ce soir, ajouta-t-il, et je viens vous faire mes adieux.

Antonia, folle de colère, ne répondit pas.

Alors Bibi appela Polyte.

Polyte poussa la porte et en franchit le seuil.

— Mon jeune ami, dit l'homme de police, j'ai besoin de Benoît et je vais l'emmener. Mais tu vas rester ici.

— Oui, patron; avec la même consigne?

— Absolument la même. Si la citoyenne Antonia est sage, tu continueras à lui tenir compagnie.

— Et si elle a mauvaise tête?

— Tu lui planteras ton couteau dans la gorge.

— C'est compris, patron. Et jusqu'à quand resterai-je ici?

— Jusqu'à six heures du soir.

— Et alors je pourrai m'en aller.

— Oui.

Polyte s'inclina.

Alors Bibi salua la citoyenne Antonia.

— Vous n'avez pas de commissions pour l'Allemagne? dit-il.

Elle le regarda.

— J'y vais, dit Bibi, et si vous avez besoin de moi, ne vous gênez pas.

Antonia haussa les épaules.

— Vous avez mauvaise tête, dit Bibi.

Et il sortit.

Benoît l'attendait dans l'antichambre.

— Viens, lui dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre.

— Où allons-nous? demanda le bossu.

— A Paris, d'abord.

— Et puis?

— Je te le dirai en voiture.

Et quand ils roulèrent sur la route de Paris, Bibi dit encore :

— Nous partons ce soir avec Aurore et Jeanne.

— Et Polyte ?

— Oh ! non, dit Bibi. Nous n'avons plus besoin de lui, il nous gênerait...

Et tandis que Benoît et l'homme de police s'éloignaient, Antonia regardait Polyte, son geôlier, et se disait :

— Si je pouvais me débarrasser de lui d'ici à une heure, rien ne serait désespéré...

LXIX

La citoyenne Antonia suivait du regard, au travers des persiennes de sa fenêtre, Bibi et Benoît qui s'éloignaient.

Lorsqu'elle les eut vus monter en voiture, elle se retourna et se retrouva face à face avec Polyte.

Et, pour la seconde fois, elle se dit :

— Si je pouvais me débarrasser de ce gaillard-là, rien ne serait perdu !

Mais vouloir et pouvoir sont deux.

Polyte n'était pas un homme dont on se débarrasse facilement.

Déjà, le matin, il avait refusé tout net un verre de vin que lui avait offert la camérière, disant :

— Vous me prenez pour un imbécile, peut-être ! Je lève volontiers le coude et j'ai faim à mes heures, comme tout le monde, mais je ne mangerais ni ne boirais chez vous quand vous rempliriez mes poches d'or.

Il ne fallait donc songer ni à l'empoisonner, ni à le griser.

Il fallait songer moins encore à le corrompre.

L'amour sauvage qu'il avait pour Aurore était le gardien de sa vertu.

Cependant Antonia se disait :

— J'ai empoisonné Gretchen, j'ai été à l'école de la comtesse et du chevalier des Mazures, et je me suis défait de tous deux ; il serait invraisemblable que je ne trouvasse pas un moyen de me tirer des griffes de ce drôle.

Polyte s'était installé, son couteau à la main, auprès de la porte.

Son attitude calme, tranquille, presque somnolente, aurait peut-être rassuré une autre femme que la citoyenne Antonia.

Mais celle-ci savait à quoi s'en tenir.

La soubrette allait et venait. Elle descendait au rez-de-chaussée, remontait, redescendait encore.

Souvent elle échangeait quelques mots en allemand avec sa maîtresse.

Mais Polyte leur avait dit :

— Faites et dites tout ce que vous voudrez, cela m'est égal; seulement, rappelez-vous que si une autre personne que mademoiselle entre dans la chambre, la citoyenne Antonia est morte.

Il avait fait mieux encore.

Chaque fois que la soubrette descendait, il quittait son fauteuil auprès de la porte et allait s'asseoir auprès d'Antonia, de telle façon que si la soubrette était revenue soit avec le cocher ou le jardinier, ou tout autre personnage qui pût leur venir en aide, il aurait eu le temps de tuer Antonia.

Il fallait donc renoncer à employer la force pour se débarrasser d'un tel hôte.

Mais à quelle ruse recourir? On n'éloigne pas un enfant de Paris comme on duperait un paysan naïf.

Néanmoins Antonia ne renonçait pas à engager la lutte.

Longtemps silencieuse, affaissée et dédaignant de lever les yeux sur son geôlier, elle le regarda tout à coup.

— Je comprends que tu ne veuilles ni boire ni manger chez moi, citoyen, dit-elle, mais tu n'as peut-être pas l'intention de me laisser mourir de faim?

— Non, dit Polyte, ce n'est pas dans ma consigne.

— Alors tu me permets de déjeuner?

— Certainement.

Antonia appela sa soubrette et lui dit en allemand:

— Va me chercher à déjeuner.

Un quart d'heure après, on avait monté devant Antonia une petite table, et sur cette table Polyte vit, en soupirant, apparaître un superbe perdreau truffé et une galantine de volaille qui faisait venir l'eau à la bouche.

Antonia se mit à manger.

Elle dit encore en allemand :

— Petite, écoute bien ce que je vais dire.

— Oui, madame.

— Tu me montras une bouteille de vin du Rhin, que tu prendras, non pas à la cave, mais sous un placard de la salle à manger. Cette bouteille porte une étiquette que tu enlèvevras.

— Et puis ? demanda la soubrette.

— Ce vin renferme un narcotique qui agit au bout d'une heure.

— Madame veut donc s'endormir ?

— Peut-être. En tout cas, suis bien mon raisonnement.

La soubrette devint attentive.

— Si je m'endors, et que ce garçon ait résisté à la tentation, et n'ait ni bu ni mangé, tu me laisseras dormir.

Je m'éveillerai tout naturellement dans une dizaine d'heures.

— Fort bien, dit la soubrette.

— Si, au contraire, ce que j'espère, il lui prend fantaisie de faire comme moi, il s'endormira comme moi.

— Et... alors?

— Alors tu trouveras dans ma table de toilette une petite fiole qui contient une eau verdâtre, et tu me verseras quelques gouttes de cette eau sur les lèvres...

— Et madame s'éveillera?

— Sur-le-champ.

— Je comprends, dit la soubrette.

Et elle sortit.

— Tu m'excuses, citoyen, dit Antonia d'un ton railleur, tu m'excuses de ne pas parler de mes petites affaires dans une langue que tu comprendrais, n'est-ce pas?

— Oh! répondit Polyte, cela m'est bien égal; dites tout ce que vous voudrez... pourvu que personne n'entre ici... et c'est votre intérêt...

— Je le sais, dit Antonia, tu es homme à me tuer.

— Vous seriez naïve si vous en doutiez, citoyenne.

Et, tout en parlant, Polyte regardait le perdreau disparaître peu à peu sous la fourchette de la citoyenne Antonia, et il commençait à éprouver de légers tiraillement d'estomac.

Chaque fois qu'Antonia se versait à boire, Polyte soupirait, et il lui semblait que sa langue était collée à son palais.

Mais une soif subite, qui s'était emparée de lui, augmenta prodigieusement quand la camérière eut monté le vin du Rhin.

Ce vin, couleur topaze, tenta Polyte, et comme la citoyenne Antonia en avalait un second verre, il s'empara de la bouteille.

— Plaît-il ? dit Antonia, que fais-tu donc, citoyen ?

— Citoyenne, répondit Polyte, je vous ai dit que je ne voulais ni boire ni manger chez vous, n'est-ce pas ?

— Tu me l'as dit en effet.

— Avec des farceuses comme vous, il faut se méfier, et vous seriez bien capable de me faire servir un bouillon qui me tordrait les boyaux ; mais, puisque vous avez mangé de ce perdreau, c'est qu'il n'est pas empoisonné.

— C'est probable, dit Antonia.

— Et si vous buvez de ce vin, c'est qu'il est bon.

— Eh bien ?

— Alors, ma foi ! je vais déjeuner.

Et Polyte attira la table à lui, s'empara d'une fourchette et fit passer le reste du perdreau sur une assiette qui se trouva à sa portée.

— Donnez un verre au citoyen, dit Antonia.

— Oh ! ce n'est pas la peine, répondit Polyte, je boirai à même la bouteille.

Et il se mit à manger et à boire gaillardement ; ce fut

l'affaire d'un quart d'heure, au bout duquel il ne resta rien du perdreau. tandis que la bouteille au goulot évidé se trouva mise à sec.

Polyte, son repas terminé, alla s'asseoir dans un fauteuil auprès de la porte, disant :

— Le vin est bon. On y reviendra un jour ou l'autre.

Antonia s'était étendue sur sa bergère, et regardant Polyte :

— J'ai assez mal dormi cette nuit, dit-elle, pour avoir le droit de faire une sieste. Qu'en pensez-vous, citoyen ?

— Ce sera comme il vous plaira, dit Polyte.

Et il tira une pipe de sa poche et se mit à fumer, au grand scandale de la camérière.

Un quart d'heure après, le narcotique avait produit son effet, et Antonia dormait.

Polyte se sentit bientôt la tête lourde.

— Ce vin n'est pourtant pas empoisonné, puisqu'elle en a bu, se dit-il.

Et il se leva et alla ouvrir la fenêtre pour avoir de l'air.

Mais ses jambes fléchissaient sous lui.

— Bon, oui, murmura-t-il, mais il casse un peu la tête.

Et comme l'air ne le soulageait pas, il revint à son

fauteuil, dans lequel il tomba lourdement plutôt qu'il ne s'assit.

Il avait toujours son couteau à la main ; mais ses yeux se fermaient et son bras s'engourdissait.

Tout à coup le couteau lui échappa.

Puis il renversa brusquement la tête en arrière, et, vaincu par le narcotique, il s'endormit.

Alors la soubrette s'approcha de lui.

— Hé ! citoyen ? fit-elle.

Polyte ne répondit pas.

Elle le secoua. Il changea de position dans son sommeil, mais ses yeux ne se rouvrirent point.

Alors la soubrette ramassa le couteau et le jeta par la fenêtre.

Puis elle passa dans le cabinet de toilette, chercha la fiole indiquée, la trouva et exécuta fidèlement les ordres de sa maîtresse.

Antonia dormait aussi profondément que Polyte; mais à peine la liqueur verdâtre eut-elle touché ses lèvres que tout son corps se prit à frissonner comme s'il eût été parcouru par un courant électrique.

Puis ses yeux se rouvrirent.

Elle promena d'abord un regard étonné autour d'elle, mais elle aperçut Polyte qui dormait aussi.

— Oh ! dit-elle, je me souviens !

Et elle se leva tout d'une pièce.

Antonia n'eut besoin que de quelques minutes pour retrouver son calme physique et moral.

Alors, regardant la pendule :

— Il n'est pas midi encore, dit-elle. J'ai le temps. Va dire au cocher d'atteler et habille-moi.

— Mais, madame, dit la soubrette en lui montrant Polyte, qu'allons-nous faire de ce garçon?

— Ça? fit Antonia avec dédain, appelle le jardinier et qu'on le jette dans le puits.

— Mais il se noiera !

— Je l'espère bien, dit tranquillement Antonia.

Et elle passa dans son cabinet de toilette et s'habilla à la hâte, tandis que la soubrette sortait pour exécuter ses ordres.

— Allons, murmurait-elle, la belle Aurore n'est pas encore sur la route d'Allemagne, et quant à ce misérable Bibi, il aura de mes nouvelles avant ce soir !...

. . . .

LXX

Cependant le citoyen X... avait touché la traite de dix mille francs.

Il avait grand besoin de cette somme, tourmenté

qu'il était par des créanciers impitoyables, et il se souciait maintenant assez peu de la citoyenne Antonia.

D'ailleurs, bien qu'il eût été profondément étonné en lisant sa lettre, il ne s'était pas cassé la tête à approfondir le mystère qui semblait envelopper ce revirement subit.

Il avait l'argent, le reste lui importait peu.

A midi, ses créanciers étaient satisfaits et il prenait fort tranquillement son chapeau et son manteau pour s'en aller à la Convention, quand un violent coup de sonnette se fit entendre.

L'officieux étant sorti, le citoyen X... alla ouvrir lui-même et se trouva face à face avec Antonia.

Elle était pâle de colère et ses yeux lançaient des éclairs.

— Ah ! dit-elle, tandis que le citoyen X... reculait stupéfait, vous ne m'attendiez pas, je le vois.

— Mais, madame, répondit le citoyen X..., je comptais aller chez vous ce soir.

— En vérité !

— Comme vous me l'avez écrit.

Antonia le regarda avec dédain.

— Vous passez pour un homme remarquable, dit-elle, pour un grand orateur même, et vous n'êtes qu'un niais !

Le citoyen X... fit encore un pas de retraite.

— Comment donc, poursuivit-elle, n'avez-vous pas

deviné que la lettre que je vous écrivais, je l'écrivais sous le coup d'une menace ?

— Plaît-il ? fit le citoyen X...

— D'une menace de mort.

— Oh ! par exemple !

Antonia n'avait pas de temps à perdre.

— Écoutez-moi, dit-elle, et tâchez de comprendre.

Et elle lui raconta brièvement le guet-apens dont elle avait été la victime.

— Mais, s'écria enfin le citoyen X..., tout ce que vous me dites là est invraisemblable !

— Mais vrai.

— Quel intérêt cet homme de police a-t-il donc à sauver la jeune fille ?

— Je ne sais pas... je n'ai pas le temps de le savoir... Seulement, il faut que cet homme soit arrêté... qu'il n'ait pas le temps de quitter Paris... Il faut que Robespierre...

— Oh ! Robespierre, dit le citoyen X..., s'il savait cela, il ne me le pardonnerait jamais de sa vie.

— Non-seulement, dit Antonia, il faut qu'il le sache, mais qu'il l'apprenne de votre bouche.

— C'est impossible !

— Alors, vous êtes un lâche, dit Antonia.

Le citoyen X... pâlit, mais il baissa la tête, et ne répondit pas.

Antonia était tout à l'heure comme une furie ; elle

se calma subitement, et un sourire dédaigneux lui vint aux lèvres :

— C'est encore de l'argent qu'il vous faut, sans doute ? fit-elle. Aussi ai-je prévu le cas.

Et elle tira de son sein un portefeuille qu'elle mit sur la table.

Le portefeuille était gonflé, non point d'assignats, — les assignats étaient déjà sans valeur, — mais de banknotes anglaises.

— Prenez, dit-elle, mais obéissez-moi.

Et comme le citoyen X... baissait la tête, elle eut un éclat de rire.

— Allons donc ! fit-elle, entre gens comme nous, les scrupules et le faux point d'honneur sont des niaiseries. Prenez, et obéissez !

Le citoyen X... la regarda.

— Que faut-il faire ? demanda-t-il.

— Aller chez Robespierre.

— Bon !

— Et lui demander un ordre d'arrestation en blanc.

— Sans lui parler de Bibi ?

— Comme il vous plaira, pourvu que vous ayez l'ordre d'arrestation. Mais il faut l'avoir sur-le-champ.

— Je l'aurai avant une heure.

— Bien. Maintenant, où demeure Bibi ?

— Dans la rue du Petit-Carreau.

— Ah ! c'est juste, je l'avais oublié. Il y a une blanchisseuse dans la maison.

Antonia, qui s'était assise d'abord, se leva.

— Est-ce que vous n'allez pas m'attendre ici ? demanda le citoyen X...

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux savoir si Bibi est rentré chez lui.

Et Antonia partit.

Elle avait un fiacre à la porte et, dans ce fiacre, sa camérière, qui avait, placé devant elle, un petit coffre.

Ce coffre renfermait des habits, des onguents et des fioles de différentes dimensions.

Antonia remonta en voiture et dit au citoyen X..., qui l'avait accompagnée jusqu'à la porte :

— Quand vous aurez l'ordre d'arrestation, vous rentrerez chez vous et vous m'attendrez.

Puis elle monta en voiture.

— Baisse les stores, dit-elle à la camérière, et ne perdons pas de temps.

En même temps elle cria au cocher :

— Rue du Petit-Carreau !

Les voitures sur place alors n'avaient point atteint les proportions exiguës qu'elles ont aujourd'hui.

Elles ressemblaient à de véritables maisons roulantes, et on pouvait, au besoin, s'y tenir debout.

Antonia, aidée de sa camérière, procéda alors à une singulière métamorphose.

Elle quitta ses vêtements de femme coquette et s'affubla de haillons.

Puis elle passa dans ses cheveux un peigne enduit d'une substance huileuse, et ses cheveux noirs devinrent blancs par place.

Enfin, elle se fit des rides au front et sur les joues, et elle finit par avoir l'air d'une femme plus que septuagénaire.

Quand le fiacre arriva rue Montorgueil, elle dit à sa camérière :

— Tu vas m'attendre ici.

Puis elle mit pied à terre, s'appuya sur un bâton, et, à la grande surprise du cocher, elle monta péniblement la rue Montorgueil, dont, comme on le sait, la rue du Petit-Carreau n'est que le prolongement.

Deux hommes passaient près d'elle en ce moment.

Antonia regarda et son cœur battit.

Elle avait reconnu Bibi et Benoît.

Alors elle eut l'audace de leur tendre la main.

Bibi se retourna et lui donna un décime.

Puis il continua son chemin, disant à Benoît :

— Quand on a le cœur content, il est permis de faire l'aumône.

— Dieu vous la rendra, leur cria Antonia d'une voix glapissante.

Et elle continua son chemin, tendant la main aux passants, mais ne perdant de vue ni Bibi, ni Benoît, et se disant :

— Voilà qui commence bien.

L'homme de police et le bossu remontaient la rue, et Antonia les vit entrer chez la blanchisseuse.

Elle traversa la rue et alla s'établir en face sous le porche d'une porte.

De là, avec ses yeux perçants, elle ne perdit pas un détail de ce qui se passait chez la blanchisseuse.

La mère Bargevin était seule avec Zoé, lorsque Bibi et son compagnon entrèrent.

Antonia ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, à cause de l'éloignement, mais la joie peinte sur les visages de la blanchisseuse, de Bibi et de Benoît contrastait avec la figure sombre et fatale de Zoé, qui se tenait à l'écart dans un coin de la boutique.

Alors Antonia se souvint que Bibi, quelques jours auparavant, tandis qu'il remplissait encore en conscience son rôle d'agent de police, lui avait dit avoir trouvé un auxiliaire dans une petite apprentie de la maison.

Plus de doute, cette apprentie, c'était Zoé.

Les gens que possède l'esprit du mal se devinent.

Antonia regardait l'enfant et se disait :

— Je voulais un espion qui s'attachât jusqu'au soir aux pas de Bibi, en voilà un !

Et elle attendit sous son porche.

Bibi et Benoît ne restèrent pas longtemps dans la boutique.

L'homme de police avait sans doute quelques préparatifs de départ à faire dans son logis, car il sortit de la boutique et enfila l'allée humide et sombre de la maison.

Benoît le suivit.

Antonia attendit encore.

Peu après, la blanchisseuse prit un panier, fit sans doute quelques recommandations à la petite Zoé et sortit à son tour.

Elle paraissait aller aux halles, qui sont tous près de la rue du Petit-Carreau, au bout de la rue Montorgueil, comme font les pauvres gens qui trouvent trop élevés les prix de la fruitière.

Alors la fausse mendiante la suivit des yeux; mais quand la blanchisseuse fut loin, elle traversa la rue et vint se planter devant la boutique, la main tendue et disant :

— La charité, s'il vous plaît ?

Zoé n'était pas charitable ; d'abord elle n'avait rien; ensuite, les mauvaises natures s'apitoient peu sur la misère des autres.

Cependant, la petite fille éprouva une singulière fascination.

Elle se leva, passa dans l'arrière-boutique et en

rapporta un morceau de pain qu'elle tendit à Antonia.

— Tu es un petit ange, dit la fausse mendiante.

Et elle entra dans la boutique, attachant ses grands yeux sinistres sur les yeux méchants et astucieux de Zoé, la haineuse créature.

LXXI

Zoé éprouvait en ce moment la terreur voluptueuse de l'oiseau fasciné par un reptile.

Antonia comprit qu'elle lui appartenait tout entière et de prime-abord, comme le mal appartient au mal.

— Tu ne me connais pas ? dit elle.

— Non, balbutia Zoé.

— Mais je te connais, moi, dit Antonia. C'est toi qui as voulu faire guillotiner Aurore et Jeanne.

Zoé jeta un cri.

— Vous les connaissez ? dit-elle.

Et ses yeux s'enflammèrent d'une haine farouche.

— Je les connais et je les hais, comme toi.

A ces mots Zoé regarda cette femme avec avidité et sembla pour ainsi dire se suspendre à ses lèvres.

— Je les hais, poursuivit Antonia, et j'ai juré, moi aussi, de les faire guillotiner.

— Il est trop tard, dit Zoé.

Et il y eut dans ces mots comme un accent de désespoir féroce.

— Il n'est jamais trop tard, ma petite, dit Antonia, quand on sait mettre le temps à profit.

— Ah ! vous croyez ?

Et l'enfant regarda Antonia avec anxiété.

Antonia prit l'enfant sur ses genoux et lui mit, elle qui tout à l'heure demandait l'aumône, une pièce d'or dans la main.

— Si tu es bien gentille, dit-elle, si tu me réponds bien clairement, si tu me promets de faire tout ce que je te dirai, tu verras qu'il n'est pas trop tard.

— On les guillotinera ?

— Je l'espère bien, dit Antonia avec un sourire qui fit passer un frisson d'enthousiasme par tout le corps de la petite misérable.

Et Antonia reprit :

— Il y avait deux hommes ici tout à l'heure ?

— Oui.

— Tu les connais ?

— C'est le père Bibi, un homme qui m'a bien trompée, allez.

— Tu le hais, alors ?

— Oh ! oui, dit Zoé.

— Et si on le guillotinait, lui aussi, serais-tu contente ?

— Ah ! je crois bien, fit naïvement le petit monstre.

— Et l'autre ?

— C'est le bossu, l'ami des deux aristocrates.

— Et que disaient-ils à ta patronne ?

— Que la demoiselle Aurore n'était plus en prison.

— Et puis ?

— Qu'elle était avec sa sœur Jeanne, dans une maison au bord de la Seine, et que, ce soir, elles partaient avec eux.

— Avec Bibi et le bossu ?

— Oui, madame.

— Alors, elles viendront ici ?

— Non, mais la patronne veut leur dire adieu.

— Ah !

— Et il est convenu qu'elle ira avec le père Bibi et le bossu.

— En quel endroit ?

— Ils ne l'ont pas dit.

— Eh bien, dit Antonia, il faut que tu le saches, il le faut absolument.

— Je le saurai, dit Zoé avec la docilité d'un soldat obéissant à son chef.

— Écoute-moi bien encore, dit Antonia ; je voudrais que tu pusses me cacher ici.

Zoé hésita.

Il y eut sans doute en elle une lutte violente entre sa haine et la terreur que lui inspirait Simon Bargevin.

La veille, le bébardeur l'avait jetée à la porte, et certes s'il s'apercevait que Zoé le trahissait encore, il lui infligerait quelque correction terrible.

Mais la haine de Zoé l'emporta.

Elle leva la main et du doigt indiqua la soupente, dans laquelle la blanchisseuse n'entrait jamais pendant le jour.

— Là, dit-elle, vous verrez et vous entendrez tout, mais il ne faudra pas faire de bruit.

— Dans combien de temps penses-tu que ta patronne reviendra ?

— Pas avant une demi-heure, répondit Zoé.

— Eh bien ! attends-moi ; je vais revenir, et si, d'ici-là, Bibi et le bossu sortaient de la maison, tu les verrais, n'est-ce pas ?

— Je vais guetter sur la porte.

— Tu es un amour, dit la fausse mendiante.

Et elle embrassa Zoé et lui donna une nouvelle pièce d'or.

Puis elle sortit.

Antonia avait besoin de réfléchir un moment.

Elle descendit donc la rue du Petit-Carreau, s'appuyant sur son bâton, continuant à tendre la main, et tout en cheminant elle se disait :

— Ce n'est que ce soir qu'ils partent ; mais où est le rendez-vous ? D'où partiront-ils ? Comment le savoir ? En admettant que je me cache dans cette maison

et que je les suive, je n'aurai pas sous la main des agents de police en force suffisante pour les arrêter.

Et cet obstacle lui paraissait insurmontable, au moment où elle rejoignit le fiacre qu'elle avait laissé au coin de la rue Saint-Sauveur et dans lequel l'attendait sa camérière.

Elle y monta, tira de sa poche un carnet et écrivit au crayon le billet que voici :

« Mon ami,

» La Convention se passera de votre éloquence pour » aujourd'hui.

» Si vous avez l'ordre d'arrestation, ce dont je ne » doute pas, allez à la police requérir six hommes, » puis venez m'attendre avec eux dans une auberge » qui se trouve auprès des halles, en face de l'ex-église » Saint-Eustache, et qui a pour enseigne : *A la Poire* » *cuite.*

» Et si je vous fais attendre, ne vous impatientez » pas.

» ANTONIA. »

Ce billet écrit, Antonia le remit à sa camérière, en lui disant :

— Cours chez le citoyen X... S'il n'est pas rentré, attend-le.

Et elle sortit du fiacre une seconde fois et dit au cocher :

— Rue Saint-Honoré, d'où nous venons.

Puis elle remonta, toujours à pas lents, vers la rue du Petit-Carreau.

Zoé était toujours sur le seuil de la boutique.

— Ils ne sont pas sortis, dit-elle.

La fausse mendiante se glissa dans la boutique et dit :

— Alors tu crois que, là-haut, personne ne me verra?

— Non.

— Et que je pourrai voir et entendre?

— Tout, madame.

Zoé ouvrit la porte de l'arrière-boutique, et Antonia grimpa lestement dans la soupente.

— Maintenant, dit-elle encore, suppose que ta maîtresse soit revenue.

— Eh bien? fit Zoé.

— Et que je veuille sortir, par où passerai-je sans être vue?

— Vous descendrez sans faire de bruit et vous ouvrirez cette porte qui s'ouvre sur l'allée.

— Très-bien.

Et Antonia s'installa dans la soupente et se coucha sur le lit de Zoé.

Trois ou quatre minutes après, la blanchisseuse rentra. Elle déposa dans l'arrière-boutique son panier de provisions et dit à Zoé :

— Allume le fourneau.

Puis elle tira la porte et revint à sa table de repasseuse, où elle se remit à travailler.

La porte fermée, Zoé ne pouvait plus entendre ce qui se disait; mais Antonia l'entendait, grâce à un châssis vitré qui ouvrait de la soupente sur la boutique pour donner de l'air.

A peine la blanchisseuse s'était-elle remise au travail, que Bibi et Benoît descendirent.

Ils avaient chacun un petit paquet sous le bras.

Bibi regarda autour de lui.

— Où est la petite?

— De l'autre côté; elle allume le feu.

— Alors, elle ne peut nous entendre?

— Non.

— Ah! c'est que je m'en méfie maintenant, dit l'homme de police.

Puis, baissant encore la voix :

— Alors, vous voulez leur dire adieu aux demoiselles?

— Ah! ces chères enfants, dit la mère Simon, il me semble que je les aime comme mes filles.

— Je crois qu'il vaut mieux que nous ne partions pas ensemble, dit Bibi. Il faut toujours se méfier.

— Vous avez raison, dit la blanchisseuse.

— Benoît ira de son côté, moi du mien, poursuivit Bibi. Vous aussi.

— Mais où?

— Ce soir, à huit heures, barrière d'Italie.

— Elles y seront?

— Oui, et moi aussi, je vous verrai venir, sûrement.

— Je ne dirai rien à mon mari, dit la blanchisseuse. D'ailleurs, à huit heures il n'est pas encore rentré.

Antonia n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Elle descendit à pas de loup, mit la main sur l'épaule de Zoé et lui dit :

— Ouvre-moi.

Zoé ouvrit sans bruit la porte de l'allée.

— Sois tranquille, lui dit Antonia; maintenant nous les tenons.

— Toutes les deux?

— Toutes les deux.

— Et, dit la féroce enfant, elles seront guillotinées?

— Oui, je te le promets.

Et Antonia se sauva à toutes jambes, et ni Bibi ni les autres ne la virent sortir.

— Barrière d'Italie! murmurait-elle en s'en allant. C'est bien. On y sera!...

LXXII

La barrière d'Italie, alors comme aujourd'hui, était une des plus éloignées du centre et des plus désertes, à partir de huit heures du soir jusqu'à deux heures du matin, moment où les maraîchers commençaient à se rendre à la Halle.

La République, au nom de la liberté générale, avait supprimé presque toutes les libertés, surtout celle de circuler à son aise.

On ne sortait pas de Paris sans passe-port, on n'y entrait pas sans être rigoureusement examiné et souvent fouillé.

Les maraîchers étaient tous munis d'une carte signée par un ou plusieurs membres de la municipalité de leur commune.

Il n'y avait guère que les maraudeurs, les gens sans aveu qui braillaient la *Marseillaise*, à qui on laissait le droit de sortir et d'aller dévaster les champs et les jardins des environs.

Or, ce soir-là, un peu avant huit heures, un homme cheminait le long de cette rue interminable qu'on

appelle l'avenue de Fontainebleau et qui mène droit à la barrière d'Italie.

La nuit était venue depuis longtemps, le brouillard, assez épais, dégageait une petite pluie fine et serrée, et le pavé était gras.

Cet homme, qui avait un porte-manteau sous le bras, s'abritait prosaïquement sous un parapluie, avait la mine d'un bon bourgeois et portait de respectables lunettes sur son nez camard.

C'était le citoyen Bibi.

De temps en temps il se retournait pour voir si, au travers du brouillard, il n'apercevrait pas soit Benoît le bossu, soit la bonne mère Simon Bargevin.

Mais la rue était déserte; le Parisien n'aime pas la pluie.

Bibi tira sa montre et la consulta en se plaçant sous une des rares lanternes qui avaient de la peine à percer l'épaisseur du brouillard.

Sa montre marquait huit heures moins un quart.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Tout à coup, comme il continuait son chemin, une silhouette noire se dressa devant lui.

C'était celle d'un homme qui paraissait l'attendre de pied ferme.

Bibi arriva sur lui, croyant que c'était Benoît.

— Pardon, citoyen, peux-tu me dire l'heure qu'il est?

A cette voix, Bibi tressaillit. Il avait reconnu le personnage qui, le matin, l'avait abordé auprès de la tour Saint-Jacques.

— Huit heures moins un quart, répondit-il.

— Merci. C'est bien vous. Il fait si noir, dit le masque rouge, qu'on a toujours peur de se tromper.

— C'est moi, dit Bibi; est-ce que la voiture est déjà là ?

— Non, pas encore.

— Tant mieux, dit Bibi, car mon compagnon de route n'est pas arrivé. Et puis il y a une brave femme, la blanchisseuse qui a donné asile aux deux demoiselles, qui doit venir aussi pour leur dire adieu.

— Elle n'en verra qu'une.

— Hein? dit Bibi.

— Rassurez-vous, dit en souriant le masque rouge, lorsque nous nous mêlons d'un sauvetage, il s'accomplit sans obstacles.

— Ah! vous m'avez fait peur, dit Bibi.

— Écoutez, reprit le masque rouge, on ne saurait trop prendre de précautions pour sortir de Paris. Nous avons pensé qu'en dépit de votre passe-port, cinq personnes éveilleraient toujours quelque peu l'attention et qu'il valait mieux vous diviser.

Il suffit d'un municipal ivre pour tout compromettre.

— Qu'avez-vous donc décidé? demanda Bibi.

— Vous savez que nous avons utilisé Coclès, l'ancien aubergiste?

— Oui, c'est lui qui a apporté la lettre de Jeanne.

— Eh bien! Coclès a une carte de circulation comme maraîcher.

— Bon!

— Il est sorti de Paris, il y a une heure, dans sa petite charrette, emmenant mademoiselle Jeanne et le comte des Mazures.

— Ah! ils sont sortis?

— Oui : la jeune fille et son cousin étaient habillés en paysans, et tout s'est bien passé.

— Et Aurore?

— Elle est dans un fiacre, à deux pas d'ici, dans une ruelle.

— J'aime autant cela, dit Bibi; mais, en outre de mon passe-port, j'ai sur moi deux lignes signées de Robespierre qui m'ouvrent encore toutes les portes. Et où nous retrouverons-nous?

— A Choisy, qui est à une lieue de la barrière.

— Fort bien, dit Bibi.

Et ils continuèrent à marcher.

Bibi s'arrêta peu après et prêta l'oreille.

On entendait un pas précipité dans l'éloignement, et en même temps une voix qui fredonnait un air de chasse.

C'est Benoit, dit l'homme de police.

En effet, c'était le bossu qui accourait; mais il n'était pas seul; il avait rejoint la mère Simon Bargevin qui était partie la première.

— Ici Benoît! cria Bibi.

— Voilà, voilà! répondit le bossu.

Et Benoît pressa le pas, donnant le bras à la mère Simon pour la faire marcher plus vite.

— Je vais vous conduire jusqu'au fiacre, dit le masque rouge, et puis vous n'aurez plus besoin de moi.

Le fiacre, en effet, attendait dans une ruelle, et Aurore, pleine d'anxiété et prêtant l'oreille au moindre bruit, jeta un cri de joie quand elle reconnut Benoît et la blanchisseuse.

— Mademoiselle, lui dit Bibi, vous ne me connaissez pas; mais j'ai fait beaucoup de choses pour vous sauver.

— Je sais cela, dit-elle; c'est vous qui vous nommez Bibi.

— Oui.

Aurore lui tendit la main.

La bonne mère Simon pleurait en embrassant la jeune fille.

— Ah! disait-elle, j'aurais pourtant bien voulu voir ma chère demoiselle Jeanne!

— Mère Simon, répondit Aurore d'une voix émue, nous ne vivrons pas éternellement sous la tyrannie

qui nous opprime; de meilleurs jours viendront; ma sœur et moi nous rentrerons en France, et alors nous nous reverrons, ma bonne mère, et nous vous aimerons bien.

Le masque rouge mit fin à ces adieux :

— Huit heures, dit-il à Bibi; partez...

Bibi et Benoît montèrent dans le fiacre, tandis que la mère Simon s'éloignait en pleurant.

— A Choisy, dit alors le masque rouge, vous trouverez un cabaret, et à la porte de ce cabaret la tapissière de Coclès; Choisy n'a qu'une rue et qu'un cabaret, vous ne pouvez pas vous tromper. Au revoir!

Et il s'éloigna à son tour et disparut dans le brouillard.

Le fiacre se mit en mouvement et arriva à la barrière.

La barrière était fermée, et deux municipaux montaient la garde à la porte de l'ancien bâtiment d'octroi construit par les fermiers généraux quelque trente années auparavant.

— Ne descendez pas, dit Bibi à Aurore et à Benoît, c'est inutile. Je vais montrer mon passe-port.

— Qui vive? dit un des municipaux.

— Liberté! égalité! répondit Bibi.

— Qui vive? répéta le municipal.

— Un citoyen, sa nièce et leurs officieux qui ont un passe-port en règle.

— Descendez, dit le municipal.

Bibi descendit seul, toisa dédaigneusement le soldat citoyen, et lui dit :

— Je vais te montrer mon passe-port, et s'il ne te suffit pas, je vais te montrer autre chose.

— Voyons, dit le municipal avec flegme.

Bibi tendit son passe-port.

— On ne passe pas, dit le municipal en le lui rendant.

— Plaît-il? dit Bibi qui fronça le sourcil.

— Ordre de la Commune de ne laisser sortir personne cette nuit.

— Ah! par exemple!

Et bibi entra dans le poste, où une demi-douzaine de municipaux, les uns couchés sur un lit, les autres assis autour du poêle, fumaient leur pipe sous la surveillance d'un sergent.

— Tu vas bien voir si l'ordre me concerne, dit Bibi en regardant de travers le municipal. Où est le chef du poste?

— C'est moi, dit le sergent; que veux-tu, citoyen?

— Sortir de Paris; j'ai mon passe-port.

— Impossible!

— Alors, vois ceci.

Et Bibi mit sous les yeux du sergent les deux lignes de Robespierre.

— Me laisseras-tu passer, maintenant? dit-il.

— Pas davantage.

Et comme Bibi reculait stupéfait, deux hommes entrèrent dans le poste, et Bibi reconnut dans l'un d'eux le même agent de police subalterne qui, par son ordre, avait enlevé Aurore et joué le rôle du faux Dagobert.

Bibi crut que la Providence lui envoyait un auxiliaire.

— Ah! dit-il, tu arrives à propos.

— Vous croyez, patron?

Et cet homme eut un mauvais sourire.

— Sans doute, et tu vas dire à ces imbéciles...

— C'est moi qui leur ai donné la consigne, patron.

— Plaît-il?

— J'ai ordre de vous arrêter, vous et toutes les personnes de votre suite.

Bibi jeta un cri.

— Tu as un ordre? exclama-t-il.

— Oui.

— De qui donc?

— L'ordre m'a été remis par le citoyen X... Mais il est signé Robespierre, et il porte la date de midi.

Bibi jeta un nouveau cri.

— Ah! patron, lui dit son ancien inférieur, il ne fait pas bon se frotter à la citoyenne Antonia, et je ne donnerais pas trente sous de votre tête à l'heure qu'il est.

Bibi frissonnant aperçut alors, par la porte du poste demeurée ouverte, le fiacre entouré d'agents de police, qui s'emparaient une fois encore de la comtesse Aurore et de Benoît le bossu.

LXXIII

Benoît avait essayé de se défendre. Mais que peut un homme contre dix hommes, surtout quand il est pris à l'improviste.

Il fut arraché de la voiture, lié et réduit à l'impuissance.

Quant à Aurore, elle avait poussé quelques cris d'abord; mais bientôt sa froide dignité lui imposa silence.

— Allons! se dit-elle en soupirant, il paraît que je n'échapperai pas à l'échafaud.

Et, dès lors, elle n'opposa plus la moindre résistance.

Deux heures après, Bibi, Benoît et Aurore étaient enfermés dans une salle de l'ancienne maison d'octroi.

L'agent de police Nibelle, jadis sous les ordres de Bibi, n'avait pas reçu d'autres instructions.

On lui avait dit : « Arrêtez, à la barrière d'Italie, ce soir, à huit heures, le citoyen Bibi, agent de police, et les personnes qui seront avec lui, et consignez-les, en attendant de nouveaux ordres, au poste de la barrière. »

Mais on ne lui avait dit que cela.

Seulement, Nibelle était un homme intelligent, et, en voyant Aurore, il s'était fait un raisonnement qui avait pour lui la vraisemblance, sinon l'exacte vérité.

Huit jours auparavant, Bibi l'avait mis en campagne pour arrêter Aurore.

Maintenant, Bibi essayait de se sauver de Paris en emmenant cette même jeune fille que d'abord il avait voulu envoyer à la guillotine.

Qu'est-ce que cela prouvait, sinon que Bibi était un homme calme, sans passion, que l'intérêt guidait, et qui n'obéissait qu'à l'amour de l'argent?

Selon Nibelle, la citoyenne Antonia avait promis à Bibi une somme quelconque pour arrêter la jeune fille; mais la jeune fille, qui avait sans doute des protecteurs influents et riches, avait promis le double ou le triple, et Bibi, de bourreau qu'il était, s'était fait sauveteur.

C'était là, du moins, ce que pensait Nibelle, et cette opinion se traduisait encore ainsi :

— Assurément, on m'a recommandé d'arrêter Bibi;

mais on ne se soucie guère de lui. C'est la jeune fille qu'il faut livrer quand même.

Bibi était plongé dans une telle stupeur qu'il ne parlait plus, ne regardait plus personne et n'essayait même pas de protester par un geste quelconque.

On amena Aurore sous la porte, et comme les municipaux étaient presque tous de la lie du peuple, ils se mirent à l'injurier.

Mais Aurore s'était cuirassée de dédain aussi bien que de résignation.

Nibelle eut pitié d'elle, comme il avait pitié de son ancien patron.

Et, se tournant vers le chef du poste, il lui dit :

— J'ai ordre de rester ici jusqu'au jour, avec mes trois prisonniers ; seulement je ne veux pas que vos hommes nous manquent. Faites-moi ouvrir le *violon*.

Le violon existait alors comme aujourd'hui, et le mot remonte à Louis XIII.

Chaque bâtiment d'octroi ayant été converti en poste militaire, on y avait ménagé une petite salle dont la fenêtre était grillée, et dont la porte fermait solidement, pour y détenir les prisonniers qu'on n'avait pas le temps de diriger sur l'Abbaye ou la Conciergerie.

Nibelle se fit donc ouvrir le violon et y fit entrer ses prisonniers.

Benoît ne se lamentait plus. Aurore lui avait imposé silence.

La jeune fille, calme, hautaine, n'avait pas même regardé ses nouveaux geôliers.

Bibi, nous l'avons dit, était stupide.

Il y avait un poêle, un lit de camp et deux escabeaux dans la salle.

Nibelle, qui avait laissé ses hommes dans la prison pour renforcer au besoin les municipaux, mit du bois dans le poêle et approcha un des escabeaux qu'il offrit à Aurore en lui disant :

— Asseyez-vous et chauffez-vous, citoyenne.

Bibi, deux grosses larmes roulant le long de ses joues, demeurait debout comme un vieil arbre foudroyé.

Aurore s'assit.

Benoît se jeta sur le lit de camp.

Lui aussi, il paraissait résigné. Le paysan avait fini par se dire :

— Cette fois, au moins, on ne me renverra pas, on me guillotinera avec elle.

Et cette espérance sinistre consolait le brave garçon.

Souvent les grandes catastrophes amènent, chez ceux qui en sont les victimes, une torpeur morale qui est bientôt suivie d'un engourdissement physique.

Les vaincus dorment au soir de la bataille qu'ils ont perdue.

Au bout d'une heure, quelque effort qu'il fit pour demeurer éveillé, Benoît sentit ses yeux se fermer et il s'endormit profondément.

Aurore aussi s'endormit.

Elle s'endormit auprès du poêle, un sourire aux lèvres; ce sourire qu'ont les âmes résignées à mourir, et qui demandent à un sommeil momentané le calme nécessaire pour aborder le sommeil éternel.

Bibi seul ne dormait pas.

Sombre, farouche, le front baigné de sueur, il se disait :

— Je suis un homme perdu. J'ai mystifié Robespierre, et Robespierre ne pardonne pas!

Bibi avait peur de la guillotine, lui qui en avait été si souvent le pourvoyeur.

Il avait fini par s'asseoir au bord du lit de camp auprès de Benoît, et, sa tête dans ses mains, il rêvait au sort qui l'attendait, et son corps était agité par un tremblement convulsif.

Nibelle ne dormait pas non plus, et il regardait son ancien patron avec une sorte de compassion.

Tout à coup il s'approcha de lui, mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et lui dit tout bas :

— Écoute, patron.

— Que veux-tu? dit Bibi.

— Je pourrais peut-être te sauver.

— Tu nous sauverais?

Et l'œil de Bibi s'alluma, et l'homme cessa de trembler par tout son corps.

— Oh! pas les autres... toi seul.

— Ah!

— Tu penses bien que les loups ne se mangent pas entre eux.

— Mais comment me sauverais-tu? dit Bibi.

— Oh! tout naturellement. En t'ouvrant la porte.

— Mais, malheureux, tu te perdrais toi-même...

— Non!

— Comment cela?

Nibelle cligna de l'œil :

— Est-ce que ce n'est pas moi qui ai déjà arrêté la petite?

— Sans doute.

— Et par ton ordre?

— C'est vrai, soupira Bibi.

— Je l'arrête une seconde fois et toi par-dessus le marché; mais je suppose que toi qui es de la police, tu as joué une comédie.

— Plaît-il?

— La citoyenne Antonia me dit demain : « Qu'avez-vous fait de Bibi? »

Je lui réponds :

— Bibi? mais il s'en est allé tranquillement, et je l'ai laissé partir, puisque c'était convenu.

Et si elle trouve cela extraordinaire, je lui dirai encore :

— Je ne pouvais pas supposer que Bibi songeât sérieusement à sauver une aristocrate qu'il s'était donné tant de mal à arrêter une première fois, et j'ai pensé que c'était un coup monté pour faire coffrer la petite.

— Mais ton raisonnement est parfaitement juste! s'écria Bibi.

Et l'homme de police eut un moment d'égoïsme féroce. Il ne songea plus qu'à lui, et l'ardent désir de soustraire sa tête chauve au rasoir national le domina tout entier.

— Seulement, ajouta Nibelle, demain on me donnera l'ordre de réparer ma maladresse, et alors, si je t'arrête, je ne pourrai plus te lâcher.

— C'est vrai, dit Bibi.

— Par conséquent, tu feras bien de filer.

— Mais où, puisque les barrières sont fermées?

— Il n'y a que celle-ci.

— Ah!

— Et, sur le vu de ta carte, on t'ouvrira la barrière d'Enfer. Mais, à ta place...

— Eh bien! que ferais-tu?

— Tu as toute la nuit devant toi. A ta place donc, je traverserais tout Paris.

— Et puis?

— Et je m'en irais sortir par la barrière de La Vil-

lette, sur la route d'Allemagne. Est-ce que tu n'as pas un passe-port?

— Si fait. Et il est justement visé pour l'Allemagne.

— Alors, tout est bien.

— Mais tu m'as pris ma valise?

— Oui. Je te la rendrai.

— Vrai? fit Bibi.

— Elle est là, dans la cour; tu n'as qu'à la prendre. Seulement, pas de bruit. N'éveillons pas ces pauvres enfants.

Et Nibelle frappa doucement à la porte.

Cette porte avait un guichet; un des hommes de Nibelle s'approcha.

— Ouvre sans bruit, dit l'homme de police.

Bibi avait déjà sa valise sous le bras.

Benoît et Aurore dormaient toujours.

La porte ouverte, Nibelle sortit le premier et dit :

— Viens.

Mais Bibi se retourna. Un remords venait de s'emparer de lui.

Il contemplait Aurore endormie.

Nibelle colla ses lèvres à son oreille :

— Tu ne la sauveras pas en restant, dit-il, et tu te feras raccourcir toi-même.

Ces mots semblèrent décider Bibi, qui franchit à son tour la porte du violon, que Nibelle referma avec les mêmes précautions.

Les municipaux sommeillaient, mais le sergent était bien éveillé, et il regarda Nibelle avec étonnement :

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il.

Nibelle répondit :

— Les prisonniers dorment.

— Pas tous, dit le sergent en montrant Bibi.

Nibelle lui rit au nez :

— Est-ce que tu le prends pour un prisonnier? lui dit-il.

— Certainement! dit le sergent.

— Imbécile!

— Oui, imbécile, répéta Bibi en haussant les épaules, n'as-tu pas vu que j'avais un mot de Robespierre.

— Oui, mais j'ai vu aussi un ordre d'arrestation.

— Parbleu! c'était convenu pour arrêter la petite aristocrate, dit Nibelle.

— Ah! fit le sergent ébahi.

— D'ailleurs, ajouta Nibelle, en vertu de quel ordre as-tu agi, citoyen?

— En vertu de l'ordre que tu m'as donné.

— Bien. Alors tu n'as pas à te préoccuper. J'ai la responsabilité de ce qui se fait ici.

Et il prit Bibi par le bras et l'entraîna hors du poste, sans que le sergent osât s'y opposer.

Bibi, une fois au grand air, respira comme un

homme qui sort d'un long évanouissement et revient tout à coup à la vie.

— Maintenant, dit Nibelle, adieu, patron, et bonne chance !

Et il lui tendit la main.

Bibi s'éloigna de quelques pas.

Puis, comme Nibelle venait de rentrer dans le poste, il s'arrêta et se mit à contempler le bâtiment de l'octroi.

— Oh ! se dit-il alors, je suis un lâche ! Du moment où je ne pouvais plus la sauver, je devais partager son sort.

Et, pris d'un remords immense, il fut sur le point de revenir sur ses pas, de se représenter au sergent et de lui dire :

— Je suis bien prisonnier... Gardez-moi.

Mais le raisonnement de Nibelle lui bourdonnait encore aux oreilles.

— Tu ne peux plus la sauver, et tu te perds sans profit, avait dit son ancien lieutenant.

Bibi s'assit sur une borne et retomba dans une rêverie profonde.

Il passa alors dans son esprit comme un mirage qui lui représenta toute sa vie passée ; cette vie honteuse et criminelle, si longtemps abritée derrière un masque d'hypocrisie.

Il revit toutes les victimes, tous les malheureux qu'il

avait depuis vingt ans envoyés à la torture ou à l'échafaud, depuis cette belle boulangère qui l'aimait tendrement, et dont il avait payé l'amour par une infâme trahison.

Et Bibi s'aperçut alors que depuis deux jours il avait entrepris de sauver Aurore, moins encore par dévouement à la jeune fille que pour obéir au désir secret de racheter ses fautes passées par une belle action.

Et la première fois que cet homme voulait faire du bien, il échouait, lui qui avait toujours réussi dans le mal.

Tout à coup, un nom et un souvenir traversèrent son esprit affolé.

Un nom, Dagobert!

Un souvenir, les paroles du jeune chirurgien qui avait demandé quinze jours pour rendre la raison au malheureux capitaine.

Et Bibi en revint à son premier plan, à sa première espérance :

Dagobert pouvait sauver Aurore et demander sa grâce à la Convention.

Mais, pour cela, il fallait que le capitaine ne fût pas fou; il fallait qu'il fût guéri avant quinze jours.

Comment? par quel moyen?

Bibi ne le savait pas.

Mais le calme revenait peu à peu dans sa tête trou-

blée, son cœur battait moins vite, et l'homme de police sentait renaître son énergie.

Il se leva et se remit en route.

Seulement, il ne prit point le chemin de la barrière de La Villette, et il entra, au contraire, dans le cœur de Paris.

Et, tout en marchant, il se disait :

— Les masques rouges eussent sauvé Aurore ; c'est moi qui l'ai perdue. Qui sait s'ils ne reviendront pas à la charge? Ces hommes, auxquels je ne voulais pas croire, sont peut-être plus puissants que Robespierre et tous les membres du Comité de salut public.

A mesure qu'il approchait de la rue Saint-Honoré, car il allait à l'hôtel de Champagne et Picardie, Bibi sentait l'espérance renaître dans son cœur.

D'abord il avait toute la nuit devant lui.

Enfin, c'était, le lendemain, jour de décadi, et la guillotine se reposait.

Enfin, il faudrait toujours, avant d'exécuter Aurore, en revenir aux formalités nécessitées par la singulière déclaration de Polyte et vérifier si elle était réellement enceinte.

Tout cela devait faire gagner au moins trois jours, et Bibi se disait :

— Rien n'est encore perdu, puisque je suis libre.

Dix heures sonnaient quand il arriva à l'hôtel de Champagne.

On l'avait déjà vu venir demander le capitaine Dagobert, et l'officieux ne fit aucune difficulté pour l'introduire dans la chambre où le pauvre capitaine était couché.

La folie momentanée dont il était atteint était ce qu'on appelle une folie douce.

Il souriait, divaguait, ne résistait ni à sa garde-malade, ni au jeune médecin militaire qui n'avait plus quitté son chevet, et semblait avoir perdu la mémoire du passé.

Il regarda Bibi et ne le reconnut pas.

— Bonjour, général, dit-il.

Le médecin se prit à sourire :

— Il voit des généraux partout, dit-il.

— Citoyen, dit Bibi, je voudrais vous parler en particulier.

— Venez, dit le médecin en poussant la porte de la deuxième pièce du logement de Dagobert.

Quand ils furent seuls, Bibi reprit :

— L'autre jour, en vous quittant, j'étais si ému, si bouleversé, que je ne vous ai rien dit; mais il faut que vous sachiez tout.

— Parlez, dit le jeune homme étonné.

— Le capitaine Dagobert, au moment où cette folie étrange s'est emparée de lui, allait être présenté à la Convention, qui devait le féliciter publiquement sur sa belle conduite.

— Je sais cela, citoyen. Mais ce qui est différé n'est pas perdu; ce n'est que partie remise. Le ministre Carnot a fait prendre de ses nouvelles et j'ai répondu de la guérison du capitaine.

— Oui, vous savez cela, dit Bibi; mais ce que vous ne savez pas, c'est que le capitaine devait demander à la Convention la grâce de sa fiancée.

Le docteur tressaillit.

— Sa fiancée est condamnée à mort et elle sera guillotinée sous trois jours. Pouvez-vous le guérir d'ici là?

— Hélas! non.

Et Bibi comprit, au geste de désespoir du jeune chirurgien militaire, qu'il parlait avec une conviction absolue.

Cependant, après un moment de silence, le jeune homme releva la tête.

— Il y a de par le mende, dit-il, un homme plus habile que moi, et dont j'ai été le disciple.

— Et... cet homme?

— Cet homme est un Allemand... le docteur Kastner. Mais où le trouver? Il est tantôt ici... tantôt là... Aujourd'hui en France... demain en Allemagne...

— Et si on le trouvait, pensez-vous qu'il guérirait instantanément le capitaine?

— Peut-être... au risque de le tuer...

— Ah!

— Écoutez-moi, poursuivit le jeune homme, il y a deux ans, le docteur Kastner était à la tête d'un hôpital à Coblentz. Un soldat était devenu fou subitement. Le docteur le soumit à un traitement électrique, et le guérit. Ce fut l'affaire d'une heure.

Seulement, quand le soldat fut revenu à la raison, le docteur, que j'avais assisté en qualité d'élève, me dit :

— J'aurais pu le tuer !

— Eh bien ! monsieur, dit Bibi, il faut essayer le système du docteur, dussiez-vous tuer Dagobert, car il se tuera certainement le jour où, revenu à la raison, il apprendra la mort de sa fiancée.

Comme Bibi parlait ainsi, on frappa à la porte.

Le médecin courut ouvrir, et Bibi recula stupéfait en voyant apparaître Polyte la tête enveloppée de bandelettes sanglantes.

LXXIV

D'où venait Polyte ? comment se trouvait-il en cet état ?

Il nous faut, pour le savoir, nous reporter au moment où la citoyenne Antonia donnait l'ordre de le jeter dans le puits.

En dépit de l'ordre de choses nouveau et des maximes de fraternité proclamées par la République, Antonia exerçait sur ses gens une autorité despotique.

On savait son pouvoir, et aucun de ses domestiques n'eût osé discuter un de ses ordres.

La camérière fit monter le cocher et le jardinier, et, leur montrant Polyte endormi, Antonia leur dit :

— Jetez-moi ça dans le puits. Y a-t-il de l'eau?

— Oui, citoyenne.

— Assez pour qu'il se noie?

— Dix fois plus qu'il n'en faut.

— Il va passer de vie à trépas sans s'en douter, murmura Antonia.

Et, de sa fenêtre, avant de partir, elle vit le jardinier et le cocher emporter Polyte, l'un le soutenant sous les bras, l'autre le portant par les jambes, et se diriger vers le puits. C'était plutôt un puisard, car il était large et peu profond ; il avait pour destination unique de recevoir et de conserver les eaux de la pluie, grâce à un enduit de ciment, afin qu'on pût. avec son contenu, arroser le jardin, la plaine de Palaiseau, comme celle de Sceaux et de Fontenay, étant dépourvue du moindre ruisseau.

Antonia n'était même montée dans sa voiture qu'après avoir vu Polyte passer par-dessus la margelle du puits.

Et elle était partie en se disant :

— En voilà un qui ne me gênera plus.

Antonia se trompait. Polyte avait la vie dure, comme on va voir.

Dans la chute que fait un corps, la tête entraîne toujours le reste et arrive la première.

Polyte alla donc heurter du crâne le fond cimenté du bassin.

Le choc fut si violent, qu'il s'ouvrit le front en deux endroits.

Mais à quelque chose malheur est bon, et la douleur fut si vive qu'elle triompha de la léthargie dans laquelle Polyte était plongé.

Il revint à lui, saisi à la fois par le froid de l'eau, et lanciné par la souffrance subite qui résultait de sa chute.

L'instinct de la vie l'emporta sur l'épouvantable douleur qu'il éprouvait, et il se mit à se débattre courageusement dans l'eau, n'étant pas bien sûr encore qu'il n'était pas livré à quelque rêve horrible.

Le jardinier et le cocher s'étaient trompés en donnant à Antonia comme considérable le volume d'eau renfermé dans le puisard.

S'étant mis sur ses pieds, Polyte se trouva avoir la tête hors de l'eau.

Le sang inondait son visage et lui obscurcissait la vue. Cependant, en levant la tête, il voyait le ciel audessus de lui.

Un autre se fût mis à hurler et à demander secours. Polyte ne poussa pas un cri.

Le véritable enfant de Paris a, chose étrange, un peu de l'instinct sauvage et prudent de l'homme primitif.

On retrouve, en cherchant bien, dans le faubourg du Temple et dans le quartier Mouffetard, certaines qualités du *Peau-Rouge* et de l'*Ioway*.

Polyte ne chercha pas à s'expliquer comment et pourquoi il était dans le puits.

Il y était, cela était suffisant pour que cette réflexion se présentât à son esprit :

— On m'a jeté là-dedans pour m'y noyer ; si j'appelle, au lieu de venir à mon aide, on m'achèvera.

Comme il avait la tête hors de l'eau, il pouvait marcher. Le puisard avait une dizaine de pieds de diamètre, et une de ses parois offrait une anfractuosité à fleur d'eau.

Cette anfractuosité n'était pas autre chose que l'ouverture d'un égout communiquant avec les fossés qui entouraient le petit parc, et qui, après les grandes pluies d'automne, déversaient ainsi leur trop plein dans le puisard.

Polyte souffrait horriblement et le sang continuait à l'inonder.

On eût pu croire, — et il le crut peut-être, — qu'il avait la tête fendue.

Mais l'instinct de la conservation le dominait, et il se dirigea vers ce trou béant qu'il apercevait.

L'égout était à sec.

Polyte s'y blottit et, cessant d'être en contact avec l'eau glacée, il éprouva un soulagement qui lui permit de rassembler un peu ses idées et de se rendre à peu près compte de sa situation ; car d'abord il n'avait compris qu'une chose, c'est qu'il était en danger de mort.

Le souvenir lui revint.

Il se rappela que la citoyenne Antonia s'était endormie pendant qu'il achevait, lui Polyte, les restes de son déjeuner.

Il se souvint encore qu'avant qu'il eût la fatale pensée de boire et de manger, il avait entendu la citoyenne Antonia parler longuement en langue allemande à sa camérière.

Et avec son intelligence de Parisien, Polyte avait deviné ce qui s'était passé.

On lui avait fait prendre un narcotique et, une fois endormi, on avait cru se débarrasser de lui en le jetant dans le puisard.

Et soudain Polyte se dit :

J'ai été joué ; j'ai manqué à mon devoir de gardien. La citoyenne Antonia, délivrée de moi, a sans doute couru à Paris. Tout était sauvé ce matin, tout est perdu peut-être maintenant.

Et l'angoisse de Polyte était si grande qu'elle dominait ses souffrances.

Un bruit de voix parvint jusqu'à son oreille.

Polyte devina que ceux qui l'avaient jeté dans le puits venaient voir s'il était noyé.

Blotti qu'il était dans l'égout, il ne pouvait être aperçu.

Il entendit une voix qu'il reconnut pour celle du jardinier, et qui disait :

— Voilà qui est drôle, personne !

Une autre voix répondit :

— Tu ne vois donc pas que l'eau est trouble ?

— Oui, je le vois.

— Et qu'elle est couverte de sang ?

— Oui, il s'est fendu le crâne en tombant ; mais il ne flotte pas sur l'eau.

— Il est au fond, pardine !

— Je me suis pourtant laissé dire que les noyés...

— Les noyés reparaissent quand ils sont gonflés, mais jusqu'à ce moment, ils restent sous l'eau.

Et Polyte n'entendit plus rien.

Les deux domestiques causaient toujours.

— Il faut pourtant que je sorte d'ici, se disait-il.

Alors, il se mit à ramper dans l'égout, et à mesure qu'il avançait et s'éloignait du puisard, il sentait comme un vent humide lui fouetter le visage.

Puis, enfin, il vit un point lumineux. C'était l'autre

bout de l'égout s'ouvrant sans doute en plein air.

Polyte avançait de plus en plus difficilement, car l'égout, rempli de vase, allait se rétrécissant.

Cependant, il arriva ainsi jusqu'au fossé. Mais là, ô déception ! il trouva une grille.

La grille était scellée dans une ouverture en pierre et solidement cimentée.

Polyte n'avait plus son couteau, qui était resté dans la chambre d'Antonia, et il eût usé ses ongles sur la pierre et le fer sans entamer ni l'un ni l'autre. Il reprit donc le chemin qu'il avait suivi et revint au bord du puisard.

Mais là toute évasion paraissait impossible, au moins en plein jour. Il aurait fallu escalader le mur circulaire, ce qui était presque impossible, sans compter qu'en parvenant à la margelle, Polyte, qui était sans armes et dans un état de faiblesse extrême, eût été assommé par les gens d'Antonia.

L'instinct de la conservation l'avait dominé tout à l'heure assez fort pour l'empêcher de se noyer.

Maintenant le souvenir d'Aurore, dont la vie était peut-être remise en péril, lui donna du courage et le rendit ingénieux. Il commença par se faire un emplâtre avec la boue de l'égout, et arrêta ainsi le sang qui coulait de son front ; puis il remarqua, avec ce demi-jour répandu dans le puisard, que les pierres qui formaient la voûte de l'égout avaient été dépouillées

du ciment qui les tenait l'une à l'autre, par le contact presque perpétuel de l'eau. Alors il se mit à en secouer une, peu à peu l'ébranla, et finit par l'arracher à son alvéole.

Cette pierre était grosse, de forme oblongue, semblable à ces énormes silex qu'on trouve au fond des rivières et qui ont la dureté du fer.

— Je cherchais un outil, pensa Polyte, en voilà un.

Et il se mit à pousser la pierre devant lui et retourna en rampant vers la grille qui séparait l'égout du fossé.

Alors commença pour lui un travail que son extrême faiblesse rendait presque surhumain.

Pendant deux heures, Polyte battit en brèche cette grille encastrée dans la pierre.

La grille résistait, mais la pierre de taille, qui était molle, se détachait par lambeaux, et enfin un des coins de la grille se trouva descellé.

Polyte, épuisé, suspendit son travail pour reprendre un peu de force.

Puis il se remit à l'œuvre.

Au bout d'une heure, la grille se détacha.

Polyte était libre.

Quand il fut dans le fossé, il se dressa avec précaution et regarda autour de lui.

La maison d'Antonia s'élevait à une certaine distance.

Le fossé était garni d'une haie du côté du jardin, et

au bout du fossé on apercevait un sentier qui se perdait dans les champs.

Polyte reconnut ce sentier.

C'était celui qu'il avait suivi la veille avec Bibi et Benoît le bossu.

Et Polyte suivit le fossé, gagna le sentier et se sauva à toutes jambes.

Le soleil déclinait à l'horizon, la campagne était déserte, et il faisait froid.

Cependant, si épuisé qu'il fût, Polyte courait toujours.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut trouvé la grande route d'Antony à Paris, celle-là même au bord de laquelle s'élevait le cabaret de Coclès, aujourd'hui abandonné par ses propriétaires.

La maisonnette se dressait à deux cents pas devant lui, et Polyte se disait :

— Quoique Coclès m'ait joué un mauvais tour, je n'ai plus rien à craindre de lui, maintenant que je suis dévoué à mademoiselle Aurore. Il me mettra dans sa tapissière, et il me conduira à Paris.

Polyte se trompait doublement.

D'abord Coclès et sa femme avaient abandonné cette maison.

Ensuite Polyte avait trop présumé de ses forces.

Il fit quelques pas encore, puis ses jambes fléchirent, un bourdonnement se fit à ses oreilles, les pulsations

de son cœur s'arrêtèrent et il tomba sans connaissance auprès d'un tas de pierres.

Combien d'heures dura son évanouissement ?

Polyte ne le sut pas au juste.

Mais quand il revint à lui, la nuit avait succédé au jour, et il vit une lanterne à deux pas de distance qu'il reconnut pour être celle d'une voiture.

Deux hommes étaient penchés sur lui, tandis que la voiture était arrêtée en travers du chemin.

Ces deux hommes qui lui donnaient des soins parlaient une langue que Polyte reconnut pour être le baragouin hérissé de consonnes dont se servait Antonia avec sa camérière.

L'un paraissait le maître, l'autre le valet.

Ce dernier, assis sur le tas de pierres, tenait ouverte sur ses genoux une de ces boîtes de chirurgien qui renferment des instruments et tous les objets nécessaires à un premier pansement.

Polyte s'aperçut alors que l'autre venait de laver sa plaie et d'appliquer dessus un premier appareil.

Et comme il soupirait et regardait avec étonnemen ses bienfaiteurs inconnus, celui qui venait de le panser lui dit en français, mais avec un fort accent allemand :

— Souffres-tu beaucoup, mon ami?

— Non, monsieur, répondit Polyte.

— Nous avons failli t'écraser en passant, continua cet homme.

Et il conta à Polyte qu'ils l'avaient trouvé étendu en travers de la route.

— Où vas-tu ? dit-il ensuite.

— J'allais à Paris quand les forces m'ont manqué.

— Comment t'es-tu blessé ?

— Je suis tombé dans une ornière pleine d'eau.

L'Allemand n'en demanda pas davantage.

— Puisque tu vas à Paris, dit-il, monte dans ma voiture.

Polyte souffrait toujours, mais les forces lui revenaient en même temps que le souvenir d'Aurore.

L'homme qui venait de le panser était un vieillard encore vert.

Il avait le front jeune sous ses cheveux blancs, et son regard brillait d'une énergique bonté.

Il aida son domestique à mettre le jeune homme dans la voiture et y monta auprès de lui.

Puis le domestique prit les rênes et la voiture repartit. Le baume appliqué sur sa blessure endormait la douleur.

Polyte redevint maître de lui ; et il arrangeait dans sa tête un petit roman à raconter à son sauveur pour le cas où celui-ci l'interrogerait.

Mais le médecin allemand ne le questionna point et ne parut même pas s'occuper de lui.

Une heure après, la voiture entrait dans Paris par la barrière d'Enfer.

On demanda son nom à l'Allemand.

Il se borna à montrer une carte sur laquelle étaient écrits ces mots :

Chirurgien en chef de l'armée du Rhin.

Les municipaux ne firent aucune attention à Polyte, et la voiture passa. Arrivé au bas de la rue d'Enfer, le médecin allemand dit à Polyte :

— Sais-tu seulement où aller loger ?

— Oui, citoyen.

Il lui mit une pièce d'or dans la main et ajouta :

— Tu viendras me voir demain matin, je te penserai, et dans trois jours tu seras guéri. Voici ma carte. Sur ces mots, il ouvrit la portière :

— A demain, répéta-t-il.

Polyte descendit et se trouva sur le pavé de Paris, tandis que la voiture s'éloignait et se perdait dans le dédale de ruelles qui avoisinaient la place Maubert.

— J'ai tout de même une fière chance ! se dit le gamin. Seulement, où trouver Bibi ?

En outre de la pièce d'or que venait de lui donner le médecin, Polyte avait quelque argent sur lui. Il prit une voiture et se fit conduire rue du Petit-Carreau.

La boutique de la blanchisseuse était fermée.

Pourquoi ?

Le débardeur Simon Bargevin était au cabaret et la mère Simon était couchée.

La brave femme s'était mise au lit, après avoir remercié Dieu d'avoir sauvé les deux jeunes filles.

Polyte monta chez Bibi. Mais il eut beau frapper à la porte, on ne lui répondit pas. Alors il redescendit et songea à l'hôtel de Champagne et Picardie.

Comme le capitaine Dagobert s'y trouvait, il n'y avait rien d'impossible à ce que Bibi y eût aussi donné de ses nouvelles.

Polyte, on le sait, ne s'était pas trompé.

Après le premier mouvement de stupeur, Bibi se mit à l'accabler de questions, auxquelles Polyte répondit fort nettement.

Il conta ses aventures, sa sortie du puisard et son merveilleux sauvetage sur la route.

Au mot de médecin allemand, Bibi tressaillit.

— C'était un Allemand? dit-il.

— Oui.

— Et un médecin?

— Pardine!

Bibi regarda le jeune docteur qui se trouvait auprès du capitaine Dagobert.

— Si c'était celui que nous cherchons? s'écria Bibi.

— Comment est-il? demanda le docteur.

— Il a les cheveux blancs, dit Polyte.

— Son nom?

— Ma foi! il ne me l'a pas dit. Mais il m'a donné sa carte pour que j'aille me faire panser demain; la voilà.

Bibi s'empara de la carte et lut :

Fritz Kastner, médecin en chef des armées.

Et Bibi jeta un cri de joie.

— C'est lui, dit le jeune docteur. Le capitaine Dagobert est sauvé !

— Et Aurore aussi, murmura Bibi.

Au bas de la note, il y avait une adresse :

Rue Serpente, 17.

Polyte regardait tour à tour le jeune docteur et Bibi et ne comprenait rien à cette joie subite.

LXXV

La victoire arrive souvent à l'heure même où l'on se résignait presque à la défaite.

Deux heures auparavant, Bibi avait cru tout perdu. Maintenant tout paraissait sauvé.

Dagobert était fou, mais le docteur allemand, si l'on en croyait le jeune chirurgien, pouvait le guérir en quelques heures.

Alors Aurore voyait pour la seconde fois s'ouvrir les portes de sa prison et elle en sortait triomphante au bras du capitaine.

Il y eut un moment de folle joie entre Bibi et Polyte, joie relativement partagée par le jeune chirurgien, âme généreuse, que le bonheur des autres rendait heureux. Ils étaient revenus dans la pièce où Dagobert était couché.

Le pauvre fou les regardait avec étonnement et balbutiait des mots incohérents.

Bibi, pendant ce temps, interrogeait le médecin et lui disait :

— Puisque nous savons où est le docteur Fritz Kastner, pourquoi n'irai-je pas le chercher tout de suite ?

— Oh ! dit le jeune homme, vous ne le connaissez pas. Il ne se dérangera pas avant demain matin, et encore faudra-t-il que je l'aille trouver. C'est un homme de bien et un homme habile ; mais il est excessivement original et il reçoit très-mal ceux qui le viennent troubler dans son sommeil.

Et Bibi faisait ce calcul :

— Nous allons perdre environ douze heures, mais nous sommes assez riches de temps pour cela, si toutefois la guérison est aussi prompte qu'on le dit.

Tandis qu'il comptait les heures et les jours que la jeune fille avait encore devant elle, quoi qu'il pût arriver, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte. Bibi et le jeune chirurgien se regardèrent avant d'ouvrir.

— Avez-vous donné rendez-vous ici à quelqu'un ? demanda ce dernier.

— A personne.

— Ni moi.

On frappa une seconde fois.

— Ouvrez, dit Bibi.

La porte ouverte, le chirurgien et Polyte jetèrent un double cri.

Il y avait un homme sur le seuil, et cet homme n'était autre que l'Allemand, le docteur Fritz Kastner.

Il était enveloppé dans une pelisse fourrée qui dissimulait en partie son uniforme de chirurgien militaire.

— Ah ! c'est vous qui êtes ici ? dit-il en reconnaissant son ancien élève.

— Oui, maître, répondit le jeune homme de plus en plus étonné.

— C'est là le malade?

Et le vieillard s'approcha du lit de Dagobert, demandant :

— Qu'a-t-il?

— Un instant de folie instantanée.

— Comment cela lui est-il venu ?

Le chirurgien avait conservé le verre dans lequel il y avait encore quelques gouttes du breuvage que la citoyenne Antonia avait administré à Dagobert.

Il alla prendre le verre et le tendit au docteur.

Celui-ci le prit, s'empara d'une bougie, examina attentivement le liquide, qui ressemblait à de l'eau trouble, puis trempa son doit dedans et le porta à sa langue.

Alors il se prit à sourire :

— Ce n'est pas grave, dit-il.

— Vous le guérirez? s'écria Bibi.

— Certainement, je le guérirai.

— Et rapidement.

— Oui.

Le médecin prononça quelques mots en allemand, et son ancien élève descendit, sans doute pour prendre dans la voiture la boîte qui avait servi au pansement de Polyte. Jusqu'alors le docteur Fritz Kastner n'avait vu personne que le malade.

Mais il regarda Bibi et Polyte, et reconnut celui-ci.

— Comment! dit-il, te voilà ici, toi?

— Oui monsieur, et si vous n'étiez pas venu, j'allais vous chercher.

— Pourquoi faire?

— Pour guérir le capitaine.

— Tu t'intéresses donc à lui?

— Oui, monsieur.

Polyte n'eut pas le temps de donner une explication que, du reste, le médecin ne lui demandait pas, car le jeune chirurgien revint avec sa boîte.

Bibi se disait pendant ce temps-là :

— Ces choses-là n'arrivent pas dans la vie réelle, et je ne suis pas bien sûr d'être réveillé. On a besoin d'un médecin, on est prêt à fouiller le monde entier pour le trouver, et avant qu'on se soit mis en campagne, il vous tombe des nues.

L'Allemand ouvrit la boîte et regarda Bibi :

— Citoyen, lui dit-il, vous paraissez également vous intéresser au malade.

— Oh ! certes oui, monsieur, dit Bibi.

— Êtes-vous son parent?

— Non, mais c'est tout comme.

— Je vous fais cette question, parce que mon devoir m'oblige à vous dire que le remède que je vais employer n'est pas sans danger.

Bibi fit signe qu'il fallait passer outre.

— On peut guérir le malade sans péril aucun, en exerçant un traitement que le docteur connait...

Et l'Allemand désignait du regard son ancien élève.

— Mais, poursuivit-il, ce traitement durera plusieurs jours.

— Et nous n'avons pas le temps d'attendre, dit Bibi.

Le médecin le regarda :

— Alors, dit-il, je vois que vous êtes dans la confidence.

— Hein? fit Bibi.

— Je reviens d'un long voyage, poursuivit l'Allemand. En arrivant chez moi, j'ai trouvé deux hommes

que je ne connais pas. Ils m'ont remis trois rouleaux d'or et m'ont dit : « Allez sur-le-champ rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Champagne, demandez à voir le capitaine Dagobert. Il est fou et il faut lui rendre la raison, non pas dans huit jours, mais dans vingt-quatre heures. »

— Ah! ils vous ont dit cela? fit Bibi.

— Je leur ai dit que j'avais employé plusieurs fois un système qui m'avait réussi, mais qu'il n'était pas dit que je réussirais sûrement.

— Essayez! m'ont-ils dit encore.

— Et si je le tue?

— Il mourra sûrement dans huit jours, m'ont-ils répondu. Et ils sont partis.

— Sans vous dire autre chose?

— Absolument rien.

— Eh bien! monsieur, dit Bibi, ce qu'ils vous ont dit, je vous le répète.

— Vous voulez que j'essaye?

— Il le faut.

— C'est bien, dit l'Allemand.

Et il se tourna vers son ancien élève et lui parla de nouveau en allemand.

Puis il choisit, parmi les différents flacons que contenait sa pharmacie portative, une fiole qui contenait une liqueur à peu près semblable à celle employée le matin même par Antonia.

Dagobert, après avoir regardé l'Allemand avec curiosité, était retombé dans son indifférence somnolente.

Sur un signe du maître, le jeune chirurgien apporta une cuillère à bouche, et le premier y versa quelques gouttes du contenu de la fiole.

Le caractère dominant de la folie de Dagobert était une grande docilité.

L'Allemand lui approcha la cuillère des lèvres.

— Buvez, dit-il.

Dagobert ouvrit la bouche et la tisane mystérieuse y disparut.

Soudain le malade poussa un cri terrible, se dressa sur son lit, comme s'il eût été mis en mouvement par un ressort invisible, promena un œil hagard autour de lui, ramena ses deux mains crispées sur sa poitrine, qui paraissait être en feu, et retomba lourdement sur son lit, où il garda aussitôt l'immobilité de la mort.

Bibi et Polyte étaient pâles et avaient le front baigné de sueur. L'Allemand et le jeune chirurgien se regardaient sans mot dire.

Évidemment il se passait, en ce moment, quelque chose de solennel et de terrible : la vie d'un homme était l'enjeu.

Dagobert n'était plus qu'un cadavre, en apparence du moins. Était-il mort ou en léthargie?

C'était là ce que nul n'aurait pu dire.

L'Allemand se mit à genoux auprès du lit, et appuya son oreille sur la poitrine mise à nu.

— Le cœur ne bat plus, dit-il.

— Alors, s'écria Bibi, qui eut un moment de désespoir, il est mort?

— Non, répondit l'Allemand, ou du moins nous n'en aurons la preuve que dans une heure.

Et il s'assit avec le calme impitoyable de l'homme de science qui voit chaque jour la mort face à face.

Bibi et Polyte n'avaient pas une goutte de sang dans les veines. Une heure s'écoula, heure d'angoisse et de mortelle anxiété.

L'Allemand prit alors sa lancette et saigna Dagobert au bras.

A peine la veine eut-elle été piquée qu'un sang rose et vif jaillit.

Le visage impassible du docteur parut s'animer.

Et tandis que le jeune chirurgien recueillait le sang dans une aiguière, le maître appuya de nouveau son oreille sur la poitrine de Dagobert.

— J'entends les battements du cœur, dit-il.

— Et il est sauvé? demanda Bibi.

— Il est guéri.

En effet, peu après, Dagobert ouvrit les yeux :

— Où suis-je donc? murmura-t-il.

Puis il reconnut Bibi :

— Ah! c'est vous, fit-il.

— C'est moi, capitaine, répondit Bibi en s'approchant.

Soudain un nom jaillit des lèvres de Dagobert :

— Aurore!

— Vivante, dit Bibi.

— Et libre?

— Elle le sera demain, car on vous accordera sa grâce.

— O mon Dieu! dit Dagobert qui retomba épuisé sur son lit.

Le docteur allemand dit alors :

— Il faut le laisser dormir. Demain matin, il pourra se lever. Sortez, sortez tous!...

Et il s'installa au chevet du capitaine.

Bibi entraîna Polyte au dehors.

— Allons-nous-en, dit-il, nous reviendrons après-demain.

— Mais que s'est-il donc passé? demanda alors Polyte. Elle était libre ce matin...

— Et maintenant elle est en prison, soupira Bibi. Antonia est plus forte que nous...

Et comme ils s'en allaient par les rues, plutôt pour tuer le temps qu'avec un but déterminé, car bien que Dagobert fût revenu à la vie, bien qu'il eût prononcé le nom d'Aurore, ils n'osaient croire encore au salut de la jeune fille d'une manière absolue, — comme ils s'en allaient, disons-nous, un homme qui les avait,

pendant un moment, suivis à distance, les aborda tout à coup et frappa sur l'épaule de Bibi. Bibi se retourna.

Le masque rouge, l'homme de la tour Saint-Jacques, celui-là même qui lui avait dit adieu à la barrière d'Italie, se montrait devant lui.

— Vous! fit Bibi, en reculant d'un pas.

— Cela vous étonne?

— Vous deviez me croire parti?

— Je sais que vous avez été arrêté, et Aurore aussi.

— Comment l'avez-vous su?

— J'avais mission de ne quitter les environs de la barrière que lorsque le fiacre dans lequel vous étiez monté aurait franchi les portes, ce qui fait que j'ai assisté à votre arrestation.

— Et vous savez comment je suis sorti?

— Oui.

— Et ce que j'ai fait?

Le masque rouge se prit à sourire :

— Il est écrit dans votre destinée, mon cher monsieur Bibi, dit-il, que vous arriverez toujours trop tard.

— Plaît-il?

— C'est nous qui avons envoyé le docteur allemand.

— Ah!

— Et c'est nous qui sauverons mademoiselle Aurore des Mazures.

Bibi eut un accès d'humeur.

— Oui, dit-il, vous la sauverez parce que le capitaine demandera sa grâce.

— Et s'il ne l'obtient pas, nous la sauverons tout de même.

— Vrai?

Et cette fois Bibi oublia son orgueil froissé, et eut un véritable accès de joie.

— Cher monsieur Bibi, répliqua le masque rouge toujours railleur, persuadez-vous bien de ceci, c'est que, jusqu'à présent, la guillotine ne nous a point battus.

— Oh! fit Bibi d'un air de doute.

— Quand on a payé la prime à notre association, on peut être tranquille.

— Alors, dit l'homme de police, pourquoi donc avez-vous besoin du capitaine Dagobert?

— Parce qu'il devient l'instrument le plus commode que nous ayons sous la main. Mais si cet instrument nous faisait défaut...

— Eh bien?

— Nous en trouverions un autre.

— Pardon, dit Bibi, vous ne m'avez pas abordé sans doute pour me souhaiter simplement le bonsoir.

— Assurément, non.

— Par conséquent, je puis bien vous faire quelques questions?

— Parlez.

— Carnot sait-il que Dagobert est fou?

— Oui.

— Pensez-vous qu'il voudra croire à son retour instantané à la raison?

— Nous avons des amis auprès de Carnot; et toutes nos précautions seront prises dès demain matin.

— Pour que Dagobert soit présenté à la Convention?

— Dès le lendemain de décadi, c'est-à-dire après-demain.

Bibi ne put se défendre d'un certain sentiment d'admiration. .

— Quels hommes vous faites! dit-il.

— Nous tenons scrupuleusement nos engagements, répondit le masque rouge, et nous sauvons nos associés.

Il parlait avec un calme qui achevait de faire renaître la confiance au cœur de Bibi.

— Nous donnons même au besoin un bon conseil, ajouta le masque rouge.

— A qui?

— Aux gens qui nous intéressent indirectement, comme vous.

— En vérité!

— Et c'est pour vous donner ce bon conseil, cher monsieur Bibi, poursuivit le masque rouge, que je vous ai suivi.

Bibi le regarda.

— L'agent de police Nibelle ne vous a-t-il pas dit,

en vous rendant la liberté, que vous aviez toute la nuit devant vous pour quitter Paris sans être inquiété?

— Vous savez aussi cela?

— Nous savons tout. Eh bien! profitez du conseil de Nibelle.

— Jamais! dit Bibi.

— Comment, vous voulez rester à Paris?

— Oui.

— Braver la colère de Robespierre?

Bibi eut un geste de résignation.

— Prenez garde! vous serez guillotiné...

— Oh! dit Bibi, aussitôt Aurore libre, je file.

— Et si l'on vous prend d'ici là?

— On ne me prendra pas.

— Qu'en savez-vous?

Bibi avait toujours sous son bras sa valise, que Nibelle lui avait rendue.

— Tenez, dit-il en frappant dessus, j'ai bien assez d'argent là-dedans pour assurer ma tête à votre association.

— Ah! ah!

— Mais je ne le ferai pas. J'avais peur de l'échafaud ce matin, mais à présent je m'en moque, car j'ai affaire à Paris.

— Et que voulez-vous y faire?

— J'ai une revanche à prendre avec Antonia. Merci

26.

du conseil que vous me donnez, mais ne vous préoccupez pas de moi. Je n'ai pas été vingt ans l'homme le plus important de la police de Paris pour me laisser prendre comme un naïf.

— Où allez-vous donc de ce pas?

— En un endroit où Polyte m'apportera toutes les heures des nouvelles de Dagobert.

Bibi salua le masque rouge, et Polyte et lui s'éloignèrent.

LXXVI

Qu'était devenue Aurore pendant ce temps?

Elle dormait et Benoît aussi, quand Nibelle avait fait sortir sans bruit son ancien patron du poste de police.

— Elle dormit longtemps et Benoît aussi.

Chez ce dernier, le sommeil s'expliquait par la nuit blanche qu'il avait passée la veille et les angoisses dont les derniers jours avaient été pleins pour lui.

Quant à Aurore, elle avait senti se détendre en elle ce ressort de la volonté qui l'avait soutenue depuis sa miraculeuse évasion de l'Abbaye, et, l'âme vaincue, le corps s'était laissé aller à une lassitude sans limites.

Un grand bruit les réveilla tous deux en sursaut.

Les municipaux ouvraient la porte du violon et y pénétraient en tumulte, ayant à leur tête le sergent, qui disait :

— Voilà du gibier frais pour le rasoir national.

Aurore et Benoît ouvrirent les yeux, et aperçurent derrière le sergent et les municipaux deux hommes qu'ils avaient déjà vus.

L'un était ce terrible greffier qui, un moment, à la suite de l'évasion d'Aurore, avait tremblé pour sa place.

L'autre, ce guichetier à l'air farouche et mystérieux, qui avait été le complice tacite de cette même évasion.

Par la porte entr'ouverte, on apercevait une de ces voitures à train jaune qui servent au transport des prisonniers.

Benoît regarda sa jeune maîtresse avec épouvante.

Aurore s'était levée.

Debout, la tête haute, un fier sourire aux lèvres, elle dit au bossu :

— Ne crains rien pour toi, mon ami. Ce n'est pas à ta tête qu'on en veut.

— Oh! mademoiselle, répondit Benoît, pris d'un sombre enthousiasme, puisque nous n'avons pu vous sauver, au moins me laissera-t-on mourir avec vous.

Le greffier ricanait.

— Ah! te voilà donc, citoyenne? disait-il. Sais-tu que j'ai failli perdre ma place et la confiance dont

m'honorait le citoyen Robespierre? Et par ta faute, citoyenne? Ah! ah! ah!

Mais sois tranquille, tu ne nous échapperas pas, et quand je devrais monter avec toi sur le théâtre du citoyen Brutus et n'en descendre qu'après que tu auras éternué dans le son, je te jure bien.....

— Monsieur, dit froidement Aurore, je ne connais pas le citoyen Robespierre, je ne l'ai même jamais vu, mais je doute qu'il vous ait autorisé à m'insulter.

— Chienne d'aristocrate, va! dit le greffier.

Puis se tournant vers les municipaux :

— Empoignez-moi ce joli morceau de guillotine, dit-il, et en route!

Mais Aurore eut un geste d'indignation et de fierté qui fit reculer les soldats citoyens.

Et elle passa fièrement au milieu d'eux et monta dans la voiture des prisons. Benoît la suivait.

Le guichetier à l'air farouche se plaça auprès d'elle, et le greffier monta à côté du cocher.

Une heure après, Aurore était réintégrée à l'Abbaye, mais non plus dans le cachot qui portait le n° 11.

On l'enferma dans un cachot humide et sombre, où il n'y avait pour tout lit qu'un monceau de paille fétide.

— Tu ne mangeras que du pain et tu ne boiras que de l'eau, avait dit le greffier.

A partir de ce moment, Aurore n'espéra plus qu'une chose, la délivrance de l'échafaud.

Qu'était devenu Benoît, dont on l'avait séparée?

Elle ne le savait pas; mais elle avait le ferme espoir que le pauvre enfant du peuple aurait été, comme la première fois, mis en liberté.

La journée s'écoula tout entière.

Aurore n'entendait aucun bruit; elle n'avait vu personne et elle se demandait si on n'allait pas changer la nature de son supplice et la laisser mourir de faim, au lieu de la renvoyer à l'échafaud. Enfin, vers le soir, la porte de son cachot s'ouvrit, et le guichetier farouche parut.

Il avait à la main un panier de provisions, et, adoucissant son dur visage, il dit à la jeune fille avec un sourire et d'une voix émue :

— On m'avait commandé de ne vous apporter que du pain et de l'eau, mais le greffier est couché à cette heure et je me moque de lui.

Et il étala devant la jeune fille un morceau de viande froide, des fruits et du vin.

— C'est le reste de notre souper à ma femme et à moi, ajouta-t-il.

Aurore le regarda et lui dit :

— Vous êtes bien bon pour moi, mon ami.

Puis elle se souvint que Nibelle et les agents qui l'avaient arrêtée avaient négligé de la fouiller et qu'on lui avait laissé une ceinture pleine d'or.

— Tournez-vous un moment, mon ami, dit-elle encore.

Et comme le guichetier obéissait, elle dégraffa sa robe, détacha sa ceinture, puis elle la lui tendit :

— Si vous avez un enfant, dit-elle, ce sera sa dot. Prenez.

Mais le guichetier refusa.

— Non, dit-il, vous en aurez besoin peut-être un jour.

— Oh ! non, répondit Aurore. On n'a pas besoin d'argent pour mourir.

— Qui sait ?

Et il eut un sourire mystérieux.

— Je ne veux pas que le bourreau soit mon héritier, dit-elle en souriant. Prenez, mon ami.

— Mais, mademoiselle, dit le guichetier, qui vous dit que vous mourrez ?

Aurore tressaillit. Cet homme l'avait sauvée une fois déjà, ou plutôt il avait aidé à la sauver.

Et alors, à ce souvenir, Aurore eut un vague espoir. A vingt-trois ans, on ne se résigne jamais complètement à mourir.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle.

— L'échafaud est souvent plus loin qu'on ne pense, répondit-il.

— Oh ! cette fois, je ne puis pas m'évader d'ici.

— Hélas ! non. Mais...

— Eh bien ? fit-elle.

— Mademoiselle, dit le guichetier en baissant la voix, comme s'il eût craint que ces murs épais et sombres eussent des oreilles, mademoiselle, je joue ma tête en vous parlant ainsi, mais je la joue avec bonheur, car jamais prisonnière ne m'inspira autant d'intérêt que j'en ressens pour vous.

Aurore le regardait, l'œil humide.

Le guichetier reprit :

— Ce sont les masques rouges qui vous ont sauvée une première fois.

— Je le sais.

— Les masques rouges vous sauveront encore.

— Oh !

— Ils n'ont jamais laissé tomber une tête dont ils avaient répondu.

— Mais comment me sauveront-ils ?

— Voilà ce que je ne sais pas, répondit naïvement le guichetier ; mais j'ai la ferme conviction qu'ils vous sauveront...

Et il s'en alla.

Aurore dormit peu cette nuit-là, et d'un sommeil troublé par des rêves étranges au milieu desquels les masques rouges, son cousin Lucien et Jeanne, sa sœur, et Bibi, et Benoît jouaient tour à tour un rôle.

Au matin le guichetier reparut.

Il était plus sombre que la veille.

— Mademoiselle, dit-il, vous avez des ennemis acharnés.

— Oh ! je le sais, dit Aurore.

— Et ils vont vite en besogne.

— Ah !

— Dans une heure, un médecin viendra vous voir.

— Je devine, répondit Aurore, et demain j'irai à l'échafaud.

Le guichetier bassa la tête :

— Oh ! murmura-t-il, j'aurais pourtant bien cru que les masques rouges...

— Les masques rouges ne peuvent plus rien pour moi, dit-elle avec mélancolie.

Et elle voulait faire prendre au guichetier cette ceinture pleine d'or qu'elle avait cachée dans la paille qui lui servait de lit.

Mais il la repoussa encore :

— Qui sait ? dit-il.

Aurore secoua la tête.

— Eh bien ! mademoiselle, dit le guichetier, laissez-la où vous l'avez mise. Si vous ne sortez d'ici que pour aller à l'échafaud je la prendrai, et son contenu servira à vous faire dire des messes.

— Soit, dit Aurore.

Puis elle songea à Benoît, et questionna le guichetier.

— Rassurez-vous sur son compte, répliqua-t-il.

— Il est libre ?

— Oui ; mais il ne voulait pas s'en aller.

— Pauvre garçon !

— Il a passé la nuit dans la rue, à la porte de la prison, et il dit que si on ne le guillotine pas avec vous, il se laissera mourir de faim.

Aurore sentit ses yeux s'emplir de larmes.

— Pauvre Benoît ! murmura-t-elle.

. . . .

Ainsi que l'avait annoncé le guichetier, une heure après un médecin pénétra dans le cachot d'Aurore.

C'était un homme d'un âge mûr, et qui peut-être n'avait pas endossé la carmagnole de bon cœur.

Mais il tenait à sa tête tout comme un autre.

— Citoyenne, dit-il, vous devez savoir ce qui m'amène ?

— Oui, monsieur.

— Je désire concilier mon devoir et les égards que je dois à une femme.

Aurore fit un signe de tête qui était un remerciement.

— La démarche que je fais, poursuivit le médecin, est une pure formalité.

— Ah !

— Êtes-vous enceinte, oui ou non ?

— Monsieur, une pareille supposition est un outrage de plus ! dit Aurore avec dignité.

— Bien, je vous crois, et je rédigerai mon procès-verbal en ce sens. Seulement...

— Eh bien ? demanda Aurore avec inquiétude.

— Je ne dois pas vous dissimuler la vérité.

— Oh ! je la sais, dit Aurore, on m'enverra à l'échafaud demain.

Le médecin baissa la tête.

— La mort ne déshonore pas, monsieur, dit Aurore avec dignité.

Le médecin partit et Aurore se mit à genoux et pria.

La journée s'écoula, le bon guichetier revint encore. Comme la veille, il apportait un panier de provisions, mais il était plus sombre et plus désolé encore. Lui aussi commençait à perdre l'espoir.

— Oh ! dit-il, tandis qu'une larme roulait dans ses yeux, les masques rouges m'ont bien trompé !

— Ils ont fait ce qu'ils ont pu, dit Aurore, et vous pouvez prendre la ceinture, mon ami.

Mais, comme elle disait cela, un bruit lointain se fit dans les corridors.

Un bruit auquel le guichetier, ne s'attendait pas, sans doute, car il se précipita au dehors avec une sorte d'épouvante.

On entendait retentir des pas lourds et mesurés, et les dalles sonner sous les crosses de fusils.

— Mon Dieu ! s'écria le guichetier je suis perdu.

Et il rentra dans le cachot et couvrit Aurore de son corps.

— Mais qu'est-ce donc ? dit la jeune fille.

— Le greffier... les soldats... ils ont des torches... ils viennent vous chercher... Ah ! mais on guillotine donc la nuit, maintenant ?

Et le pauvre homme était si ému qu'en ce moment il ne songeait plus à lui, et ne pensait pas qu'il jouait sa tête. Les soldats et le greffier marchant à leur tête entrèrent dans le cachot.

Le guichetier voulait fuir, mais il demeura stupéfait et cloué au sol, en voyant la figure du greffier.

Ordinairement cet homme, essentiellement méchant, avait un sourire railleur et cruel sur les lèvres, quand il venait chercher ses victimes pour les conduire à la mort.

Il avait, au contraire, maintenant, le visage bouleversé, l'œil terne, la lèvre pendante.

On eût dit un boule-dogue qui aurait été rossé par un roquet vulgaire.

Il entra dans le cachot, et son trouble était tel qu'il ne vit pas le guichetier devenu tout tremblant.

— Citoyenne des Mazures ! dit-il.

— Me voilà, monsieur, répondit Aurore.

— Venez ! dit le greffier.

Et il eut la courtoisie de s'effacer pour la laisser sortir la première.

Les soldats avaient fait la haie dans le corridor.

Aurore fit quelques pas hors du cachot.

Le greffier se plaça à côté d'elle et lui dit à mi-voix.

— Pardonnez-moi, citoyenne, les quelques paroles un peu vives qui me sont échappées hier.

— Oh ! monsieur, dit Aurore avec indifférence, les gens qui vont mourir n'ont pas de rancune ; je vous pardonne bien volontiers.

Et elle continua à marcher la tête haute, comme les chrétiens des premiers âges marchaient quand ils allaient au supplice.

Mais à mesure qu'elle avançait, un sourd murmure parvenait à ses oreilles.

On eût dit que toute la prison était en rumeur.

Alors Aurore se souvint de cette foule hurlante qui suivait la charrette des condamnés et l'accompagnait de ses cris et de ses vociférations.

Et elle pâlit légèrement.

Il en est des insultes de la populace comme de la fange qui souille la robe immaculée de l'hermine et dont le noble animal a horreur.

Mais une pensée consolante lui vint :

— Dans une heure tout sera fini, se dit-elle.

Et elle ne ralentit point sa marche, elle ne courba pas le front. Elle continua à s'avancer, stoïque, résignée et sans peur !...

Elle arriva ainsi dans le greffe.

Là elle n'eut plus de doute. C'était bien la foule qui vociférait au dehors.

Le greffier s'arrêta.

— Ainsi donc, dit-il, vous me pardonnez, citoyenne?

Et sa voix tremblait en parlant ainsi.

— Oui, monsieur, répondit Aurore, et de grand cœur.

Elle se retourna et vit le guichetier au visage farouche qui pleurait comme un enfant.

Elle lui fit un signe mystérieux qui voulait dire :

— Adieu... merci... la ceinture pleine d'or est à toi.

— Vous ne vous plaindrez pas de moi, citoyenne? dit encore le greffier.

— Je n'ai plus affaire qu'à Dieu, maintenant, répondit-elle. Ne craignez rien, monsieur, j'implorerai pour vous sa miséricorde.

Alors le greffier dit :

— Ouvrez les portes!

Et Aurore vit les portes ouvertes, une foule immense qui encombrait la rue et trépignait d'impatience à la lueur de cent torches qui projetaient autour d'elle une sinistre lueur.

Et comme elle s'arrêtait, hésitante, sur le seuil, cherchant des yeux la voiture qui devait la conduire au supplice, elle entendit des battements de mains et des bravos frénétiques.

Et soudain un homme fendit cette foule avec l'impétuosité d'un lion, saisit Aurore défaillante, qui poussa un cri de joie et d'angoisse tout à la fois, l'en-

leva dans ses bras, fut salué d'un nouveau tonnerre d'applaudissements, et l'emporta toute palpitante d'ivresse et de terreur.

Cet homme, c'était le capitaine Dagobert, et la foule en délire criait :

— Vive la République! vive la nation! vive le capitaine Dagobert! vive la belle citoyenne qui va devenir sa femme!...

Ce qui s'était passé, on le devine.

Dagobert avait été conduit par Carnot à la Convention.

Après l'avoir félicité, au nom du peuple, de sa belle conduite, le président lui avait dit :

— Citoyen capitaine, quelle récompense demandes-tu?

— Citoyens représentants, avait répondu Dagobert, je demande la grâce de ma fiancée, une aristocrate dont je ferai une bonne citoyenne.

Et le peuple qui avait envahi l'Assemblée avait devancé la Convention en criant :

— Grâce! grâce!

Un seul homme aurait pu protester.

— C'était le citoyen X...

Mais il ne l'osa pas.

D'ailleurs, il avait touché par avance le prix de ses infâmes services, et Antonia n'était pas là!...

LXXVII

Cette nuit-là même, une voiture attelée en poste sortit de Paris et prit la route des Flandres, emportant Dagobert, l'heureux capitaine, et Aurore, qui lui disait :

— Ah ! mon bon Dagobert, il y a si longtemps que je t'aime !

Quand cette voiture arriva à Saint-Denis, elle s'arrêta, et deux hommes s'approchèrent ; ces deux hommes étaient Polyte et Benoît.

— Voilà nos amis, dit Dagobert, nous les emmenons.

— Oh ! pas moi, répondit Polyte, emmenez Benoît, mais moi je reste.

Et Polyte tremblait et baissait les yeux en parlant ainsi.

— Et pourquoi restez-vous, mon ami ? lui dit Aurore en lui tendant la main.

Polyte frissonna et n'osa toucher cette main de ses lèvres.

— Vous me demandez pourquoi je reste, citoyenne? fit-il.

— Oui, mon ami.

— Parce que Bibi a besoin de moi.

— Bibi?

— Dame! fit naïvement le gamin de Paris, une belle dame comme vous ne peut pas être dans la misère. et il faut bien que la citoyenne Antonia vous rende votre fortune.

— Antonia! exclama Aurore.

— Oui, dit Dagobert; Antonia qui s'appelait autrefois Toinon la Bohémienne.

Aurore jeta un cri.

— Et il faudra bien qu'elle rende ce qu'elle a volé. Bibi l'a juré, acheva Polyte, et c'est un malin, notre ami Bibi.

Sur ces mots, le pauvre garçon se prosterna devant Aurore comme s'il eût voulu se faire pardonner son audace passée, et il s'éloigna ensuite, essuyant du revers de sa main ses yeux pleins de larmes.

FIN

POISSY, — TYP. ARBIEU, LEJAY ET Cie.

yenne

e belle
nisère.
rende

autre-

volé,
notre

evant
r son
it du





